U of Ottawa
3000000432889

Jan 31, 1969

.31

Le Comte de Gabalis

ou

Entretiens sur les Sciences secrètes

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
uOttawa
Ottaviensis
LIBRARY ANNEX

on se lasse de tout,

excepté de connaître

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lecomtedegabalis00vill

LA CONNAISSANCE
9. GALERIE DE LA MADELEINE
on se lasse de tout
excepté de connaître
PARIS
(VIII)

422

Le Comte de Gabalis

ou

Entretiens sur les Sciences secrètes

PRÉCÉDÉ DE :

Magie et Dilettantisme

" Le Roman de Montfaucon de Villars "

ET

L'Histoire de " la Rôtisserie de la Reine Pédauque "

PAR

RENÉ-LOUIS DOYON

&

L'Ésotérisme de Gabalis

PAR

PAUL MARTEAU

« *Quod tanto impedio absconditur, etiam solummodo demonstrare, destruere est.* »
(Tert.)

PARIS
" Les Documents Esotériques "
" LA CONNAISSANCE "
9, GALERIE DE LA MADELEINE, 9
MCMXXI

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

1826 518

Le Comte de Gabalis *ou* Entretiens sur les Sciences secrètes *est de* l'abbé Montfaucon de Villars *qui le publia pour la première fois à Paris en 1670; il fait l'objet de cette édition et ouvre la collection des* Documents ésotériques *qui paraîtront à la maison d'édition à l'enseigne « La Connaissance » et sous la devise :* On se lasse de tout, excepté de connaître, *Paris*, 9, *galerie de la Madeleine. Le texte et l'orthographe sont conformes à ceux de l'originale; la ponctuation seule a été légèrement modifiée dans les deux points, point-et-virgule et virgules pour permettre au lecteur de suivre sans peine le sens. On n'a point ajouté non plus de guillemets aux réparties suffisamment indiquées par les incidentes toujours entre parenthèses.* René-Louis Doyon *a traité la partie historique et littéraire;* Paul Marteau *la portée ésotérique*; *Dumoulin a imprimé le texte : 50 exemplaires sur vergé de Hollande van Gelder Zonen filigrané; 450 exemplaires sur vergé de pur fil Lafuma. Exemplaire justifié.*

BF
1522
.V 5
1721

Le lecteur voudra bien consulter cette rectification d'erreurs typographiques qu'il aurait eu le bon esprit de ne pas imputer aux commentateurs de *Gabalis*.

Dans les préfaces :

P. IX (11e ligne), au lieu de *subtilité*, on doit lire : « il faut une patiente **ductilité** ».

P. XIV (21e ligne), lire : « le merveilleux *du* poème ».

P. XVIII (16e ligne). L'ouvrage de Mad. de Lafayette est **Madame** (et non *Mademoiselle*) *de Montpensier ;* l'héroïne se marie au commencement de l'ouvrage et change... d'état civil.

P. XIX (à l'alinéa) : « *Cette critique ne contraria point le succès de... ni l'échec...* ».

P. XXXV (22e ligne), c'est **La Mothe Le Vayer** qu'il faut lire.

P. XXXVI (6e ligne) : « ... ses lecteurs **d'**ordinaire ».

P. XXXVII (29e ligne), le texte doit être : « M. d'Astarac apporte à son pseudo-**disciple** ».

P. XLI (21e ligne), voici ce qui devait être sur un manuscrit mal déchiffré : « on regrettera que celui-ci ne soit devenu, par France, qu'un gracieux bavard, et non *: ne soit devenu un Gascon* ».

Dans le manuscrit « *Liber aureus* », Salamandre est féminin.

P. LXII : Le périodique anglais se nomme *The Evidence for Fairies* et non *Evdence.*

MAGIE ET DILETTANTISME

LE ROMAN DE MONTFAUCON DE VILLARS ET L'HISTOIRE DE " LA ROTISSERIE DE LA REINE PÉDAUQUE "

I

Montfaucon de Villars, petit-fils de Montfaucon de Roquetaillade Conillac, parent de Dom Bernard de Montfaucon qui laissa dans les travaux d'histoire religieuse un nom plus révéré, était du diocèse d'Alet qu'administrait alors l'énergique et janséniste M. Pavillon; peut-être reçut-il de lui l'enseignement théologique et le sacerdoce puisqu'il fut prêtre; le renom de sainteté de l'évêque dut inspirer à sa mère, une Montgaillard, la piété de placer ce fils destiné à l'autel sous le patronyme de M. Pavillon : Nicolas; il eut au moins un frère, Gabriel; et sa famille compte aujourd'hui encore des descendants convaincus plus que par tradition que l'abbé fut un « mauvais garnement ». C'est ce qu'on pourra déduire des éléments épars et ténus avec lesquels on peut bâtir sa biographie; s'ils laissent des doutes sur

sa morale, ils permettent de saluer une très curieuse intelligence et un littérateur capable de porter un nom et des œuvres à la postérité.

Il vint de bonne heure à Toulouse et, déjà remuant et aventurier, à la fin de 1660, — *il avait* 22 *ans,* — *à Paris. Soit dans les hasards d'hôtellerie, soit parce qu'il en connaissait ou en était, un groupe de gazetiers et nouvellistes à la main :* « distribuant des nouvelles et libelles contre le Roy et l'État » *est envoyé à la Bastille les premiers jours de* 1661*; les premières lettres de cachet sont signées Fouquet; Colbert qui ouvrait son règne visa les dernières; les principaux impliqués dans cette rafle sont les nommés Jean Gizilard, capitaine; son frère, domestique colporteur des libelles; Marcelin de Lage, clerc au Palais; Jean de Bonnestat, médecin à la Faculté; trois détenus, un clerc tonsuré, un clerc de finances, un perruquier et* Pierre de Villars, *prêtre; Montfaucon pouvait n'avoir aucun papier et ne s'être fait connaître qu'avec ce prénom. Le procès est inscrit à l'extraordinaire par le prévôt de Paris; M. d'Aubray, lieutenant civil, présida la commission; un accusé Paul Spirq joue dans l'affaire un rôle équivoque; lors d'un premier interrogatoire (*19 *janvier* 1661*), ordre d'assigner Pierre de Villars est donné pour l'ouïr conjointement, après une première confrontation, avec ce Spirq ou Spiq qui paraît étranger; Villars se souviendra de ce trait. Malheureusement les pièces de ce dossier manquent et toute la procédure est en déficit; les procès-verbaux, en établissant l'identité exacte de ce Villars, auraient cité son premier factum. On sait les condamnations desquelles on déduit que les*

crimes et les accusés n'étaient point d'importance; un bannissement perpétuel, une fustigation avec amende honorable et défense de récidiver sont les plus sévères. Pour Pierre de Villars, il se tira d'affaire sans frais; le 2 septembre de la même année, un rapport le signalait à Colbert comme un « gazetier qui ne trouve personne qui veuille bien répondre de lui ». *Il était prêtre, bon drille, causeur intelligent, provincial, plus maladroit que subversif, son élargissement fut assez rapide et après ce premier contact avec la justice, il regagna Toulouse. Dans le domaine des conjectures qui le font embastiller, son état sacerdotal est la première assise; le prénom de Pierre, après celui de Nicolas, n'est pas une objection, puisqu'on le trouvera sous celui d'Henry; il devait avoir recours à de petits jeux faciles d'identité confuse.*

En 1662, *il s'attire à Toulouse une vilaine affaire. Avec son frère, sa sœur (?) et un valet, ils tuent Paul de Ferrovil, sieur de Montgaillard, probablement de la famille maternelle; accusés par le fils de la victime, Pierre de Ferrovil, les Villars sont condamnés par défaut le* 12 *août* 1662 *au supplice de la roue. Le Parlement de Toulouse n'entendait guère la clémence en matière de droit pénal; son renom de cruauté sévère qu'aucune revision de sentence ne pouvait adoucir est parfaitement établi. Montfaucon de Villars avait recueilli les récits horrifiants de supplices toulousains, notamment celui de l'infortuné Vanini* (1619). *Il esquive la sentence, regagne Paris et commence à s'y occuper de sa situation, désireux de briller par l'éloquence et le savoir. Toutefois il tient à sa vengeance ou à sa haine contre les Ferrovil*

de Montgaillard, car non content d'avoir tué le père, lui et ses co-intéressés poursuivent le fils de telle sorte que le Parlement de Toulouse en date du 20 juin 1668 décrète la prise de corps de ces justiciables et leur exécution. L'abbé avec ses comparses aux termes du jugement, amusante pièce de littérature judiciaire [1], « aurait mis le feu à tous les membres du château *(de Montgaillard)* qui se seraient entièrement consommés avec ce qui était dedans » ; *et ce qui est beaucoup plus grave, des deux femmes gardiennes du château, l'une aurait été blessée à mort. Cette accusation, le témoignage de la domestique sortie indemne de l'attentat sont unilatéraux; peut-on admettre sans réserve le bien-fondé de ces plaintes et ratifier une sentence qu'un homme de condition pouvait acquérir à bon prix? Pierre de Ferrovil, seul accusateur et rédacteur du récit consigné au procès, obtient aisément la condamnation, pour meurtre et incendie, de Gabriel, Louis, Henry Pierre et Anne de Montfaucon qui devront être rompus vifs et mourir sur la roue* « pour servir d'exemple et donner de la terreur aux méchans ». *Les Villars étant insaisissables, ils sont exécutés figurativement. Leur confraternité est suspecte; étaient-ils frère et sœur? Y en avait-il quatre ou trois? Y avait-il affaire d'intérêt ou de cotillon? Le jugement a un corps d'accusation succinct. Il réserve à l'abbé le triste privilège d'être le principal accusé; dans la mention de la grosse, on lit :* « Arrest par lequel Henry de Montfaucon, qui se fait appeler abbé de Villars et qui passe pour

1. Annexe I.

l'auteur du « COMTE DE GABALIS » et de LA « DÉLICATESSE »... a été condamné avec ses complices pour crimes d'assassin, meurtre et incendie. » *Ces chefs de condamnation sont pesants. Peut-être furent-ils ajoutés beaucoup plus tard en raison de la célébrité de l'écrivain ou pour aggraver sa carence morale. Il est curieux qu'en* 1668 *on lui attribue, trois ans avant leur publication, des ouvrages tapageurs. Les biographies de Montfaucon de Villars tiennent toutes en quelques lignes assez contradictoires et pour éclairer ces silences, il faut une patiente subtilité.*

Il ne se présenta point, cette fois encore, devant ses juges pour confondre son accusateur et ne s'embarrassa nullement de son exécution figurative. Il est à Paris, dont la sénéchaussée n'a pas de rapport avec la justice de Toulouse; il fréquente; il s'instruit et séduit; il a des relations et du succès. Son intelligence est vive; il a de la philosophie et du bon sens; il est subtil quand il veut, galant plus qu'il ne convient, éloquent et ironiste; il a le mot cinglant, la tournure plaisante; il sait, après avoir écouté, placer le mot qui débonde le rire et nuit au sérieux d'une docte sentence; il a plus de verve que Saint-Evremond et moins d'amertume; il a plus de légèretés que les comiques du temps; il étonne par la délicatesse de son écriture et la vivacité de sa phrase, à une époque où Bossuet enseigne en périodes somptueux ; il est gaillard dans ses propos, dubitatif dans ses avis, rationnel dans ses raisonnements, adroit et malhabile tour à tour dans sa « petite politique »; parfois même il pousse la raillerie jusqu'au scandale pour ce siècle qui vit les Précieuses

et s'enorgueillit d'abord de leur urbanité. En un mot, c'était un véritable Gascon, supérieur au Provençal par le sérieux de ses connaissances, de son art, et l'acuité de son jugement. Il devance Voltaire, Diderot et les ironistes du XVIIIe *siècle auquel Gérard de Nerval et d'autres le rattachent tant l'erreur est facile, de ce siècle que, par une prétérition hardie, Villemain eut le bon esprit d'appeler « Le Grand Siècle ».*

A cette époque de pleine maturité du XVIIe *siècle, les intelligences sorties des épreuves religieuses du* XVIe, *sont sollicitées par trois grandes écoles philosophiques : l'épicurisme de Gassend, le scepticisme de Le Vayer et le cartésianisme; le Catholicisme qui tient à distance la Réforme commence à lutter âprement contre le Jansénisme; l'occultisme de son côté, héritier des secrets mystérieux, bénéficiaires des superstitions médiévales qu'il épure et toujours prêt à saluer les découvertes des sciences dont beaucoup de ses adeptes sont des familiers, groupait dans ses différentes ramifications, les cabalistes, les Rose-Croix venus d'Angleterre après les Stuarts, les thérapeutes, alchimistes, médicastres, voire même les empiristes et les sorciers. Si le triste* XVIe *siècle, avec ses guerres sanglantes, avait appauvri la religion, délivré le rationalisme et développé le crédit de ressources occultes, l'orthodoxie sévissait cruellement contre les médecines spirituelles et les pratiques ésotériques; à Rome, moins qu'ailleurs, on trouvait peu d'hérétiques et pour cause; on y brûla cependant Giordano Bruno, le théoricien avant la lettre du « Doute » selon Descartes; Montfaucon de Villars va sourire des théories de la cause immanente,*

du monde infini et de la monade, mais aussi humer désagréablement son bûcher éteint. Gaufridi est brûlé en 1610, *Urbain Grandier en* 1634, *Boullé en* 1647 *et l'autorité ne frappe point tant en eux de vrais sorciers que la magie cachée; on a toujours peur du diable et des pouvoirs de l'*Inconnu ; *en Savoie on brûle,* « pas toujours sans raison », *écrit M. Le Camus à M. de Valence; en Provence, on brûle; sous Philippe V, on brûlera* 1.600 *personnes. L'occultisme a des motifs de rester secret; il est, mais on ne l'atteint pas; il fait ses adeptes dans l'ombre; il a ses philosophes prosélytes, soit, mais peu révélateurs de leurs théories et dédaigneux des succès publics; sa science n'a pas à progresser, elle a comme assises de vieux secrets transmis par une littérature emblématique et des révélations; la spéculation métaphysique a peu de part à l'évolution de l'arcane.*

Montfaucon de Villars a jeté un regard sur ces sciences secrètes et sa compréhension a été immédiate, complète, étonnante. « Le Comte de Gabalis » *ou* « Entretiens sur les sciences secrètes », *suivi longtemps après de* « Nouveaux entretiens » *sont, les premiers, un compendium exact, savant, sûr de sciences spagyriques, les seconds, une réfutation habile du* « Je pense, donc je suis » *par l'absurde qui pourrait bien passer pour une doctrine d'un scepticisme rationnel, et le premier constat du désaccord qui est entre la physique de Descartes et sa philosophie. Le privilège fut accordé à son livre publié sans nom d'auteur, à Claude Barbin le* 8 *septembre* 1670; *il pouvait passer inaperçu si l'époque n'avait eu son attention tendue vers les sciences secrètes; les abominables*

procès des Ursulines ont bien discrédité le démon *et ses suppôts selon les conceptions catholiques; toutefois le dégoût n'a pas atteint le mystère; Colbert élargit des suspects de sorcellerie en* 1672*; la Voisin paiera par le feu ses pratiques peu philosophiques en* 1679*, trois ans après la Brinvilliers qui tenait d'elle par son amant des poisons sûrs. Ces feux n'atteignent plus le sage cabaliste discret, le théosophe naissant, le Rose-Croix bientôt public, avant-courrier de l'illuminisme qui va triompher avant et pendant la Révolution avec Cagliostro, Martines de Pasquali, J.-B. Willermoz, Joseph de Maistre, un moment, Saint-Martin, etc...*

L'occultisme existe à l'état de science, de philosophie, d'art de privilégiés omniscients ou plutôt rapportant tout leur savoir à leurs secrets. Montfaucon de Villars les a certainement connus; il n'a pas acquis son étonnante terminologie dans les livres. Les « Entretiens » *qu'il a édulcorés d'ironie féroce et de mise en scène comique sont bien le résultat d'un enseignement ou reçu ou écouté. On peut supposer aussi que c'est dans la société mondaine et littéraire qu'il a trouvé un illuminé; toutefois la littérature de l'époque n'a pas de témoignage et son cas reste isolé même dans son œuvre. Son supposé apôtre* : M. Le Comte de Gabalis, *est un étranger, son* Jean le Brun *aussi; l'un vient d'Allemagne, l'autre vient d'Irlande; eut-il des rapports épistolaires avec un cabaliste, et des philosophes étrangers? Pourquoi non? Stanislas de Guaita n'avance peut-être pas gratuitement que Villars avait été Rose-Croix. Au cours de ses aventures, ce dénonciateur Spiq, discret et effacé, les hasards des ren-*

contres, la curiosité ont servi son admirable facilité à saisir les catégories philosophiques; l'étrangeté de ses allures a pu faire croire, en effet, à son initiation aux doctrines ésotériques, mais à le lire, on doute du sérieux de son adhésion. Montfaucon a le jugement simple, réaliste, rude même, porté comme naturellement à se gausser des travers, à chicaner les excès et à décrire les complications, les originalités et les ridicules avec vivacité; il nous avoue ne pas aimer les réformateurs; le rire devait être chez lui un besoin, et aucun travers susceptible de tenter sa verve ne pouvait laisser endormir l'arme redoutable de son sarcasme; il a mêlé à l'enseignement de Gabalis des traits cruels, une ironie impitoyable, qui, celle-là, n'est inspirée ni de pudeur, ni de piété; elle a pour ressort une explosion de bon sens à qui l'argument droit et froid est insuffisant; il le corse du rire.

Le Comte de Gabalis vient enseigner l'abbé sur l'existence d'êtres intermédiaires qui, unis aux hommes, acquièrent l'immortalité; le dialogue est épicé des meilleurs condiments philosophiques et relevé de mises en scènes esquissées cocasses; le sérieux de la discussion théologique ne diminue pas la portée des coups dont les cabalistes, les docteurs en Sorbonne, les superstitieux devaient pâtir, comme Gabalis lui-même; l'abbé a une dialectique serrée, une écriture légère et savoureuse, un art si subtil d'amalgamer le sérieux et le plaisant qu'on ne sait auquel accorder le premier pas.

Le succès de ses « Entretiens » *fut prodigieux. On se demanda ce qu'ils pouvaient contenir; les uns tinrent l'ouvrage pour hermétique; s'il se revêtait d'ironie,*

c'était pour éviter à son auteur les rigueurs de l'Official et les fureurs de la Sorbonne; Platon n'était-il pas un Socrate qui redoutait le poison des juges? D'autres y virent une bonne charge de pontifes étrangers et de docteurs assommants; les lettrés en firent leur régal, les sceptiques leurs délices. Le succès toucha au scandale; on interdit l'abbé de prédication. Il fallut réimprimer sous le manteau avec une étiquette hollandaise, puis on le démarqua, on en adultéra le premier texte; un célestin publia comme faisant suite : « Génies assistans et Gnomes irréconciliables », *et dès les secondes éditions, on lui prêta des discours nouveaux en entier, faciles à discriminer d'ailleurs. Le renom de l'ouvrage fut de longue durée. Pope* (1688-1744) *s'en inspira dans son poème héroï-comique :* The rap of the lock (1712) « La boucle de cheveux ravie *(Marmontel traduit* enlevée*). La dédicace galante explique à une dame l'intervention, le* Deus ex machina, *dont le poète faisait usage :*

« La machine est un terme inventé par les savans pour exprimer l'action des divinités, des anges ou des démons, c'est ce qui constitue le merveilleux de poème. La machine que j'ai employée vous paraîtra nouvelle et un peu étrange, l'ayant empruntée au système des cabalistes. Il faut que vous fassiez connaissance avec eux. Celui qui vous le fera mieux connoître sera un auteur François dans son livre intitulé : « Le Comte de Gabalis », qui par son titre et sa construction ressemble tellement à une historiette, que je connois quelques femmes qui, sans y entendre finesse, l'ont lu comme un roman ordinaire. Or ce Comte de Gabalis

vous apprendra que les quatre élémens sont peuplés d'esprits... Ce système des esprits est exposé dans mon premier chant. Tout ce qui est contenu dans les autres chants est également fabuleux, à l'exception de l'enlèvement de votre charmante boucle de cheveux qui est une aventure un peu plus réelle... »

Dans la « Bibliothèque des théâtres », catalogue analytique et bibliographique annoté par Maupoint (1733), *on signale au répertoire des anonymes :* « Le Comte de Gabalis, *pièce en un acte de* ***, *non imprimée. Le livre singulier de Monfaucon de Villars a servi, etc...* » *Nous n'avons nulle part pu retrouver ce manuscrit très curieux à lire certainement, non plus que les indications concernant les représentations.*

Le nom de Gabalis se répandit; on parla communément de Salamandres, Sylphes, Gnomes et Gnomides; on en retrouvera le contre-coup même chez les étymologistes. Nous ignorons quel il fut chez les cabalistes devenus plus circonspects. La nouvelle sans action, le roman sans amplification était trouvé; littérateurs et occultistes lettrés, superstitieux et croyants s'étonnaient chacun pour ses concepts; Montfaucon de Villars pouvait bien avoir déchaîné une petite bataille du Cid ; *l'ironie avait son premier maître; Voltaire affilera le poignard, il restera à débattre si Anatole France ne l'a pas émoussé.*

Au XVIIIe *siècle circulait un manuscrit attribué au Comte Gabalis (sic), manuel divinatoire pour l'utilisation de pentacles et sorts égyptiens. C'était un* (1)

1. Consulter sa description Annexe II.

« Liber aureus, cabalisticus, astronomicus, chiromanticus, onomanticus, fatidicus. » *Le copiste annonce gravement que c'est l'œuvre ultime du fameux comte dont il trace un arbre généalogique fantaisiste : Gabalis descend par les mâles de Zoroastre, roi des Bactriens, et par les femmes, d'Atlas, roi de Mauritanie, lequel avait parmi ses ancêtres Jupiter lui-même; Gabalis avait des rapports avec les demi-dieux et il fut transporté dans la grotte de Typhon aux sources du Nil par une Sylfe éprise de lui. Là, une Salamandre âgée de* 9.715 *ans annonce qu'elle doit mourir cinq ans après et donne à Gabalis les secrets révélés dans le factum pour connaître l'avenir par des conjonctions cabalistiques; des portraits en taille douce extraits de livres contemporains et surchargés de peinture veulent représenter Atlas, Zoroastre et Gabalis; ce document peut être fixé à* 1715 *ou* 1720, *en interprétant l'âge de la Salamandre.*

Le retentissement se prolongea jusqu'au XVIIIe *siècle avec Cazotte qui donna une forme romanesque et sérieuse à la littérature ésotérique. Montfaucon de Villars et son œuvre ne seraient restés connus que des familiers des sciences hermétiques, si Anatole France, qui utilisa bien des détours des* XVIIe *et* XVIIIe *siècles, n'avait pris aux* « Entretiens » *l'idée d'un roman dans lequel la cabale n'est qu'un lointain prétexte et l'histoire de Montfaucon de Villars une action; ainsi est née* « La Rôtisserie de la Reine Pédauque ». *Il faut donc enregistrer le succès retentissant du Comte de Gabalis et la périlleuse gloire qui en rejaillit sur son auteur.*

II

Il était du coup lancé; si l'officialité avait interdit l'accès de la chaire à l'abbé, les salons et les éditeurs l'accueillaient. Il se rendit compte du danger que sa sécurité courait avec une littérature pareille, dans ces temps d'incertitudes religieuses et d'inquiétudes philosophiques, moins de cent ans avant les convulsionnaires de Saint-Médard; aussi aborda-t-il les sujets à la portée de son milieu, romans, dialogues philosophiques, critique : tous ces genres lui valurent des succès différents et marqués.

Montfaucon aimait le sexe. Déjà dans Gabalis, il préférait aux unions mirobolantes des nymphes et aux voluptés philosophiques des conjonctions plus tangibles et des plaisirs moins imaginaires. Son premier roman est significatif : « Anne de Bretagne ou l'Amour sans foiblesse », *histoire prétendue extraite des mémoires de Guillaume de Jaligni, secrétaire de Pierre II duc de Bourbon, et d'André de la Vigne, secrétaire d'Anne de Bretagne, honorables confidents qui remplissent mal leur emploi, posthumement! Montfaucon se montre agréable commentateur de la passion et juge averti des mœurs; son héroïne veut* « éprouver la différence des plaisirs que donne la raison et de ceux que donne l'amour, ou, pour mieux dire *(c'est lui qui parle)*, elle éprouva que s'il est glorieux d'avoir un amour sans faiblesse il est bien doux de le satisfaire ». *Le romancier disserte sur l'influence des femmes dans la vie des héros; quoique le tour sente une urbanité encore affectée, on y*

relève des vues ingénieuses ; pour Villars, si l'on doit au sexe bien des maux politiques, les grands hommes ont acquis leur vertu par l'Amour : « Veut-on savoir si un règne est illustre, il faut se demander quelles femmes il y a eu en ce tems-là. S'il s'y est trouvé des héroïnes, il est sûr qu'il y aura eu des héros et s'il n'y a eu que ces beautez molles qui estiment leur mérite par leurs appas et qui n'ont rien de divin que les yeux, on n'y verra que princes fainéans ou du moins d'une vertu médiocre. » *Est-ce assez audacieux deux ans après la mort de Madame, quand le roi passe de femme en femme et essaie de subordonner l'intérêt de son cœur à celui de l'Etat ? N'y aurait-il pas eu une nouvelle lettre de cachet pour l'abbé s'il n'avait savamment édulcoré ses vérités dans un apologue galant et lourd qui devance* Mlle de Montpensier *écrite par une âme sans faiblesse celle-là, M*me *de Lafayette, telle que la montre dans un travail intelligent André Beaunier. L'histoire d'Henriette d'Angleterre était à l'ordre du jour et devait encore passer dans l'actualité par le* « Tite et Bérénice » *de Corneille et* « Bérénice » *de Racine.*

Montfaucon assiste à celle-là, pleure à celle-ci et la raille. Racine passe le premier à l'Hôtel de Bourgogne avec la Champmeslé. Notre abbé, devenu critique, va l'étriller avec brutalité soit, mais non sans esprit. « Mesdemoiselles les Règles » *enseignées par Corneille, comme il s'exprime, sont bousculées dans Bérénice; il s'étonne d'assister à un drame sans action, sans* protase ! *qu'il appelle* un madrigal testamentaire *et où l'on pleure*

comme des ignorants; cette passion délicate et salonnière de Racine le choque parce que les fortes passions de Corneille lui ont dépravé le goût *et l'ont fait à des* caractères vertueux. *Titus a des* « Hélas de poche » ; *il envoie à Bérénice une lettre que Montfaucon appelle un* poulet funèbre ; *nous avons là un* « ajustement d'élégies et de madrigaux » ; *enfin, conclut-il, cet Empereur* « n'est pas un Romain, mais un amant fidèle qui filait le parfait amour à la Céladon ». *Montfaucon ne fut guère plus indulgent pour Corneille de qui il attendait mieux; les rivales Domitie et Bérénice sont deux* harangères ; *les longs discours de Corneille manquent de bonne manière et de science du monde; la pièce s'essouffle pour donner de grandes actions, Tite est un* fanfaron ; *il sait que Domitie le fera* cocu; foin du célibat, il est bon pour le pape!

Cette critique ne contraria point ni le succès mondain et sentimental de « Bérénice » *ni l'échec de* « Tite » ; *mais elle fit du bruit. M*me *de Sévigné la signale, des Rochers, à sa fille (*16 *sept.* 1671*).* « Je voulus hier prendre une petite dose de Morale ; je m'en trouvai assez bien ; mais je me trouve encore mieux d'une petite critique contre la Bérénice de Racine, qui me parut fort plaisante et fort spirituelle. C'est de l'auteur des SYLPHES, des GNOMES et des SALAMANDRES [1] ; il y a cinq ou six petits mots qui ne valent rien du

1. Elle n'a pas lu *Gabalis*, et ne nomme pas Villars ; on donnera plus loin une raison vraisemblable de cette discrétion.

tout et même sont d'un homme qui ne sait pas le monde ; cela donne de la peine ; mais comme ce ne sont que des mots en passant, il ne faut point s'en offenser, regarder tout le reste et le tour qu'il donne à sa critique : je vous assure que cela est joli. Je crus que cette bagatelle vous auroit divertie et je vous souhaitai dans votre petit cabinet auprès de moi... »

La belle marquise tourne court aussitôt au profit de ses lamentations maternelles et de ses préoccupations quotidiennes.

Racine releva la critique, et ce cygne savait être lion et même tigre quand il défendait ses œuvres; on lit dans sa préface de Bérénice *une justification de son choix, de sa méthode corroborée, constate-t-il, par la faveur publique, une réfutation de la critique et une bien violente attaque contre l'abbé :* « homme qui ne pense à rien, qui ne sait pas même construire ce qu'il pense. Toutes ces critiques, *insinue Racine*, sont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curiosité du public. Ils attendent toujours l'occasion de quelque ouvrage qui réussisse pour l'attaquer par jalousie car sur quel fondement seraient-ils jaloux? mais dans l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre et qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres ouvrages les auraient laissés toute leur vie... » *La vanité blessée, même d'un grand écrivain, le rend injuste, maussade et méprisant; Racine, dans ses emportements contre ses maîtres et contre Montfaucon, n'a pas le don de la mesure et d'une correction irréprochable; il était*

un peu grec. Il faut relever que ses adversaires littéraires le jugent autant pour un manque de fermeté dans ses caractères que par leur propre tempérament; Corneille, quoique construisant dans le possible, convient mieux aux énergiques. Montfaucon jugeait amollissant Racine; il n'eut que cette occasion d'en parler, et cette attaque comme ses aveux glissés dans ses romans le montre ennemi des pleurs, des sensibleries et des passions molles; il se révèle dans toute son œuvre comme un fervent de la vie et de ses réalités.

Le Géomyler *est une autre... gasconnade. Villars usa d'un autre artifice littéraire pour discourir d'amour. Ce roman écrit pour une dame est présenté comme la traduction d'un roman castillan, lui-même transcrit de l'arabe; cette Arabie est d'opérette, mais le bon sens de Montfaucon s'y montre clairement; il appelle les liaisons amoureuses des héros des* privautez épisodiques. *L'intention du romancier est d'être vrai par réaction contre les romans dont les héros sont chastes. Cyrus et Clélie menaçaient de faire école; les Précieuses ont renchéri sur le tendre; l'urbanité, la Réforme et le Jansénisme les conduisent des bagatelles à la chasteté; ce genre romanesque est le mauvais goût du jour. L'abbé constate :* que la censure tient toutes les bonnes plumes en échec. *(Il entend par censure, la mauvaise critique, celle qui garantit et protège les faveurs ; aussi ses principes littéraires valent l'histoire qu'il développe à loisir.)* « Un héros de roman, *remarque-t-il,* ne doit jamais se marier par force... Vous avez eu de la peine à comprendre que Théagène et Chariclée, d'amoureuse et

romanesque mémoire, soient allez seuls caimandans par le monde et se soient mainte fois embrassez étroitement dans des grottes, baisez et caressez avec emportement sans conclure pourtant l'aventure... C'est l'essence du roman d'étaler de ces sagesses singulières... »

Voilà qui pose une théorie claire des opérations amoureuses. Racine reçoit là un coup indirect, lui qui savait par cœur les Amours de Théagène et avait remis à la mode le roman de Théodore. Villars veut montrer des héros naturels. *Cette profession réaliste qui scandalisa fort les coteries et le rendit encore plus suspect à l'église parisienne, le rapproche et l'apparente avec Molière. Un trait lui vaut beaucoup d'honneur : dans une lettre attribuée à un anonyme et qui répond à la sienne parue à la suite de* Gabalis, *Montfaucon de Villars (ou son correspondant hypothétique), justifiant sa charge des mystomanes, écrit :* « Il manquait à Molière une comédie de Cabalistes et je souhaite que votre amy l'auteur se soit aussi bien connu en caractères ; il pourra beaucoup contribuer à abréger le catalogue des fous. » *Directe ou indirecte, cette belle louange de Molière, écrite peu après* Tartuffe *(*1669*), précise la pensée énergique de notre abbé, et son goût pour la littérature de caractère.*

En vrai Gascon, il usa de quelque diplomatie. L'édition janséniste des Pensées *paraît en* 1670*; il en bâtit une critique brève, hâtive, avisée, malheureusement préoccupée de seuls arguments théologiques et abandonnant dans un souci de controverse tout le lyrisme pascalien.*

L'abbé tisse un dialogue entre Paschase, Aliton et Ménippe et le premier interlocuteur expose le plan de la théodicée et le but qu'elle se propose : toucher, convaincre, convertir avec des arguments émotifs tirés même des « Pensées ». *Or Aliton réfrène le prosélytisme de Pascal, car lui dit-il :* « il ne faudroit pas vouloir gagner les hommes par l'esprit, mais il faudroit les prendre par le cœur et le sens commun, s'emparer adroitement de ces deux parties de notre âme par où nous aimons toujours à estre vaincus ». *Il démontre à Pascal tout le danger des preuves scientifiques; l'ironiste est dur à vaincre, l'anatomie du ciron lui semble plaisante et il demande si Pascal croit ainsi l'*effrayer. *Le mot est joli et adroit. Montfaucon de Villars mangeait et buvait avec capacité; il n'avait pas d'entérite et ne pratiquait point l'austérité. Pour lui, Pascal a de l'esprit jusqu'au prodige :* « mais il fait toujours une manière de défi à notre esprit de trouver de quoi se défendre ». *Il suppute avec Pascal* « la conséquence de son mépris des raisons métaphysiques et les suites de cet aveu si surprenant que vous ne vous sentiriez pas assez fort pour trouver dans la nature de quoy convaincre les athées... Voulez-vous fonder une secte contre le raisonnement en faveur de l'instinct naturel, renverser les bancs de Sorbonne et démolir les Universités? » *L'abbé plaisante; nul esprit sérieux ne se plaindrait de renverser un enseignement doctoral, des étroitesses d'école qui ont une vertu rétrograde et une force passive dans tous les temps. Pour Montfaucon, les preuves de saint Thomas et de saint Bonaventure suffisent. La Providence a charge*

de satisfaire les mystères du cœur. « Il suffit, *conclut-il,* de chercher Dieu de tout son esprit. » *Quant au problème du pari, le jeu de croix et pile, il les juge une idée basse et puérile, et pour peu, il traiterait Pascal de casuiste ; c'est un comble!*

Sainte-Beuve, généralement exact, commet à l'égard de Villars une erreur homonomastique; il le confond avec Henry de Villars, archevêque de Valence et lui consacre une brève mention : « Cette critique assez fine et assez justement touchée est faite au point de vue chrétien et au sens des Jésuites... Mais cette flèche légère venant d'un homme léger fut peu remarquée et ne porta point. » *Le dialogue et son auteur valaient mieux; mais il s'était affiché ennemi des singuliers et de Port-Royal, par réaction contre le rigorisme et aussi par habileté, il fit cause commune avec les Jésuites* « Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène » *du P. Bouhours dépassèrent l'usage et l'étymologie des mots. Il y eut des polémiques, et Montfaucon prit part à l'une, à son désavantage avec l'avocat janséniste Barbier d'Aucour, à une autre avec Ménage qui infligea une leçon méritée au père jésuite. Barbier d'Aucour académicien disserta contre le P. Bouhours. Dans les* « Sentimens de Cléante sur les Entretiens d'Ariste et d'Eugène », *il y malmenait le grammairien pour ses emprunts non cités et ses démarcations à peine contrefaites. Montfaucon de Villars eut tôt fait de prendre sa défense dans ses dialogues* « De la Délicatesse ». *Malgré la promesse du titre, il s'abandonna à sa verve sans songer que les Jansénistes n'aimaient pas le rire et auraient le tour amer quand ils*

se défendraient. On y relèvera cependant des traits bien piquants; son début dut ébahir : « En est-il des auteurs comme des femmes galantes? » *Et Paschase de répondre :* « On trouverait peut-estre plutost une femme qui n'eut fait qu'une galanterie qu'un auteur qui n'eut fait qu'un livre. » *Ce n'est qu'une amorce et Villars se retrouve en de tels propos :* « Il ne faut écrire que pour la postérité surtout en ce siècle. Il est si délicat qu'il est impossible de faire un livre qui lui plaira. Les romans ne sont pas du goût du siècle ; c'est que comme on les a faits, les romans ne prennent pas le tour du cœur, ils inventent une manière d'amour que la seule imagination autorise ; ceux qui n'aiment pas pour se marier n'y trouvent pas leur compte. Le mariage est un ouvrage de la raison toute seule ; le cœur n'a guère eu de part à cette invention... » *Voilà des opinions hardies et frustres qui durent étonner plus d'un, même ceux qu'elles voulaient défendre. Plus loin, Montfaucon, discourant sur le roman, genre littéraire pour quoi il a du goût, avoue qu'il est difficile d'écrire un roman licencieux qui réussisse.* « La Princesse de Montpensier » *est à son sens un petit chef-d'œuvre; plus loin, il esquisse l'économie du succès des livres; elle est tout entière, selon lui, dans* « l'adresse avec laquelle nous savons mettre le cœur de nostre costé ». *Enfin, il en vient à défendre le P. Bouhours en avançant qu'* « un jésuite a autant de louange à bien discourir de la mer, des devises, du bel esprit, qu'un capucin à bien parler de la pénitence ». *Et maintenant qu'il a en main son arme : l'ironie, il frappera à coups plus ou moins justes sur*

Barbier d'Aucour, parfois avec un esprit et un art qui montrent la finesse de son raisonnement et la délicatesse de sa langue. Qu'on en juge.

« Pourquoi n'est-il pas permis de railler les Allemans de leur passion déréglée pour le vin et d'en détourner les François qui pourroient y avoir quelque pente, en disant que l'yvrognerie hébête et oste l'esprit ? Cléante ne boit point d'eau sans doute, car il prend le parti du bel esprit des Allemans et dit qu'ils ont trouvé l'artillerie, l'imprimerie et le compas de proportion... Quoy qu'il ne s'en suive pas de là qu'on soit bel esprit, il faut contenter Cléanthe et luy dire qu'apparemment le moyne qui inventa l'artillerie ne s'enyvroit pas ; que celuy qui apporta l'imprimerie de la Chine avoit desaccoutumé le vin dans son voyage et que celuy qui a trouvé le compas de proportion ne buvoit peut-estre que de la bière. De sorte qu'à cette question d'Eugène, il faut distinguer, un Allemand peut-il estre un bel esprit? S'il est yvrogne, non ; s'il ne l'est pas, à la bonne heure en faveur du bon voisin Cléanthe, à condition toutes fois que l'Allemand mettra de l'eau dans son vin... »

Ces galéjades trop nombreuses chez l'abbé furent sévèrement relevées. M. de la Monnoye, tout en reconnaissant le talent de Villars, lui reproche de s'être « cru nécessaire au P. Bouhours et (n'avoir) pas jugé à propos de suivre ce père dans l'indifférence où il s'est mis pour souffrir généreusement les reproches des critiques »... *et Montfaucon de Villars qui félicita le père jésuite d'avoir montré aux gens de cœur comment*

ils doivent parler, sans libertinage des femmes et de la galanterie : « en gens du monde, en gens de cour et non pas en jésuites », *reçoit ainsi sa récompense :* « Voilà ce que M. l'abbé semble avoir dit de plus régulier dans son livre, et tout ce qu'il a avancé sur les autres points pour faire mine de repousser les accusations du critique, ne paraît guère moins cavalièrement débité. Il pouvait ne point se donner tant de peine ou faire quelque chose de meilleur... » *Ces reproches ne sont pas tous immérités ; Barbier d'Aucour y revient dans sa 4e édition.*

Quant à la placidité du P. Bouhours, elle est contestable. Ce bourgeois de Paris fut très sensible à la défense de Villars et lui en écrivit une lettre reconnaissante dont Ménage a reçu l'original des mains du destinataire. Le père jésuite montra une spécifique petitesse d'esprit dans une chicane de mots. Ménage qui publiait ses Observations sur La Langue française *était en relations avec le P. Bouhours qui souhaita son amitié et échangeait avec lui des remarques. Or le doux (?) P. Bouhours se retourna avec violence contre Ménage à l'occasion du mot* Salemandre, Salamandre ou Salmandre [1] ; *Ménage le trouve employé sous ces diverses formes dans Rabelais, Belleau, Ronsard, l'abbé de Villars et... le P. Bouhours. Trouver du talent à Rabelais, aux yeux du P. Bouhours, c'est un crime; aussi vitupéra-t-il contre Ménage à qui il reproche en tant que grammairien (!) d'avoir lu Coquillard le poète rémois et Rabelais,*

1. Annexe III.

avant saint Augustin et saint Thomas ! Ménage chatouilleux et fort de son droit s'en tire avec honneur et discrétion; il confond gentiment le P. Bouhours qui n'alla pas plus loin. « Le P. Bouhours, écrit-il, se peut-il plaindre de moi de l'avoir mis dans la compagnie d'un homme de qualité, d'un homme d'esprit, d'un homme de savoir *(Montfaucon de Villars)*, mais d'un homme qui estoit particulièrement de ses amis *(à cause de la lettre)*. Pour ce qui est de Rabelais, non seulement je ne croy pas avoir offensé le P. Bouhours, mais je croy au contraire lui avoir fait honneur en le mettant à costé d'un si grand personnage. Le P. Bouhours aurait-il la vanité de croire d'estre si fort au-dessus de Rabelais *(Et après un éloge très vif de l'épopée rabelaisienne, Ménage avance avec finesse ;)* Il est vray que Rabelais est fort décrié parmy nous pour les mœurs à cause des railleries qu'il a faites de la religion et des religieux. Mais il n'est pas icy question de mœurs, il est question du mot Salamandre. » *C'est parfait, Ménage ne connaissait pas encore les éditions expurgées des bons pères où La Fontaine, Racine et Corneille subissent l'outrage de mortels ciseaux... purificateurs.*

De ces polémiques, de ces publications à succès, on déduit la notoriété de Montfaucon de Villars; il a des fréquentations, il est publié; il est lu; au moment où Rancé opère sa conversion et réforme les Cisterciens, il publie ses « Réflexions sur les Constitutions de la Trappe ». *Ce petit opuscule n'est pas sûrement de lui; on verra où conduirait la paternité de cet ouvrage. Il a de l'activité et l'évolution des idées inquiète les siennes.*

Il prépare même une suite de Gabalis qui met à mal avec un art dialectique merveilleux la philosophie cartésienne; c'est au moins là son chef-d'œuvre d'ironie et son exposition la plus avisée.

Son argumentation mêle au comique une finesse inattendue; Descartes n'aurait-il pas écrit une philosophie nettement mal équilibrée, en inharmonie avec ses recherches et travaux scientifiques, que pour détourner la curiosité indiscrète des Sorbonnes et les fureurs redoutables de l'orthodoxie? Descartes, par une argumentation dont se nourrirent aussitôt les curieux facilement apaisés, protégeait de cette manière ses postulats scientifiques qui contenaient un autre credo. *Montfaucon de Villars a-t-il compris cette double apparence du génie cartésien et a-t-il voulu montrer l'artifice du* cogito ergo sum? *Cela paraît à la vigueur de son dialogue et à l'audace de ses arguments; il veut bien au demeurant qu'on s'en rapporte pour les mystères à une foi révélée échappant à notre critique; mais il resterait à savoir s'il ne jette pas ainsi sur ce qui est au-dessus du raisonnement le ridicule dont il couvre les travers philosophiques. Ces pages sont certainement ses meilleures; elles ne parurent qu'une trentaine d'années après sa mort; on ne sait par le soin de qui elles furent éditées.*

Vers la fin de 1673, *il part pour Lyon en société soit de parents (peut-être les adversaires communs des Ferrovil de Montgaillard), soit de compagnons mystérieux envoyés par un hasard prévu. Au cours de son voyage, il est assassiné. Les notes du temps sont contradictoires; pour les uns, des scélérats l'*égorgèrent ; *selon d'autres, il*

reçut un coup de pistolet *ou de* poignard ; *la* route de Lyon *est la seule indication topographique précise. Ce meurtre fit peu de bruit. M*me *de Sévigné, qui suivit cette route en sens inverse presque à la même époque, n'a pas pour lui une ligne de babillage ému ; elle s'abstient de le nommer par son nom, à cause, sans doute, du maréchal de Villars chez qui elle fréquente. Le mystère qui enveloppa cette mort fut exploité. Les rieurs se servirent des propos mêmes de Villars invoquant l'âme de Gabalis et interprétant sa prétendue mort, non par l'apoplexie mais par l'assassinat sur ordre :* « Un ange exécuteur n'a jamais manqué de tordre promptement le cou à tous ceux qui ont indiscrètement révélé les mystères philosophiques. » *Stanislas de Guaita annotait ainsi son exemplaire de Gabalis :* « L'abbé de Villars, ayant profané et tourné en ridicule les arcanes de la Rose-Croix, à laquelle il était initié, fut condamné par un tribunal Vehmique et exécuté en plein jour sur la route de Lyon. » *Aucun document officiel et contrôlable émané des Loges ne peut contribuer à élucider le problème. Les haines confessionnelles, il est vrai, ont déchaîné tant de crimes que Villars a bien pu payer de la vie ses sarcasmes savoureux et ses portraitures. Pouvait-il écrire un traité d'hermétisme purement didactique? Réfuter doctoralement la Cabale, c'était montrer aussi une certaine initiation, et si, dans un pareil travail, il ne l'eût pas vigoureusement attaquée, on aurait pu le taxer de complaisance suspecte; d'autre part, les enseignements ésotériques ont en eux leur justification; Montfaucon de Villars l'a fort bien compris en choisissant cette*

épigraphe de Tertullien : « Montrer seulement ce qu'on cache avec tant de soin, c'est tenter de le détruire. » *Ce cumul de sérieux et de comique s'applique aussi à sa mort. Est-elle un accident ou un meurtre? Ni le ministère de la Justice, ni les Archives Nationales, ni les documents de Lyon n'ont même un procès-verbal de constatation. Anatole France a-t-il trouvé dans un mémoire peu connu un renseignement plus précis? C'est possible; toutefois, ayant travesti Villars en Jérôme-Coignard-Silène, il a entouré sa mort d'un ornement littéraire en la situant dans les vignes fleuries de la Bourgogne.*

Une hypothèse séduisante prend place ici. Le Dictionnaire de Moreri attribue à notre abbé une plaquette : « Réflexions sur la vie de la Trappe. » *Or le titre de l'ouvrage est :* Réflexions sur les constitutions de l'abbaye de la Trappe. *Barbier, en signalant l'édition d'Avignon de* 1679 *constate qu'elle est la réédition d'un tirage de Barbin portant dans le privilège comme auteur* L'abbé de Lignage, *pseudonyme de Montfaucon de Villars; ce volume contient* 49 *réflexions ou articles, pour vanter la vie cénobitique et exciter à l'exemple de* l'Abbé *(Rancé sans doute); il se termine par une lettre signée F. Armand de la Trappe, dans laquelle l'auteur confesse qu'il a connu et le monde et le péché, qu'il s'est retiré pour se soumettre à l'autorité de l'Eglise et à sa discipline philosophique et — sa prudence pusillanime est patente — pour ne point se mêler aux tristes discussions religieuses; l'écriture est froide, quelconque; il faut retenir que cette lettre est datée du* 30 *novembre* 1678. *Montfaucon de Villars aurait-il répandu le*

bruit de son assassinat, et, sans crier au miracle, choisi le tombeau de la Trappe sans révéler son nom?

Une commotion intellectuelle, pareille à tant de conversions tapageuses de ce temps, l'aurait conduit là. Sa vie deviendrait ainsi plus que romanesque; malgré la séduction de cette conjecture, il faut résolument y renoncer. On sait que Montfaucon ne s'est pas abstenu de prendre part à la lutte contre les Jansénistes et quand son cœur est déchiré, il rit! Cette retraite subite serait une dernière farce; les Cisterciens eussent-ils été si discrets !

On peut supposer plus simplement que l'assassinat incombe aux compagnons qui brûlèrent et frappèrent avec l'abbé : qui s'est servi du fer, périra par le fer. Peut-être aussi fut-il tué par les détrousseurs de grand chemin? Un témoignage précis abolirait toutes les hypothèses; il fait défaut. En fermant sa tombe inconnue, il faut plaindre cet homme d'esprit et de qualité, ce philosophe tué à 35 ans, sur une route, sans témoin, sans ami, à l'aube d'une carrière littéraire déjà bien remplie, dépassant le grand siècle qu'on clôt avec le tombeau de Louis XIV. Son œuvre vaut mieux qu'une mention bibliographique, sa vie plus qu'une affabulation désavantageuse; Montfaucon de Villars se place à côté des abbés audacieux et savants de cette époque; il fait penser à celui qui écrivit Manon Lescaut *et finit aussi d'une manière tragique.*

Il convient aussi de le défendre. Lenglet du Fresnoy, dans son extraordinaire catalogue des savants, Bayle dans son Dictionnaire, *l'accusent un peu légèrement d'avoir plagié un imposteur : le cavalier Joseph-François Borri, milanais (Burrhus), auteur de lettres de chimie,*

de philosophie et de mystagogie, publiées à Genève et à Cologne en 1680. *Le très savant abbé et l'encyclopédiste sont le jouet d'une supercherie facile à ce médicastre pervers qui data ses deux premières lettres de Copenhague,* 1666*; elles sont mot pour mot la traduction des deux premiers entretiens de Gabalis. Or, Borri, échappé à l'Inquisition romaine, séjourna à la Haye en* 1663*; Balthasar de Monconys le connut par un de ses clients miraculés (?); il connut là des indélicatesses et alla habiter Copenhague; il y publia, en* 1699*, un art de guérir les yeux; pourquoi n'aurait-il pas donné jour alors à ses lettres de chimie, de cabale et de philosophie? On sait qu'il partageait avec Descartes une même opinion touchant l'âme des bêtes. Il lassa aussi les Danois et se mit en tête d'aller en Turquie; il est arrêté à Vienne en fin de* 1671*, ramené à Rome en* 1672*, condamné à rétracter. La justice papale fut clémente; elle le fit prisonnier à vie, et après avoir guéri quelques célébrités, il vécut paisiblement à Saint-Ange où il mourut en* 1679. *Cet aventurier curieux professait qu'on pouvait être bon philosophe sans être bon chrétien; il avait beaucoup de sciences et lut certainement* Gabalis *; il n'était pas à un expédient près, et sut utiliser un volume paru sans nom d'auteur.* La Chiave del Gabinetto *ne parut qu'en* 1681*; comment l'abbé de Villars en aurait-il connu la substance, et pourquoi n'aurait-il pris la matière que de deux entretiens sur quatre, tous d'une égale verdeur? Si ces confrontations de tendances et de faits n'ont pu convaincre Bayle, une inscription significative de l'édition Marteau de Cologne l'aurait éclairé. Borri y est appelé par son*

biographe ce qu'il se devait dire lui-même : « Il Cristo falso, l'Alchimiste truffiere, il coglionatore de curiosi. » *On ne peut pas être plus franc. Montfaucon de Villars ne poussa point l'ironie jusqu'à l'indécence, la malice jusqu'à la déshonnêteté; Borri lui prit ses plus belles pages, celles où l'harmonie des mots comme la science mystérieuse qu'ils contiennent sont d'un grand écrivain français; tels les oracles de Gabalis et l'oraison des Salamandres. Montfaucon de Villars a transcrit là des secrets que les oracles sibyllins hébraïques, seule littérature du genre parvenue jusqu'à nous, ne contiennent point. Il a su, et il a bien écrit; c'est un mérite suffisant pour arrêter l'attention, intriguer nos esprits, charmer notre amour de l'idiome français et redresser une biographie déformée fantaisistement quoique avec art, par Anatole France, dans la* Rôtisserie.

Dessiner sa vie et l'éclairer, c'est ce que j'ai tenté en m'imposant la discipline de limiter les plaisirs de la recherche et les joies d'interroger et susciter des hommes qui ont animé une grande époque. Il me reste peu à faire pour présenter une peinture plus complète.

III

Il y a deux imaginations, celle qui crée avec rien ou des matériaux épars et celle qui assimile en construisant. Les savants, les philosophes, les grands écrivains : Rabelais, Balzac, Stendhal, Flaubert, sont doués du don de création. Anatole France est le plus heureux assimi-

lateur du temps. Un romancier a le droit incontesté de prendre dans la vie et les mœurs le sujet de ses enquêtes, la matière de ses développements; l'artiste, le littérateur empruntent à des livres la substance de leurs travaux, l'imagination fait le reste. L'érudition nuit beaucoup plus à l'invention qu'à l'art; un fait divers a pu inspirer un chef-d'œuvre; le savoir limite toujours l'intuition et les recherches du cœur. Qui ne préférerait une histoire vécue, *même imparfaitement écrite, à une œuvre d'assimilation?*

Anatole France est trop facilement classé parmi les anthologistes ; *ne l'a-t-on pas défini, même sans lire Ernest La Jeunesse :* Pages choisies des meilleurs auteurs français? *Parce qu'il a pris et transcrit de Vasari toute la vie du joyeux Buffalmacco (Puits de Sainte-Claire), à Phlégon le sujet des* Noces Corinthiennes, *aux légendes, à la* Vie d'Antoine et d'Hilarion *l'hagiographie confuse de Thaïs (Thaïsie ou Païsie) et de Sérapion (Paphnus), parce qu'il a emprunté le* Saint homme Abraham *au théâtre de Hroswitha, enfin parce qu'il a lu de rares mémoires et des livres peu communs, on lui refuserait le don d'originalité!* Bergeret sortant de la Mothe-Le-Vager !

C'est l'évidence même qu'il ait peu tiré de lui-même et admirablement utilisé, ce qui ne le prive point des dons de conteur agréable. Tout un public goûte l'harmonie de son écriture et prend ses paradoxes légers pour une philosophie de mérite; cela lui suffit. L'analyste peut juger avec plus de sérieux et se permettre d'étudier le mécanisme des adaptations romanesques de France. N'a-t-il pas lui-même ouvert la voie à un pareil travail

*en en résumant une méthode, attribuée à M. Goubin-Anatole France-Jacques Thibault, en une vingtaine de pages annexées à l'*Histoire Comique? *Cette franchise artistement négligée délimite le scepticisme du romancier et autorise la liberté qu'on va prendre; ses lecteurs, ordinaire, s'en rapportent à ses dires et prennent en toute confiance ses fictions pour des références et celles-ci pour des fictions agréables sans le souci d'éclairer ni les unes ni les autres.*

Si l'on permet cette expression pour La Rôtisserie de la Reine Pédauque, *Montfaucon de Villars « a fourni l'étoffe, Anatole France a tissé la broderie »; l'étoffe, tant par sa matière philosophique que par son art hermétique, est d'une substance plus riche et d'un fonds plus sûr que l'ornement. D'aucuns même, tout en tenant la* Rôtisserie *pour une œuvre délicieuse, regretteront qu'Anatole France ait dilué, amenuisé, défiguré les* Entretiens *et ridiculisé à loisir Montfaucon en le muant en un ivrogne lettré mais familier du coq-à-l'âne, plus savant en citations approximatives qu'en théories savantes, et doué d'une ironie qui, pour paraître fine en soi, perd de cette apparente légèreté à la comparer au modèle.*

Le roman de Montfaucon de Villars devient dans la Rôtisserie *l'histoire apprêtée de Jérôme Coignard; Gabalis, c'est M. d'Astarac, gascon; Rueil est voisin de la Croix-des-Sablons; le Labyrinthe peut bien être l'Ile aux Cygnes; un assassinat envoie dans un autre monde Jérôme Coignard disserter sur les Salamandres et Villars discuter sur l'hermétisme. Notre abbé* essuye des sermons *de Gabalis; d'Astarac est un entêté prosélyte.*

Le comte, au grand effroi de l'abbé, prêche le renoncement au commerce charnel avec les femmes ainsi : « Renoncez aux inutiles et fades plaisirs qu'on peut trouver avec les femmes ; la plus belle d'entre elles est horrible auprès de la moindre sylphide ; aucun dégoût ne suit jamais nos sages embrassemens... que vous êtes à plaindre de ne pouvoir goûter les voluptés philosophiques. » *Anatole France, qui confond les sexes dans les êtres intermédiaires, réduit ainsi la comparaison :* « Les Salamandres sont telles qu'auprès d'elles la plus jolie personne de la cour ou de la ville n'est qu'une répugnante guenon. » *Villars n'alourdit point son parallèle pour nous faire sourire.*

La terminologie Salamandre *comme toute cette synthèse occulte des esprits élémentaires, a un peu échappé à France. Villars parle* du *Salamandre, et de la Sylphe. Benvenuto Cellini avait popularisé les fils du feu en souvenir de la crainte mystérieuse de son père; le Salamandre est surtout un mâle qui copule avec des filles d'Ève et la femme de Noé ; Anatole France ne sait que* la *Salamandre ; M. d'Astarac veut joindre Tournebroche à l'une d'elles ; la nuance est importante ; Villars sait la philosophie et la Cabale ; Anatole France a cueilli au hasard des légendes premières qu'il veut rendre plaisantes. Gabalis indique le secret pour fabriquer cabalistiquement une Sylphe :* concentrer le feu du monde par des miroirs concaves dans un globe de verre,.... fermer un verre plein d'eau conglobé d'eau ou de terre... *M. d'Astarac apporte aussi à son pseudo-discepte un « globe plein de poudre solaire »; le modèle et son ombre*

*pratiquent tous d'eux l'invocation fatidique d'*Agla.

Gabalis, relevant l'erreur des Juifs alexandrins, parle des gnomes désireux de devenir immortels (eux qui) « avaient voulu gagner les bonnes grâces de nos filles et leur avaient apporté des pierreries dont ils sont les gardiens naturels ; et ces auteurs ont cru, *poursuit-il*, s'appuyant sur le Livre d'Enoch mal entendu, que c'étaient les pièges que les Anges amoureux avaient tendus à la chasteté de nos femmes ». *M. d'Astarac reprend à son compte ses traits; son Mosaïde traduit le livre d'Enoch* « que les chrétiens ont rejeté faute de le comprendre » *; quant à ces Anges suborneurs, Coignard en répète lourdement l'histoire.* « Je soupçonne, *dit-il*, que ces anges étaient non point des sylphes mais des marchands phéniciens... *(parce qu'ils)* apprirent aux femmes l'usage des bracelets et des colliers... »

M. d'Astarac rentre tout à coup dans la rôtisserie; Gabalis est si subrepticement chez l'abbé que Villars le prend pour une sylphe; le père Ménétrier offre à d'Astarac une place à table : « Je n'en ai nul besoin, *dit ce commensal au bon appétit*, et il m'est facile de passer un an, sans prendre aucune nourriture hors un certain élixir dont la composition n'est connue que des philosophes. » *Le second Entretien se termine par une scène plaisante; Gabalis s'excuse d'avoir par ses discours retardé le dîner de l'abbé; celui-ci certifie qu'à l'entendre parler, il ne pense point à d'autre nourriture* : « C'est pour vous que vous parlez, *lui dit-il*... Pour moi, *reprend le philosophe*, il paroît bien que vous ne

sçavez guère ce que c'est que Philosophie. Les Sages ne mangent que pour le plaisir et jamais pour la nécessité... *Et tandis qu'Anatole France cite avec Villars le seul Cardan comme familier d'une nourriture sublimée, Gabalis prend l'exemple du* « presque adorable Paracelse qui avant que d'estre parvenu à la Monarchie de la Sagesse, essaya de vivre plusieurs années en ne prenant qu'un demy-scrupule de Quinte-Essence solaire. »

Il est évident que pour la nuance et la délicatesse, Montfaucon, là encore, n'est pas égalé. Enfin sans parler de l'atmosphère colorée dont France a pris au moins la teinte avec bien d'autres traits, on peut relever un petit parallèle.

Alors que Gabalis, au corps défendant de l'abbé, lui propose la chaste union avec une nymphe et la lui rend redoutable par la jalousie de ce peuple aérien, Anatole France reprend le même motif en proposant à Jacques Tournebroche dans les mêmes termes la conjonction avec une Salamandre.

Montfaucon de Villars écrit :

... La jalousie de ceux-cy est cruelle, comme le divin Paracelse nous l'a fait voir dans une avanture qu'il raconte et qui a esté veüe de toute la ville de Stauffenberg. Un philosophe, avec qui une *nymphe* estoit entrée en commerce d'immortalité, fut assez malhonnête homme pour aimer une femme ; comme il venoit

Anatole France transcrit :

... Les *Salamandres* ne se laissent pas trahir impunément... Le divin Paracelse en rapporte un exemple qui suffira... Il y avait dans la ville allemande de Staufen un philosophe spagyrique qui avait comme vous, commerce avec une *Salamandre*. Il fut assez dépravé pour la tromper ignominieusement avec une femme,

avec sa nouvelle maistresse et quelques-uns de ses amis, on vit en l'air la plus belle cuisse du monde ; l'amante invisible voulut bien la faire voir aux amis de son infidelle afin qu'ils jugeassent du tort qu'il avoit de luy préférer une femme. Après quoy la *nymphe* indignée le fit mourir sur l'heure...

jolie à la vérité, mais non plus belle qu'une femme peut l'être. Un soir, comme il dînait avec sa nouvelle maîtresse et quelques amis, les convives virent briller au-dessus de leur tête une cuisse merveilleuse. La Salamandre la montrait pour qu'on sentît bien qu'elle ne méritait pas le tort que lui faisait son amant. Après quoi la céleste indignée frappa l'infidèle d'apoplexie...

Au lecteur de conclure! En dernière analyse, Anatole France prête légèrement son scepticisme à une science qui a sa philosophie, son vocabulaire, ses pratiques, sa morale. Comme à plaisir, il déforme toutes les opinions sur ces théories, tandis que Montfaucon les admet, les discute et les tourne en dérision, sans en bouleverser les termes.

Pour France, toute union des sexes, *même entre Salamandres et humains,* loin d'assurer l'immortalité aux amants, est un signe de mort. *Or les* voluptés philosophiques *conseillées par Gabalis doivent donner la longévité et rétablir l'être intermédiaire dans l'état humain. Montfaucon de Villars a de solides opinions sur le Démon; il le traite en philosophe, ne lui accordant pas plus d'importance qu'à un* Daimon ; *il fait dire à Gabalis :* « Le démon est trop malheureux et trop faible pour avoir jamais eu le plaisir de se faire adorer. » *C'est, parlant ainsi, laisser la raison humaine forte de*

ses recherches et toujours capable d'éviter la duperie des contes enfantins; l'abbé est d'un siècle solide. Anatole France lutine avec le diable dont il fait presque toujours une entité égale et même supérieure à Iaveh; c'est un paradoxe facile qui fournit des pages heureuses moins solidement charpentées que les dialogues de Gabalis.

La méthode d'assimilation est donc précise chez Anatole France; l'écriture elle-même a pris la légèreté sautillante des Entretiens, *sauf qu'elle use souvent des mêmes procédés parfois comiques : accumulation des analogies, doublement et redoublement des épithètes, etc...*

On peut conclure qu'Anatole France a vu petit le monde inconnu. « La connaissance des choses occultes est une mer orageuse d'où l'on n'aperçoit pas le rivage, » disait Cazotte. Dans la Rôtisserie, *on n'en retrouve que dérivations adultérées; l'habile romancier a inventé avec des mots une manière d'occultisme sans fond, sans symbole sérieux, sans profondeur; on aura quelque peine à préférer le babillage charmant et léger de Coignard au dialogue nerveux et savant de Montfaucon; on regrettera même que celui-ci ne soit devenu, par France, un Gascon bavard, fervent de la bouteille et du cotillon; il valait un meilleur portrait. Il reste au romancier de brèves peintures de Paris, qui ressemblent assez à celles de* Manon Lescaut. *Son mérite est d'avoir rendu touchants des êtres irréels, d'avoir écrit dans une langue magnifique et d'avoir transmis à un public peu curieux le nom et un peu du talent de Montfaucon, dit : abbé de Villars.*

Si celui-ci fut un Gascon, un réaliste et un philosophe éloquent, Anatole France est un parfait écrivain, un

érudit sceptique et amusé. Ceux qui font du romancier un génie, comme ceux qui le traitent en docteur commettent la même erreur ; France sourit des hommes crédules, des idées ; sa pensée, c'est son art, et celui-ci est tout entier dans l'ajustement harmonieux de phrases et de mots, même dussent le possible et le réel, l'idéal et la vie en paraître plus laids et susciter plus de dégoût qu'inspirer de grandeur.

Tels sont les résultats d'un labeur captivant; on me pardonnera d'en avoir limité le cadre, élargi la portée et utilisé l'essentiel ; une pensée et un art valent toujours qu'on les interroge même imparfaitement, quand on les aime.

RENÉ-LOUIS DOYON.

ANNEXES

I

ARREST DU PARLEMENT DE TOULOUSE

(2 décembre 1669)

« *Arrest par lequel Henry de Monfaucon qui se fait appeler abbé de Villars et qui passe pour l'auteur du* " Comte de Gabalis " *et de* " La Délicatesse " *pour la défense du P. B (houhours) J (ésuite) a été condamné avec ses complices à être rompu tout vif et à expirer sur la rouë et leur biens confisquez pour crimes d'assassin, mœurtre et incendie.*

« Mœurtre commis par Gabriel, Louis, Henry, Pierre et Anne de Monfaucon et en plein chemin en la personne de feu Paul de Ferrovil, sœur de Montgaillard pour raison de quoy les dits et Pierre leur valet avoient été condamnés à la rouë par arrest du Parlement du Toulouse du 12 août 1862. Ce mœurtre n'étant pas capable d'assouvir leur rage, ils auraient fait tous leurs efforts pour assassiner Pierre de Ferrovil, chevalier de Montgaillard, fils de feu Paul et empescher la culture des biens dépendans de la terre de Montgaillard... De quoy le dit Ferrovil aurait porté plainte et fait informer d'authorité de nostre cour... Laquelle aurait par arrêt du 20 juin 1668

décerné décret de prise de corps contre les dits... et au lieu que le dit décrest devait les obliger à se contenir, il n'aurait servy qu'à augmenter leur rage et commettre un plus grand crime, ayant mis le feu au château du dit après avoir blessé à mort l'une des deux femmes qui gardoient iceluy... et mis le feu à tous les membres du dit château qui se seroient entièrement consommez avec tout ce qui étoit dedans...

« Les dits n'ayant pu être appréhendez, ils auraient esté criez et adjournez à trois briefs jours...

« Nostre cour a déclaré... et disant droit sur l'utilité d'iceux pour les cas résultans du procez et condamné les dits à estre délivrez ès mains de l'Exécuteur de Haute Justice, qui montez sur un tombereau ou charrette, ayant le hard au col, leur fera faire le cours accoutumé par les ruës et carrefours de la présente ville, les conduira à la place de Salin où sur un échaffaud qui sera à ses fins dressé, attachez en croix, leur brisera et rompra leurs bras, cuisses, jambes et reins, et ce fait, leurs corps seront mis et déposés sur des rouës la face tournée vers le ciel, pour y vivre tant qu'il plaira à Dieu, en peine et repentence de leurs méfaits et pour servir d'exemple et donner de la terreur aux méchans, leur déclare leurs biens acquis et confisquez, à qui de droit appartiendra, distrait la troisième partie d'iceux pour leurs femmes et enfans, s'ils en ont, desquels bien confisquez sera aussi distrait le solvable pour le non-solvable, la somme de six milles livres envers le dit Ferrovil.

« Commettons et députons le premier de nos juges pour faire mettre le présent arrest à éxécution *figurativement... etc.* »

II

MANUSCRIT

ATTRIBUÉ A

MONTFAUCON DE VILLARS

ET INTITULÉ

LIBER AUREUS CABALISTICUS, ASTRONOMICUS, CHIROMANTICUS ONOMANTICUS, FATIDICUS

Par le Comte GABALIS (*sic*)

Le manuscrit est un vergé du dix-huitième siècle d'une belle écriture et de format in-8°. Il a une reliure plein veau d'époque avec titre, lettres or ; sur le dos : *Comte Gabalis.* Il comporte une centaine de pages dans lesquelles on a intercalé des gravures en taille-douce de livres contemporains : on a eu soin toutefois de les colorer assez grossièrement en bleu, vert et or, de manière à recouvrir les exergues, cartouches, noms de peintres et graveurs et en dissimuler l'origine. Les portraits sont arbitrairement indiqués de cette manière, comme étant ceux d'Atlas, de Zoroastre et de Gabalis lui-même. La seule indication d'origine est marquée à la fin de l'ouvrage par ces abréviations

mystérieuses : M. E. R. L. I. N. U. S. *Anglus, Traductor* ce qui peut être un anagramme ou une supercherie (Merlin U. S. Il existe des éditions de *Merlinus, prophetia anglicana*).

Le manuscrit comporte des pentacles, des horoscopes, thèmes et tables dont quelques-uns coloriés ; la graphie est belle et les dessins assez géométriques et appliqués. L'ensemble est un livre pratique des sorts. Voici la substance de l'ouvrage :

1° Les sorts égyptiens où chacun peut voir sa bonne ou mauvaise fortune. 2° Questions et demandes. 3° Sort des dés. 4° Roue de fortune (les 12 muses). 5° Réponses des muses, une page pour les correspondances aux questions : *Si on vivra longtemps, si on sera riche, si on aura des honneurs, si on sera heureux au jeu, en femme* (sic), etc... 6° Les oracles : oracle de Jupiter, Ammon en Lidie, de Delphes en Elide, de Thémis en Grèce, de Mercure en Thessalie, de Memphis en Egypte, de Dodone en Epire, de Vulcain en Elide. 7° Réponses des oracles : Tirésie, Trophile, Prothée, Cassandre, Echicrates. 8° Les constellations. 9° Table pour connaître les parties de la main. 10° Table : Cassiopée, Callisto, Centaure, etc., etc... 11° Oracle du destin. 12° Triangle de la grande conjonction des planètes. 13° Table du *Comte Gabalis* pour l'intelligence des sorts égyptiens.

Nous transcrivons le texte exact qui est l'explication de ce manuscrit : « Ce livre est le dernier ouvrage du Comte Gabalis et qu'on dict êstre descendu du père en fils en ligne masculine de Zoroastre, roy des Bactriens, et du costé maternel d'Atlas, roy de

Mauritanie, qui pouvait compter entre ses ancêtres ceux-mêmes de Jupiter, car le Ciel qui estait père de Saturne le fut aussy de Japet qui fut père d'Atlas surnommé le très grand.

« Ce comte illustre par sa naissance le fut encore davantage par les excellentes et divines qualités de son esprit, car ayant joinct la science des Egyptiens et des Hébreux qu'on appelle Cabale à l'astrologie qui était comme héréditaire en sa maison, il y joignit encore toutes les connaissances que les démons, c'est-à-dire les Esprits de l'air, de la terre et des eaux, peuvent donner aux hommes, ayant conservé une estroite familiarité avec eux jusqu'à la fin de sa vie. Un jour qu'il fut transporté en la caverne de Typhon qui n'est pas fort esloignée des sources du Nil, du costé de la Libie, par une jeune Sylfe qui avait conçu une forte passion d'amour pour luy, il y trouva *une* Salamandre qui après un long discours qu'elle luy fit de la nature des Estres spirituels de leur naissance et de leur mort.

« Je suis sur le poinct (adjouta-t-elle) de voir finir une vie qui a désia duré neuf mil sept cens quinze ans et qui doit aller jusqu'à neuf mil sept cens vingt ans, qui est l'âge des demy-dieux. Voicy, comte, un présent que je vous fais dont vous ne connoistrez bien le prix qu'après que vous l'aurez gardé quelque tems. Je vous prie de l'estimer pour l'amour de moy ; puis elle disparut. C'estait des secrets merveilleux escrits sur des escorces d'arbres, en langue Egistienne que la belle Sylfe lui expliqua et d'où il a tiré l'excellent livre que vous allez voir. Si vous ne vous en tenez pas au témoignage qu'il rend luy-même de cette avanture, je n'ay point d'autre preuve pour vous en

convaincre. Et je vous conseille de refermer son livre ou de n'en regarder que les figures. Mais si vous avez quelque foy pour les choses qui partent d'un rare et sublime esprit, apprenez par la suitte de ce discours qu'il nous a laissez comme il se faut servir de ce merveilleux ouvrage.... » (Suivent les explications pour se servir des tables divinatoires.) On trouve, sous une inscription en caractères cabalistiques, ce qui suit :

« Traduction d'une épigramme composée en langue égyptienne par une Sylfe oriade intitulée : *Phahym bick Garamith :*

Toy qui veus pénétrer dans les plus hauts secretz
Apprens à bien user des célestes descrets,
Car il n'en est point dont le Sage
Ne puisse faire un bon usage :
Des ordres du destin, il faut tout endurer
Sans se plaindre et sans murmurer
Et de leur sage prévoyance
Attendre sans impatience
Le Bien qu'il nous font espérer.

III

OBSERVATIONS DE M. MÉNAGE SUR LA LANGUE FRANÇAISE

(Claude Barbin, sur le second perron de la Sainte-Chapelle, 1676)

Extrait de la Préface

... « Le P. Bouhours a écrit (contre la première édition) avec une fureur indigne d'un prêtre et d'un religieux... Il m'a attaqué dans ma personne avec emportement... Il m'a diffamé dans toute l'Europe dans ce libelle. Les prestres de Jésus ont-ils tant de courous ? Je n'ay donc point offensé le P. Bouhours en le nommant par son nom de guerre *(Ménage fait allusion au livre des « Doutes proposés à Messieurs de l'Académie, par un gentilhomme de Province »* (le P. Bouhours lui-même), mais je ne l'ay offensé en aucune chose. Et ce qu'il a dit à plusieurs personnes que je suis l'aggresseur, l'ayant offensé en le citant avecque Rabelais et avecque l'abbé de Villars est si ridicule que cette accusation ne mérite pas justification. Voicy l'endroit de mes observations dont il m'a fait un crime.

« Le peuple dit plus ordinairement *salemandre* ou *Salmandre*, et je voy plusieurs *honnestes gens* qui parlent de la sorte. C'est aussi comme a parlé Du Bellay dans le satire de Pierre du Cuignet :

Si on me cuide mettre en cendre
Je ressemble à la Salemendre

« Le P. Bouhours dans ses *Entretiens*, au *Traité des Devises*, l'auteur du livre intitulé : *Le Comte de Gabalis*, Rabelais, Ronsard, livre II de ses *Amours*, au sonnet qui commence par : « *J'ay pour maîtresse une estrange Gorgone* », et Belleau sur ce sonnet, ont dit *salamandre*. L'un et l'autre est bon. Je dirais *Salemandre* dans le discours familier et *salamandre* dans les compositions relevées...

« Y a-t-il rien là d'injurieux au R. P. Bouhours ? A l'égard de l'abbé de Villars qui est l'auteur de l'histoire du *Comte de Gabalis*, le P. Bouhours peut-il se plaindre de moi de l'avoir mis dans la compagnie d'un homme de qualité, d'un homme d'esprit, d'un homme de savoir ? Mais d'un homme qui estoit particulièrement de ses amis et à qui il avoit obligation. Car l'abbé de Villars est aussi l'auteur du livre : *De la Délicatesse*, fait pour la défense du P. Bouhours contre les *Sentiments de Cléanthe sur les Entretiens*. Et le P. Bouhours s'est trouvé non seulement obligé, mais honoré de cette réponse, comme il l'a lui-mesme témoigné à l'auteur par une lettre de remerciements. J'ai vu entre les mains de l'abbé de Villars l'original de cette lettre.

« Pour ce qui est de Rabelais, non seulement, je ne crois pas avoir offensé le P. Bouhours, mais je croy, au contraire lui avoir fait honneur en le mettant à costé

d'un si grand personnage. Le P. Bouhours auroit-il bien la vanité de croire d'estre si fort au-dessus de Rabelais qu'il se trouvait offensé de se trouver en parallèle avec lui ?...

« Il est vray que Rabelais est fort décrié parmy nous pour les mœurs à cause des railleries qu'il a faites de la Religion et des Religieus. Mais il n'est pas icy question de mœurs ; il est question du mot *Salamandre*. Pour avoir dit que ce mot avoit été employé par Ronsard, Belleau, le P. Bouhours et l'abbé de Villars, ai-je offensé Ronsard, Belleau, etc...? »

IV

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES SOMMAIRES

Diverses éditions du *Comte de Gabalis*, de Paris, Londres, Amsterdam, La Haye et Cologne. L'originale est de 1670, chez Claude Barbin ; celle de Lejeune, Amsterdam, 1700, comporte des gravures sur bois qui n'ont aucun rapport avec le texte ; le texte de ce volume est adultéré et augmenté d'une pièce apocryphe et fausse. La suite des *Entretiens* est de 1708.

De la délicatesse. Cl. Barbin, 1671.

Le Géomyler, traduit de l'arabe en castillan, chez la veuve d'Antoine-Urbain Coutelier et J. Guérin, 1729.

Bibliothèque de campagne ou amusemens de l'esprit et du cœur, Tome XII, La Haye, Jean Neaulme, 1742.

Génies assistans et Gnomes irréconciliables, d'Androl (le P. Antoine, Célestin).

La Chiave del Cabinetto del Cavagliere Gioseppe Francesco Borri milanese. In Colonia appo Pietro del Martello, 1681.

Barbier d'Aucour. *Sentimens de Cléanthe sur les entretiens d'Ariste et d'Eugène*, chez la veuve Delaulne, rue Saint-Jacques, à l'Empereur, 1788.

Jugemens des savans sur les principaux ouvrages des auteurs, par Adrien Baillet, revus, corrigez et augmentez par M. de la Monnoye. Nouvelle édition, Amsterdam, 1725.

Mélanges d'histoire et de littérature, recueillis par M. de Vigneul de Marville. Rouen, Antoine Maurry, 1699.

Pope (1688-1744). Poèmes. Cazin, 1788, traduits par MM. du Resnel, Marmontel, Mᵉ du Bocage. (*La boucle de cheveux enlevée*, poéme, héroï-comique est traduit en vers par Marmontel.)

Recueil de dissertations sur plusieurs tragédies de Corneille et de Racine, avec des réflexions pour et contre la critique des ouvrages d'esprit et des jugemens sur ces dissertations, de l'abbé Janet, Paris, Gissey, rue de la Vieille-Bouclerie, et Bordelet, rue Saint-Jacques, 1739.

Lettres de Madame de Sévigné, de sa famille et de ses amis. Edition Monmerqué.

Desmarets (de Saint-Sorlin). *Les Visionnaires.* Jean Camusat, rue Saint-Jacques, à la Toison d'or, 1638.

Lenglet du Fresnoy. *Histoire de la philosophie hermétique.* Coustellier, 1722, Pierre Gosse, 1742.

Bibliothèque des théâtres. Catalogue annoté par Maupoint. Chardon, 1733.

La Jeunesse de Madame de La Fayette. Œuvre remarquable d'André Beaunier. Paris, 1921.

Les Voyages de Balthazar de Monconys. Documents pour l'histoire de la science, publiés par Charles Henry. La Vogue, 1887.

Vie des peintres, sculpteurs et architectes, par Georges Vasari, traduites par Léopold Leclanché. Just. Tessier, 1839 et l'édition italienne de Sansoni. Firenze, 1878.

V. Vermale. *Notes sur Joseph de Maistre inconnu.* Dardel, Chambéry, 1921.

Anatole France. *La Rôtisserie de la reine Pédauque.*

L'ÉSOTÉRISME DE GABALIS

Pas une pierre, pas un brin d'herbe
au monde, sur quoi ne règne un Esprit.
LA CABBALE.

Est-il possible d'admettre que le Comte de Gabalis *soit une œuvre sérieuse, méritant de retenir l'attention de l'occultiste? A cette question, le lecteur averti méprisera le scepticisme du profane qui veut ne voir autre chose, dans les* Entretiens sur les Sciences secrètes, *qu'une aimable critique de gens et de doctrines, et il peut garder à cet ouvrage une estime et une considération autres que littéraires.*

Pourquoi, diront ceux à qui l'étude des sciences hermétiques n'est pas ouverte? C'est ce qu'on va tenter d'esquisser.

L'œuvre de Montfaucon de Villars est toute basée sur la science des esprits élémentaires. L'école de Paracelse, dont s'est inspiré l'abbé, a classé les esprits élémentaires en salamandres ou ministrants du feu, en sylphes ou génies de l'air et des tempêtes, en ondins ou démons des eaux, en gnômes ou puissances terrestres, gardiens des cavernes et des trésors. Cette classification,

qui répond aux quatre Eléments, a une nomenclature terminologique que nous exposerons dans son aridité :

Les salamandres *gouvernent le Feu et l'éther, leur élément est le feu, c'est-à-dire le chaud, la matière radiante. Le feu a comme analogies métalliques le fer et le cuivre, et comme sciences la* pyromancie *(divination par l'étude de la flamme — couleurs et formes) et le* magnétisme. *Ces esprits élémentaires sont les plus puissants et les plus redoutables. Avec le concours des sylphes et des ondins, ils produisent les cataclysmes : ouragan, foudre et mers déchaînées.*

Les gnômes *ont pour élément la Terre (le solide, le sec) dont l'analogie métallique est le plomb; ses sciences sont la* géomancie *(divination par l'observation des fentes et crevasses naturelles) et la* cartomancie. *Les gnômes habitent les profondeurs de la Terre.*

L'Air (le gaz, l'humide) est l'élément des sylphes ; *ces esprits animent le vent. Les analogies métalliques de l'Air sont l'or et l'argent et ses sciences l'*aéromancie *(divination par l'étude de la forme des nuages) et l'*onéiromancie *(divination par les songes).*

L'élément des ondins *est l'eau (le liquide, le froid). Ils déchaînent les tempêtes. L'analogie métallique de l'eau est le mercure; d'où l'*hydromancie *(il existe environ dix manières de prédire l'avenir avec l'aide de l'eau), et la* cristallomancie *ou divination par les miroirs, les boules de cristal.*

Ces esprits ne furent pas inconnus à l'antiquité et nous les retrouvons, soit comme divinités locales, genii loci, *soit comme faunes, nymphes, sylvains, sirènes.*

Au Moyen Age, si propice à l'occultisme, ils s'appellent elfes, fées ou gobelins (1) *(*Κοβαλος*, gobelinus, goblin (angl.). Citons encore les génies occidentaux, les Niebelungen, les Dames blanches, Nixes, Korrigans, Farfadets, etc...*

La littérature de chaque pays à toutes les époques a recueilli abondamment, à l'aide de traditions, les exploits de ces esprits familiers : de l'Orient à l'Occident, du Nord au Sud, les folk-lores nationaux sont féconds en histoires dont les esprits intermédiaires sont les protagonistes. En Irlande notamment, les esprits élémentaires se mêlent activement à la vie des paysans. Les auteurs rapportent ces faits sans voir leur portée ésotérique.

Un contemporain de Montfaucon de Villars, le R. P. Sinistrari d'Ameno, O. F. M. S. F. (1662-1701), *théologien, a très curieusement examiné le problème de leur existence au double point de vue des faits observés et de la doctrine catholique. Son ouvrage latin, resté* 200 *ans manuscrit, est significatif :* « De la Démonialité et des animaux incubes et succubes, où l'on prouve qu'il existe sur terre des créatures raisonnables autres que l'homme, ayant comme lui un corps et une âme, naissant et mourant comme lui, rachetées par N. S. J.-C. et capables de salut ou de damnation » *(Paris, Liseux,* 1875*). Sinistrari décrit la nature des esprits élémentaires et leurs relations avec l'homme en des*

1. Une légende admet que la manufacture des Gobelins doit son nom à quelques follets qui, à l'origine, venaient apprendre aux ouvriers à dessiner et tisser de merveilleux tapis.

termes assez souvent corrects, au point de vue de la science occulte. Ces créatures *seraient des animaux raisonnables munis de sens et d'organes corporels, ainsi que l'homme; toutefois, elles différeraient de l'homme, non seulement par la nature plus subtile de leur corps, mais par la matière. L'homme, selon les écritures, a été formé de la partie la plus épaisse des éléments, la boue (eau et terre); ces créatures, au contraire, auraient été formées de la matière la plus subtile des éléments ou de l'un d'eux : ainsi les unes tiendraient de la terre, les autres de l'air, de l'eau ou du feu. « Nous admettrons, écrit-il, que ces êtres naissent et meurent; qu'ils se divisent en mâles et femelles; qu'ils ont, comme les hommes, des sens et des passions; que leur corps se nourrit et se développe; toutefois, leur nourriture ne doit pas être grossière comme celle qu'exige le corps humain, mais une substance délicate et vaporeuse émanant par effluves spiritueux de tout ce qui, dans la nature, abonde en corpuscules très volatils... » La constitution de ces esprits correspondrait donc à des éléments dégagés de la matière et leur constitution physiologique à la définition théologique de la substance.*

Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'Argens, dans ses Lettres cabalistiques, 1741, *mises à l'Index l'année suivante, au sujet de la vie à donner aux êtres intermédiaires, citait comme une autorité un des* Entretiens de Gabalis *à son correspondant Ben Kiber et il appuyait ainsi son appréciation : « Voilà les mystères les plus cachés de la Cabale. Ils sont expliqués très clairement, quoiqu'en peu de mots, dans cet entretien tiré des écrits*

d'un fameux écrivain qui eût été un des plus parfaits philosophes cabalistiques, s'il eût eu autant de discrétion que de science. »

Dans son traité des nymphes, sylphes, etc..., Paracelse précise : « *Nous avons dit que ces êtres pouvaient entretenir commerce charnel avec les hommes et avoir des enfants. Ces enfants sont de race humaine parce que le père étant homme et descendant d'Adam, leur donne une âme qui les rend semblables à lui, et éternels. Et je crois que la femelle qui reçoit cette âme avec la semence est, comme la femme, rachetée par le Christ. Nous ne parvenons au royaume divin qu'autant que nous communions avec Dieu. De même cette femelle n'acquiert une âme qu'autant qu'elle connaît un homme. Le supérieur communique sa vertu à l'inférieur.* »

Il serait long de rapporter aussi des traits d'union extra-humaine. Les annales ecclésiastiques de sorcellerie fourmillent de pareils cas ; il existe une bibliographie intéressante des Incubes et Succubes.

Un grand occultiste contemporain, Stanislas de Guaita, consacre aux esprits élémentaires de nombreuses pages dans son œuvre magistrale « Le serpent de la Genèse » *et les définit : les* Animaux de l'invisible. « *Certains d'entre eux, dit-il, dépassent de beaucoup le niveau mental des animaux supérieurs et soutiendraient la comparaison avec l'homme, mais à défaut de sens moral, l'inaptitude qu'ils témoignent à décider du juste et de l'injuste, les assimilent sensiblement aux races bestiales. Cependant ils ne sont pas incapables d'affection, et qui plus est, de dévouement; ils poussent parfois jus-*

qu'au fanatisme l'amour que tel ou tel être leur a inspiré, souvent à son insu. Le magicien, qui les domine et les gouverne à son gré, accomplira de surprenantes merveilles par leur intermédiaire... D'ailleurs, capricieux et autoritaires de leur nature, ils deviennent aisément de dangereux amis, pour quiconque n'a pas su leur inspirer la crainte ou le respect : excellents serviteurs, ils font des maîtres détestables... Ils répugnent à voir les énergies de la Nature maîtrisées et réduites en esclavage par le savant ou l'industriel et, bien souvent, des cataclysmes et des accidents leur sont imputables... Le savant n'agit pas directement sur les élémentaires, c'est en manipulant la matière qu'il les force à venir l'élaborer, suivant un plan préconçu par lui. Le sorcier procède à l'inverse... »

Pour Montfaucon de Villars, les circonstances de sa mort font encore quelque crédit aux esprits élémentaires et rien ne peut encore infirmer l'affirmation de leur action vengeresse. Il faut retenir la terrible leçon et se rappeler la sage parole de Dyonisios : « Si tu as ouvert le Livre d'Hermès, crains la lumière du soleil de peur qu'un rayon ne vienne illuminer pour d'autres ce qui est pour tes yeux seuls. » *Ce conseil peut paraître un commandement difficile à observer et on peut en déduire que le châtiment fût disproportionné à l'importance de la révélation; cependant Montfaucon de Villars abordait là dans son livre l'un des plus grands secrets occultes : La puissance de l'homme sur les esprits élémentaires.*

Ce maniement des puissances de la nature, appelées tantôt supra-terrestres, tantôt infra-terrestres, d'autres fois plus exactement forces semi-intelligentes, dominant

le règne animal, n'est permis qu'à l'homme initié, préparé à ce pouvoir par une élévation spirituelle et des pratiques ascétiques. Ceux-ci peuvent avoir un pouvoir réel et une influence bienfaisante sur ces puissances élémentaires et utiliser leurs forces dans un but profitable à l'évolution de l'humanité.

Villars ne tentait-il pas de dévoiler un secret dangereux entre tous, en ce qu'il touche au grand arcane magique ? Un maître de l'occultisme, Eliphas Levi, disait qu'évoquer les esprits élémentaires, c'était avoir la puissance de coaguler les fluides par une projection de lumière astrale. Or cette puissance ainsi dirigée ne peut produire que des désordres et malheurs par qui n'est ni appelé à le faire, ni apte à s'en servir. L'esprit est partout, c'est lui qui anime la matière; il se dégage de la pesanteur en perfectionnant son enveloppe. Les formes s'élèvent avec l'épuration des instincts jusqu'à l'intelligence et la beauté ; tels sont les efforts de la lumière qu'attire à lui l'esprit; c'est là le mystère de la génération progressive et universelle. La lumière, dit encore Eliphas Levi, est l'agent efficient des formes et de la vie, parce qu'elle est en même temps mouvement et chaleur. Lorsqu'elle parvient à se polariser autour d'un centre, elle produit un être vivant, puis elle attire pour le perfectionner, le développer, la substance plastique qu'il lui faut; cette matière élémentale est au demeurant de la terre et de l'eau, la Bible avec raison l'a nommée : le limon de la terre. Mais la lumière n'est point l'esprit, en est seulement l'instrument, elle est la première mani-

festation physique du Souffle divin. Dieu la crée éternellement, et l'homme, à l'image de Dieu, la modifie et semble la multiplier.

Si l'homme crée un être quelconque objectivement, par sa volonté ou son pouvoir, il accepte une responsabilité certaine et périlleuse. Montfaucon de Villars, tant par sa vie que par son principal ouvrage, a fait œuvre grave, d'une part, en révélant la notion des êtres qui peuvent se manifester des éléments, et d'autre part, en enseignant, quoique d'une façon détournée, les moyens de les susciter sans savoir les rendre utiles, d'où pratique dangereuse de la magie et création d'êtres nocifs à la société. Il en résulte un manque de respect aux Lois occultes et conséquemment aux Pouvoirs divins. Que des Kabbalistes peuvent avoir conçu une violente colère contre l'indiscret, rien n'est plus certain! On peut également admettre que l'invocation malencontreuse de Montfaucon de Villars à la suite d'une initiation incomprise ait déchaîné sur lui des forces dont il ne fut point le maître; seul le mystère de sa fin peut en enregistrer le résultat.

Nous ne voulons pas clore cet exposé sans rapporter les expériences intéressantes que relate Sir Arthur Conan Doyle dans le « Strand Magazine » *(Déc.* 1920 *et Mars* 1921*). Pour la première fois, on peut voir des vues photographiques d'esprits élémentaires apparues sous la forme de sylphides. Sir Arthur Conan Doyle prête à l'authenticité de ces épreuves son renom; il indique les garanties prises par l'opérateur. A l'appui de sa documentation parue sous le titre :* « The Evdence for Fai-

ries », *étaient jointes cinq reproductions photographiques. L'une d'elles montre une délicieuse sylphe sautant du feuillage sur lequel elle se trouvait et planant, comme elle avait fait ainsi plusieurs fois, s'approchant par vols successifs; un des instantanés indique le mouvement de recul instinctif fait par la jeune fille frôlée par la sylphe. La fille de l'air paraît dans un costume adhérent à ses formes et porte des ailes mauves. Sa taille peut avoir une dizaine de centimètres. Une autre photographie représente une jeune fille dans le voisinage d'une sylphe délicatement posée sur une feuille de buisson; les témoins disent que ses ailes sont tachetées de jaune, son vêtement est d'un rose très pâle. Elle offre, dans un geste délicat, un minuscule bouquet de clochettes à la jeune fille qui la regarde émerveillée.*

Ces vues ont été prises dans le Yorkshire par les deux jeunes filles. Les premiers essais furent faits avec un appareil de fortune et ceci à seule fin de prouver la véracité de leurs dires à leurs parents qui plaisantaient leurs visions. Ce ne fut que plus tard qu'un ami de la famille leur prêta un appareil de précision et c'est sous sa direction que furent prises les vues reproduites, avec toutes les garanties dont l'auteur des articles se réclame.

PAUL MARTEAU.

COMTE DE GABALIS

OU ENTRETIENS
SUR
LES SCIENCES SECRÈTES

PREMIER ENTRETIEN

Sur les Sciences Secrétes.

Devant Dieu soit l'ame de Monsieur le Comte de *Gabalis*, que l'on vient de m'écrire, qui est mort d'apoplexie. Messieurs les Curieux ne manqueront pas de dire, que ce genre de mort est ordinaire à ceux qui ménagent mal les secrets des Sages, et que depuis que le Bien-heureux Raymond Lulle en a prononcé l'arrêt dans son Testament, un Ange exécuteur n'a jamais manqué de tordre promtement le cou à tous ceux qui ont indiscretement revélé les Mystéres Philosophiques.

Mais qu'ils ne condamnent pas si légérement ce savant Homme, sans étre éclaircis de sa conduite. Il m'a tout découvert, il est vrai : mais il ne l'a pas fait qu'avec toutes les cir-

conspections Cabalistiques. Il faut rendre ce témoignage à sa mémoire, qu'il étoit grand zélateur de la Religion de ses Péres les Philosophes et qu'il eût souffert le feu plûtôt que d'en profaner la sainteté en s'ouvrant à quelque Prince indigne, à quelque ambitieux, ou à quelque incontinent, trois sortes de gens excommuniez de tout tems par les Sages. Par bonheur je ne suis pas Prince, j'ay peu d'ambition, et on verra dans la suite que j'ay même un peu plus de chasteté qu'il n'en faut à un Sage. Il me trouva l'esprit docile, curieux, peu timide; il ne me manque qu'un peu de mélancolie pour faire avoüer à tous ceux qui voudroient blâmer Monsieur le Comte de Gabalis de ne m'avoir rien caché, que j'étois un sujet assez propre aux Sciences secrétes. Il est vray que sans mélancolie on ne peut y faire de grands progrés : mais ce peu que j'en ay n'avoit garde de le rebuter. Vous avez (m'a-t-il dit cent fois) Saturne dans un angle, dans sa maison, et retrograde; Vous ne pouvez manquer d'étre un jour aussi mélancolique qu'un Sage doit l'étre; car le plus sage de tous les hommes (comme nous le savons dans la Cabale) avoit comme vous, Jupiter dans l'Ascendant; cependant on ne trouve pas qu'il ait ry une seule fois en toute sa vie, tant l'impression de son Saturne étoit puissante, quoy qu'il fût beaucoup plus foible que le vôtre.

C'est donc à mon Saturne, et non pas à Monsieur le Comte de Gabalis, que Messieurs les curieux doivent s'en prendre, si j'aime mieux divulguer leurs secrets que les pratiquer. Si les Astres ne font pas leur devoir, le Comte n'en est pas cause; et si je n'ay pas assez de grandeur d'ame pour essayer de devenir le maître de la Nature, de renverser les Elémens, d'entretenir les Intelligences suprêmes, de commander aux Démons, d'engendrer des Géans, de créer de nouveaux Mondes, de parler à Dieu dans son Trône redoutable et d'obliger le Chérubin, qui défend l'entrée du Paradis terrestre, de me permettre d'aller faire quelques tours dans ses allées : c'est moy tout au plus qu'il faut blâmer ou plaindre; il ne faut pas pour cela insulter à la mémoire de cet Homme rare, et dire qu'il est mort pour m'avoir appris toutes ces choses. Est-il impossible que, comme les armes sont journaliéres, il ait succombé dans quelque combat avec quelque Lutin indocile? Peut-être qu'en parlant à Dieu dans le Thrône enflammé, il n'aura pû se tenir de le regarder en face; or il est écrit qu'on ne peut le regarder sans mourir. Peut-être n'est-il mort qu'en apparence, suivant la coûtume des Philosophes qui font semblant de mourir en un lieu et se transplantent en un autre. Quoy qu'il en soit, je ne puis croire, que la manière dont il m'a confié

ses trésors, mérite châtiment. Voicy comme la chose s'est passée.

Le sens commun m'ayant toûjours fait soupçonner, qu'il y a beaucoup de vuide en tout ce qu'on appelle Sciences secrétes, je n'ay jamais été tenté de perdre le temps à feüilletter les Livres qui en traitent : mais aussi ne trouvant pas bien raisonnable de condamner, sans savoir pourquoy, tous ceux qui s'y addonnent, qui souvent sont Gens sages d'ailleurs, Savans la plûpart, et faisant figure dans la Robe et dans l'Epée, je me suis avisé (pour éviter d'être injuste et pour ne me point fatiguer d'une lecture ennuyeuse) de feindre d'être entêté de toutes ces Sciences, avec tous ceux que j'ay pû apprendre qui en sont touchez. J'ai d'abord eu plus de succès que je n'en avois même espéré. Comme tous ces Messieurs quelque Mystérieux et quelque reservez qu'ils se piquent d'étre, ne demandent pas mieux que d'étaler leurs imaginations, et les nouvelles découvertes, qu'ils prétendent avoir fait dans la Nature, je fus en peu de jours confident des plus considérables entr'eux, j'en avois toûjours quelqu'un dans mon cabinet, que j'avois à dessein garny de leurs plus fantasques Auteurs. Il ne passoit point de Savant étranger, que je n'en eusse avis ; en un mot à la Science prés, je me trouvay bientôt grand Personnage. J'avois pour Compagnons des Princes, des

Grands Seigneurs, des gens de Robe, des belles Dames, des laides aussi; des Docteurs, des Prélats, des Moines, des Nonnains, enfin des gens de toute espéce. Les uns en vouloient aux Anges, les autres au Diable, les autres à leur Génie, les autres aux Incubes, les autres à la guérison de tous maux, les autres aux Astres, les autres aux secrets de la Divinité, et presque tous à la Pierre Philosophale.

Ils demeuroient tous d'accord que ces grands secrets, et sur tout la Pierre Philosophale, sont de difficile recherche, et que peu de gens les possédent; mais ils avoient tous en particulier assez bonne opinion d'eux-mêmes, pour se croire du nombre des Elûs. Heureusement les plus importans attendoient alors avec impatience l'arrivée d'un Alleman, Grand Seigneur et grand Cabaliste, de qui les Terres sont vers les Frontiéres de Pologne. Il avoit promis par Lettre aux Enfans des Philosophes qui sont à Paris, de les venir visiter, en passant par la France, pour aller en Angleterre. J'eus la commission de faire Réponse à la Lettre de ce grand Homme; je luy envoyay la figure de ma Nativité, afin qu'il jugeât si je pouvois aspirer à la suprême Sagesse. Ma figure et ma Lettre furent assez heureuses pour l'obliger à me faire l'honneur de me répondre que je serois un des premiers qu'il verroit à Paris, et que si le Ciel ne

s'y opposoit, il ne tiendroit pas à luy que je n'entrasse dans la Société des Sages.

Pour ménager mon bonheur, j'entretins avec l'illustre Alleman un commerce régulier. Je lui proposay de tems en tems de grands doutes, autant raisonnez que je le pouvois, sur l'Harmonie du Monde, sur les Nombres de Pythagore, sur les Visions de Saint Jean, et sur le premier chapitre de la Genése. La grandeur des matieres le ravissoit; il m'écrivoit des merveilles inoüies, et je vis bien que j'avois affaire à un homme de trés-vigoureuse et trés-spacieuse imagination. J'en ay soixante ou quatre-vingts Lettres d'un style si extraordinaire, que je ne pouvois plus me resoudre à lire autre chose dés que j'étois seul dans mon cabinet.

J'en admirois un jour une des plus sublimes, quand je vis entrer un homme de trés-bonne mine, qui me salûant gravement, me dit en langue Françoise et en accent étranger : *Adorez, mon Fils, adorez le trés-bon, et le trés-grand Dieu des Sages, et ne vous enorgüeillissez jamais de ce qu'il vous envoye un des Enfans de Sagesse, pour vous associer à leur Compagnie, et pour vous faire participant des merveilles de sa Toute-puissance.*

La nouveauté de la salutation m'étonna d'abord, et je commençai à douter pour la première fois si l'on n'a pas quelquefois des

apparitions : toutefois me rassurant du mieux que je pûs, et le regardant le plus civilement que la petite peur que j'avois me le pût permettre : Qui que vous soyez (luy dis-je) vous de qui le compliment n'est pas de ce monde, vous me faites beaucoup d'honneur de me venir rendre visite : mais agréez, s'il vous plaît, qu'avant que d'adorer le Dieu des Sages, je sache de quels Sages et de quel Dieu vous parlez ; et si vous l'avez agréable, mettez-vous dans ce fauteüil et donnez-vous la peine de me dire quel est ce Dieu, ces Sages, cette Compagnie, ces Merveilles de Toute-puissance, et aprés ou devant tout cela, à quelle espéce de Créature j'ay l'honneur de parler.

Vous me recevez trés-sagement, Monsieur, (reprit-il en riant, et prenant le fauteüil que je luy présentois). Vous me demandez d'abord de vous expliquer des choses que je ne vous diray pas aujourd'huy, s'il vous plaît. Le compliment que je vous ay fait, sont les paroles que les Sages disent à l'abord de ceux à qui ils ont resolu d'ouvrir leur cœur et de découvrir leurs Mystéres. J'ay crû qu'étant aussi Savant que vous m'avez paru dans vos Lettres, cette salutation ne vous seroit pas inconnüe, et que c'étoit le plus agréable compliment que pouvoit vous faire le Comte de Gabalis.

Ah ! Monsieur, m'écriay-je, me souvenant

que j'avois un grand rôle à joüer, comment me rendray-je digne de tant de bontez? Est-il possible que le plus grand de tous les Hommes soit dans mon cabinet, et que le grand Gabalis m'honore de sa visite?

Je suis le moindre des Sages (repartit-il d'un air serieux) et Dieu qui dispense les lumieres de sa Sagesse avec le poids et la mesure qu'il plait à sa Souveraineté, ne m'en a fait qu'une part très-petite, en comparaison de ce que j'admire avec étonnement en mes Compagnons. J'espére que vous les pourrez égaler quelque jour, si j'ose en juger par la figure de votre Nativité, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer : mais vous voulez bien que je me plaigne à vous, Monsieur, (ajoûta-t-il en riant) de ce que vous m'avez pris d'abord pour un phantôme?

Ah! non pas pour un phantôme (luy dis-je) mais je vous avoüe, Monsieur, que me souvenant tout-à-coup de ce que Cardan raconte que son Pére fut un jour visité dans son étude par sept inconnus vétus de diverses couleurs, qui lui tinrent des propos assez bizarres de leur nature et de leur employ... Je vous entens (interrompit le Comte) c'étoit des Sylphes, dont je vous parlerai quelque jour, qui sont une espéce de Substances Aëriennes, qui viennent quelquefois consulter les Sages sur les Livres d'Averroës qu'elles n'entendent

pas trop bien. Cardan est un étourdy d'avoir publié cela dans sès subtilitez : il avoit trouvé ces mémoires-là dans les papiers de son Pére, qui étoit un des nôtres et qui voyant que son Fils étoit naturellement babillard, ne voulut lui rien apprendre de grand, et le laissa amuser à l'Astrologie ordinaire, par laquelle il ne sçut prévoir seulement que son Fils seroit pendu. Ce fripon est cause que vous m'avez fait l'injure de me prendre pour un Sylphe? Injure! (repris-je) Quoy, Monsieur, serois-je assez malheureux pour...? Je ne m'en fâche pas (interrompit-il); vous n'étes pas obligé de savoir que tous ces Esprits Elémentaires sont nos Disciples; qu'ils sont trop heureux, quand nous voulons nous abaisser à les instruire, et que le moindre de nos Sages est plus Savant, et plus puissant que tous ces petits Messieurs-là. Mais nous parlerons de tout cela quelque autre fois; il me suffit aujourd'huy d'avoir eu la satisfaction de vous voir. Tâchez, mon Fils, de vous rendre digne de recevoir les lumiéres Cabalistiques; l'heure de vôtre regénération est arrivée, il ne tiendra qu'à vous d'étre une nouvelle créature. Priez ardemment celuy qui seul a la puissance de créer des cœurs nouveaux, de vous en donner un qui soit capable des grandes choses que j'ay à vous apprendre et de m'inspirer de ne vous rien taire de nos Mys-

téres. Il se leva lors, et m'embrassant sans me donner le loisir de luy répondre: Adieu, mon Fils, (poursuivit-il) j'ay à voir nos Compagnons qui sont à Paris, aprés quoy je vous donneray de mes nouvelles. Cependant, *veillez, priez, espérez et ne parlez pas.*

Il sortit de mon cabinet en disant cela. Je me plaignis de sa courte visite en le reconduisant, et de ce qu'il avoit la cruauté de m'abandonner sitôt, aprés m'avoir fait voir une étincelle de ses lumiéres. Mais m'ayant assûré de fort bonne grace que je ne perdrois rien dans l'attente, il monta dans son carosse, et me laissa dans une surprise, que je ne puis exprimer. Je ne pouvois croire à mes propres yeux ny à mes oreilles. Je suis sûr (disois-je) que cet homme est de grande qualité, qu'il a cinquante mille livres de rente de patrimoine; il paroît d'ailleurs fort accomply. Peut-il s'étre coëffé de ces folies-là ? Il m'a parlé de ces Sylphes fort cavaliérement. Seroit-il Sorcier en effet, et ne me serois-je point trompé jusqu'icy en croyant qu'il n'y en a plus? Mais aussi s'il est des Sorciers, sont-ils aussi dévots que celuy-cy paroit l'étre?

Je ne comprenois rien à tout cela; je resolus pourtant d'en voir la fin ; quoy que je prévisse bien qu'il y auroit quelques Sermons à essuyer, et que le Démon qui l'agitoit, étoit grandement Moral et Prédicateur.

SECOND ENTRETIEN

Sur les Sciences Secrétes.

Le Comte voulut me donner toute la nuit pour vaquer à la Priére, et le lendemain dés le point du jour, il me fit savoir par un Billet, qu'il viendroit chez moy sur les huit heures ; et que si je le voulois bien, nous irions faire un tour ensemble. Je l'attendis, il vint, et aprés les civilitez réciproques : Allons (me dit-il) à quelque lieu où nous soyons libres, et où personne ne puisse interrompre nôtre entretien. Ruel (luy dis-je) me paroit assez agréable, et assez solitaire. Allons-y donc (reprit-il). Nous montâmes en carosse. Durant le chemin, j'observois mon nouveau Maître. Je n'ay jamais remarqué en personne un si grand fond de satisfaction, qu'il en paroissoit en toutes ses manieres. Il avoit l'esprit plus tranquille et plus libre qu'il ne sembloit qu'un Sorcier le pût avoir. Tout son air n'étoit point d'un homme, à qui sa concience reprochât rien de noir; et j'avois une merveilleuse impatience de le voir entrer en matiére; ne pouvant com-

prendre comment un homme, qui me paroissoit si judicieux, et si accomply en toute autre chose, s'étoit gâté l'esprit par les visions, dont j'avois connu le jour précédent qu'il étoit blessé. Il me parla divinement de la Politique, et fut ravy d'entendre que j'avois lû ce que Platon en a écrit. Vous aurez besoin de tout cela quelque jour (me dit-il) un peu plus que vous ne croyez : Et si nous nous accordons aujourd'huy, il n'est pas impossible qu'avec le tems vous mettiez en usage ces sages maximes. Nous entrions alors à Ruel, nous allames au jardin, le Comte dédaigna d'en admirer les beautez et marcha droit au labyrinthe.

Voyant que nous étions aussi seuls qu'il le pouvoit désirer : Je loüe (s'écria-t-il) levant les yeux et les bras au Ciel, je loüe la Sagesse éternelle de ce qu'elle m'inspire de ne vous rien cacher de ses véritez inéfables. Que vous serez heureux, mon Fils ! si elle a la bonté de mettre dans vôtre ame les dispositions que ces hauts Mystéres demandent de vous. Vous allez apprendre à commander à toute la Nature ; Dieu seul sera vôtre Maître, et les Sages seuls seront vos égaux. Les suprêmes Intelligences feront gloire d'obéïr à vos désirs ; les Démons n'oseront se trouver où vous serez ; vôtre voix les fera trembler dans le puits de l'abyme, et tous les Peuples invisibles, qui habitent les quatre Elémens, s'estimeront heureux

d'étre les Ministres de vos plaisirs. Je vous adore, ô Grand Dieu ! d'avoir couronné l'homme de tant de gloire, et de l'avoir étably Souverain Monarque de tous les Ouvrages de vos mains. Sentez-vous, mon Fils (ajoûta-t-il, en se tournant vers moy) sentez-vous cette ambition héroïque, qui est le caractére certain des Enfans de Sagesse ? Osez-vous désirer de ne servir qu'à Dieu seul, et de dominer sur tout ce qui n'est point Dieu ? Avez-vous compris ce que c'est qu'être Homme ? Et ne vous ennuye-t-il point d'être esclave ; puisque vous étes né pour étre Souverain ? Et si vous avez ces nobles pensées, comme la figure de votre nativité ne me permet pas d'en douter ; Considérez meurement, si vous aurez le courage et la force de renoncer à toutes les choses, qui peuvent vous étre un obstacle à parvenir à l'élévation pour laquelle vous étes né ? Il s'arrêta là, et me regarda fixement, comme attendant ma réponse, ou comme cherchant à lire dans mon cœur.

Autant que le commencement de son discours m'avoit fait espérer que nous entrerions bien-tôt en matiére, autant en désespéray-je par ses dernieres paroles. Le mot de *renoncer* m'éfraya, et je ne doutois point qu'il n'allât me proposer de renoncer au Baptême ou au Paradis. Ainsi ne sachant comme me tirer de ce mauvais pas : Renoncer, (luy dis-je) Mon-

sieur, quoy faut-il renoncer à quelque chose? Vrayement (reprit-il) il le faut bien, et il le faut si nécessairement, qu'il faut commencer par là. Je ne say si vous pourrez vous y resoudre: mais je say bien que la Sagesse n'habite point dans un corps sujet au péché, comme elle n'entre point dans une ame prévenüe d'erreur ou de malice. Les Sages ne vous admettront jamais à leur Compagnie, si vous ne renoncez dés-à présent à une chose, qui ne peut compâtir avec la Sagesse. *Il faut* (ajoûta-t-il tout bas, en se baissant à mon oreille) *il faut renoncer à tout commerce charnel avec les Femmes.*

Je fis un grand éclat de rire à cette bizarre proposition. Vous m'avez, Monsieur, (m'écriay-je) vous m'avez quitté pour peu de chose. J'attendois que vous me proposeriez quelque étrange renonciation, mais puisque ce n'est qu'aux Femmes que vous en voulez, l'afaire est faite dés long-tems; je suis assez chaste (Dieu mercy.) Cependant, Monsieur, comme Salomon étoit plus Sage que je ne seray peut-être; et que toute sa Sagesse ne pût l'empêcher de se laisser corrompre: Dites-moy (s'il vous plaît) quel expédient vous prenez, vous autres Messieurs, pour vous passer de ce Sexe-là? et quel inconvenient il y auroit que dans le Paradis des Philosophes chaque Adam eût son Eve.

Vous me demandez-là de grandes choses (repartit-il en consultant en luy-même, s'il devoit répondre à ma question.) Pourtant puisque je voy que vous-vous détacherez des Femmes sans peine, je vous diray l'une des raisons qui ont obligé les Sages d'éxiger cette condition de leurs Disciples; et vous connoîtrez dés-là, dans quelle ignorance vivent tous ceux qui ne sont pas de nôtre nombre.

Quand vous serez enrollé parmy les Enfans des Philosophes, et que vos yeux seront fortifiez par l'usage de la Trés-Sainte Medecine, vous découvrirez d'abord, que les Elémens sont habitez par des Créatures trés-parfaites, dont le péché du malheureux Adam a ôté la connoissance et le commerce à sa trop malheureuse postérité. Cet espace immense qui est entre la Terre et les Cieux a des Habitans bien plus nobles que les Oiseaux et les Moucherons; Ces Mers si vastes ont bien d'autres hôtes que les Dauphins et les Baleines; la profondeur de la Terre n'est pas pour les Taupes seules; et l'Elément du Feu, plus noble que les trois autres, n'a pas été fait pour demeurer inutile et vuide.

L'Air est plein d'une innombrable multitude de Peuples de figure humaine, un peu fiers en apparence, mais dociles en éfet: grands amateurs des Sciences, subtils, officieux aux Sages, et ennemis des sots et des ignorans.

Leurs Femmes et leurs Filles sont des Beautez mâles, telles qu'on dépeint les Amazones. Comment, Monsieur, (m'écriay-je) est ce que vous voulez me dire que ces Lutins-là sont mariez?

Ne vous gendarmez pas, mon Fils, pour si peu de chose (repliqua-t-il.) Croyez que tout ce que je vous dis est solide et vray; Ce ne sont icy que les Elémens de l'ancienne Cabale, et il ne tiendra qu'à vous de le justifier par vos propres yeux: mais recevez avec un esprit docile, la lumiére que Dieu vous envoye par mon entremise. Oubliez tout ce que vous pouvez avoir oüi sur ces matieres dans les Ecoles des ignorans: Ou vous auriés le déplaisir, quand vous seriés convaincu par l'expérience, d'étre obligé d'avoüer que vous vous étes opiniâtré mal-à-propos.

Ecoutés-donc jusqu'à la fin, et sachés que les Mers et les Fleuves sont habités de même que l'Air; les Anciens Sages ont nommé Ondins, ou Nymphes, cette espéce de Peuples. Ils sont peu de Mâles, et les Femmes y sont en grand nombre; leur beauté est extrême, et les Filles des Hommes n'ont rien de comparable.

La terre est remplie presque jusqu'au centre de Gnomes, gens de petite stature, gardiens des trésors des miniéres, et des pierreries: Ceux-cy sont ingénieux, amis de l'homme, et

faciles à commander. Ils fournissent aux Enfans des Sages tout l'argent qui leur est nécessaire, et ne demandent guére pour prix de leur service, que la gloire d'être commandez. Les Gnomides leurs Femmes sont petites, mais fort agréables, et leur habit est fort curieux.

Quant aux Salamandres, habitans enflammez de la Région du Feu, ils servent aux Philosophes : mais ils ne recherchent pas avec empressement leur compagnie ; et leurs Filles et leurs Femmes se font voir rarement. Elles ont raison (interrompis-je) et je les tiens quittes de leur apparition. Pourquoy ? (dit le Comte.) Pourquoy, Monsieur (repris-je et qu'ay-je affaire de converser avec une si laide bête que la Salamandre mâle ou femelle ? Vous avez tort (repliqua-t-il) c'est l'idée qu'en ont les Peintres et les Sculpteurs ignorans. Les femmes des Salamandres sont belles, et plus belles même que toutes les autres puisqu'elles sont d'un Elément plus pur. Je ne vous en parlois pas, et je passois succinctement la description de ces Peuples, parce que vous les verrés vous-même à loisir et facilement si vous en avés la curiosité. Vous verrés leurs habits, leurs vivres, leurs mœurs, leur police, et leurs loix admirables. Vous serés charmé de la beauté de leur esprit encore plus que de celle de leur corps : mais vous ne pourrez

vous empêcher de plaindre ces misérables, quand ils vous diront que leur ame est mortelle, et qu'ils n'ont point d'espérance en la joüissance éternelle de l'Etre suprême, qu'ils connoissent, et qu'ils adorent religieusement. Ils vous diront qu'étant composés des plus pures parties de l'Elément qu'ils habitent et n'ayant point en eux de qualités contraires, puis qu'ils ne sont faits que d'un Elément; ils ne meurent qu'aprés plusieurs Siécles: mais qu'est-ce que ce temps au prix de l'éternité? Il faudra rentrer éternellement dans le neant. Cette pensée les aflige fort, et nous avons bien de la peine à les en consoler.

Nos Péres les Philosophes parlant à Dieu face à face se plaignirent à luy du malheur de ces Peuples: et Dieu, de qui la miséricorde est sans bornes, leur révéla, qu'il n'étoit pas impossible de trouver du reméde à ce mal. Il leur inspira que de même que l'homme par l'alliance qu'il a contractée avec Dieu, a été fait participant de la Divinité: Les Sylphes, les Gnomes, les Nymphes et les Salamandres, par l'alliance qu'ils peuvent contracter avec l'homme, peuvent étre faits participans de l'Immortalité. Ainsi une Nymphe, ou une Sylphide devient immortelle et capable de la Béatitude à laquelle nous aspirons, quand elle est assez heureuse pour se marrier à un Sage: et un Gnome ou un Sylphe cesse d'étre

mortel dés le moment qu'il épouse une de nos Filles.

De là nâquit l'erreur des premiers Siécles, de Tertullien, du Martyr Justin, de Lactance, Cyprien, Clément d'Aléxandrie, d'Athenagore Philosophe Chrétien, et généralement de tous les Ecrivains de ce temps-là. Ils avoient appris que ces demy-hommes Elémentaires avoient recherché le commerce des Filles : et ils ont imaginé de-là, que la chûte des Anges n'étoit venuë que de l'amour dont ils s'étoient laissé toucher pour les Femmes. Quelques Gnomes désireux de devenir immortels, avoient voulu gagner les bonnes graces de nos Filles, et leur avoient apporté des pierreries dont ils sont gardiens naturels : Et ces Auteurs ont crû, s'appuyans sur le livre d'Enoch mal-entendu, que c'étoit les piéges que les Anges amoureux avoient tendus à la chasteté de nos Femmes. Au commencement, ces Enfans du Ciel engendrérent les Géans fameux, s'etant fait aimer aux Filles des Hommes : et les mauvais Cabalistes, Joseph et Philon (comme tous les Juifs sont ignorans) et aprés eux tous les Auteurs que j'ay nommé tout à l'heure, ont dit aussi-bien qu'Origene et Macrobe, que c'étoit des Anges, et n'ont pas sçeu que c'étoit les Sylphes et les autres Peuples des Elémens, qui sous le nom d'Enfans d'Eloym, sont distingués des Enfans des Hommes. De même

ce que le Sage Augustin a eu la modestie de ne point décider, touchant les poursuites que ceux qu'on appelloit Faunes ou Satyres, faisoient aux Africaines de son tems est éclaircy, par ce que je viens de dire, du désir qu'ont tous ces Habitans des Elémens de s'allier aux Hommes, comme du seul moyen de parvenir à l'Immortalité qu'ils n'ont pas.

Ah! nos Sages n'ont garde d'imputer à l'amour des Femmes la chûte des premiers Anges; non plus que de soûmettre assez les Hommes à la puissance du Démon, pour luy attribuer toutes les avantures des Nymphes et des Sylphes, dont tous les Historiens sont remplis. Il n'y eut jamais rien de criminel en tout cela. C'étoit des Sylphes qui cherchoient à devenir immortels. Leurs innocentes poursuites bien loin de scandaliser les Philosophes, nous ont paru si justes que nous avons tous résolu d'un commun accord, de renoncer entiérement aux Femmes et de ne nous adonner qu'à immortaliser les Nymphes et les Sylphides.

O Dieu! (me récriay-je) qu'est ce que j'entens? Jusqu'où va la f..... Oüy, mon Fils, (interrompit le Comte) admirez jusqu'où va la félicité Philosophique! Pour des Femmes dont les foibles appas se passent en peu de jours, et sont suivis de rides horribles, les Sages possédent des Beautez qui ne vieillissent

jamais, et qu'ils ont la gloire de rendre immortelles. Jugez de l'amour et de la reconnoissance de ces Maîtresses invisibles: et de quelle ardeur elles cherchent à plaire au Philosophe charitable, qui s'applique à les immortaliser.

Ah! Monsieur, je renonce (m'écriay-je encore une fois.) Oüy, mon Fils, (poursuivit-il derechef, sans me donner le loisir d'achever.) Renoncez aux inutiles et fades plaisirs qu'on peut trouver avec les Femmes; la plus belle d'entr'elles est horrible aupres de la moindre Sylphide : aucun dégoût ne suit jamais nos sages embrassemens. Misérables ignorans, que vous étes à plaindre de ne pouvoir pas goûter les voluptés Philosophiques.

Misérable Comte de Gabalis (interrompis-je, d'un accent mêlé de colére, et de compassion) me laisserez-vous dire enfin, que je renonce à cette sagesse insensée; que je trouve ridicule cette visionnaire philosophie; que je déteste ces abominables embrassemens qui vous mêlent à des phantômes; et que je tremble pour vous, que quelqu'une de vos prétenduës Sylphides ne se hâte de vous emporter dans les Enfers au milieu de vos transports de peur qu'un aussi honnête homme que vous s'apperçoive à la fin de la folie de ce zéle chimérique, et ne fasse pénitence d'un crime si grand.

Oh, oh, (répondit-il en reculant trois pas, et me regardant d'un œil de colére) malheur à vous esprit indocile ! Son action m'éfraya, je l'avoüe : mais ce fut bien pis, quand je vis que s'éloignant de moy, il tira de sa poche un papier, que j'entrevoyois de loin, qui étoit assez plein de caractéres que je ne pouvois bien discerner. Il lisoit attentivement, se chagrinoit, et parloit bas. Je crus qu'il évoquoit quelques Esprits pour ma ruine, et je me repentis un peu de mon zéle inconsidéré. Si j'échape à cette avanture (disois-je) jamais Cabaliste ne me fera rien. Je tenois les yeux sur luy comme sur un Juge qui m'alloit condamner à mort, quand je vis que son visage redevint serein. Il vous est dur, (me dit il en riant et revenant à moy) il vous est dur de régimber contre l'éguillon. Vous étes un Vaisseau d'élection. Le Ciel vous a destiné pour étre le plus grand Cabaliste de vôtre Siécle. Voicy la figure de vôtre Nativité qui ne peut manquer. Si ce n'est pas maintenant et par mon entremise, ce sera quand il plaira à vôtre Saturne retrograde.

Ah ! si j'ay à devenir Sage, (luy dis-je) ce ne sera jamais que par l'entremise du Grand Gabalis, mais à parler franchement, j'ay bien peur qu'il sera mal-aisé, que vous puissiez me fléchir à la galanterie Philosophique. Seroit-ce, (reprit-il) que vous seriés assés mauvais Physi-

cien pour n'être pas persuadé de l'existence de ces Peuples ? Je ne say, (repris-je) mais il me sembleroit toûjours que ce ne seroit que Lutins travestis. En croirez-vous toûjours plus à vôtre nourrice [me dit-il] qu'à la raison naturelle ; qu'à Platon, Pythagore, Celse, Psellius, Procle, Porphyre, Jamblique, Plotin, Trismegiste, Nollius, Dornée, Fludd ; qu'au Grand Philippe Aureole, Théophraste Bombast Paracelse de Honeinhem et qu'à tous nos Compagnons ?

Je vous en croirois, Monsieur, [répondis-je] autant, et plus que tous ces gens-là : Mais, mon cher Monsieur, ne pourriez-vous pas ménager avec vos Compagnons, que je ne seray pas obligé de me fondre en tendresse avec ces Demoiselles Elémentaires ? Hélas ! [reprit-il] vous étes libre sans doute, et on n'aime pas, si on ne veut ; peu de Sages ont pû se défendre de leurs charmes : mais il s'en est pourtant trouvé, qui se reservans tous entiers à de plus grandes choses, [comme vous saurez avec le temps] n'ont pas voulu faire cet honneur aux Nymphes. Je seray donc de ce nombre [repris-je] aussi-bien ne saurois-je me résoudre à perdre le temps aux cérémonies que j'ay oüy dire à un Prélat, qu'il faut pratiquer, pour le commerce de ces Génies. Ce Prélat ne scavoit ce qu'il disoit [dit le Comte] car vous verrez un jour que ce ne sont pas-là des Génies ; et

d'ailleurs jamais Sage n'employa, ni cérémonies, ni superstition pour la familiarité des Génies, non plus que pour les Peuples dont nous parlons.

Le Cabaliste n'agit que par les principes de la Nature : et si quelquefois on trouve dans nos Livres des paroles étranges, des caractéres et des fumigations, ce n'est que pour cacher aux ignorans les Principes Physiques. Admirez le simplicité de la Nature en toutes ses opérations merveilleuses ! et dans cette simplicité une harmonie, et un concert si grand, si juste, et si nécessaire, qu'il vous fera revenir, malgré vous, de vos foibles imaginations. Ce que je vas vous dire, nous l'apprenons à ceux de nos Disciples, que nous ne voulons pas laisser tout-à-fait entrer dans le Sanctuaire de la Nature et que nous ne voulons pourtant point priver de la Société des Peuples Elémentaires, pour la compassion que nous avons de ces mêmes Peuples.

Les Salamandres, comme vous l'avez déjà peut-être compris, sont composés des plus subtiles parties de la Sphére du Feu, conglobées et organisées par l'action du Feu Universel (dont je vous entretiendray quelque jour) ainsi appellé, parce qu'il est le principe de tous les mouvemens de la Nature. Les Sylphes de même sont composés des plus purs Atômes de l'Air, les Nymphes, des plus déliées parties

de l'Eau, et les Gnomes, des plus subtiles parties de la Terre. Il y avoit beaucoup de proportion entre Adam et ces Creatures si parfaites ; parce qu'étant composé de ce qu'il y avoit de plus pur dans les quatre Elémens, il renfermoit les perfections de ces quatre espéces de Peuples et étoit leur Roy naturel. Mais dés-lors que son péché l'eût précipité dans les excrémens des Eléments, (comme vous verrez quelqu'autrefois) l'harmonie fut déconcertée, et il n'eût plus de proportion, étant impur et grossier, avec ces substances si pures et si subtiles. Quel remède à ce mal ? Comment remonter ce luth, et recouvrer cette Souveraineté perduë ? O Nature ! pourquoy t'étudie-t-on si peu ? Ne comprenés-vous pas, mon Fils, avec quelle simplicité la Nature peut rendre à l'Homme ces biens qu'il a perdus ?

Helas ! Monsieur, (repliquay-je) je suis trés-ignorant en toutes ces simplicitez-là. Il est pourtant bien-aisé d'y étre savant, reprit-il.

Si on veut recouvrer l'Empire sur les Salamandres, il faut purifier et exalter l'Elément du Feu, qui est en nous, et relever le ton de cette corde relâchée. Il n'y a qu'à concentrer le feu du monde par des miroirs concaves, dans un globe de verre ; et c'est icy l'artifice que tous les Anciens ont caché religieusement, et que le divin Théophraste a découvert. Il se forme dans ce globe une poudre

solaire, laquelle s'étant purifiée d'elle même, du mélange des autres Elémens, et étant préparée selon l'Art, devient en fort peu de tems souverainement propre à exalter le feu qui est en nous, et à nous faire devenir, par maniére de dire, de nature ignée. Dés lors les habitans de la Sphére du Feu deviennent nos inférieurs ; et ravis de voir rétablir nôtre mutuelle harmonie, et que nous nous soyons raprochés d'eux, ils ont pour nous toute l'amitié qu'ils ont pour leurs semblables, tout le respect qu'ils doivent à l'Image, et au Lieutenant de leur Créateur, et tous les soins dont les peut faire aviser le désir d'obtenir de nous l'immortalité qu'ils n'ont pas. Il est vray que comme ils sont plus subtils que ceux des autres Elémens, ils vivent tres-long-tems ; ainsi ils ne se pressent pas d'éxiger des Sages l'immortalité. Vous pourriez vous accommoder de quelqu'un de ceux-là, mon Fils ; si l'aversion que vous m'avez témoigné vous dure jusqu'à la fin, peut-être ne vous parleroit-il jamais de ce que vous craignez tant.

Il n'en seroit pas de même des Sylphes, des Gnomes, et des Nymphes. Comme ils vivent moins de tems ils ont plûtôt affaire de nous : aussi leur familiarité est plus aisée à obtenir. Il n'y a qu'à fermer un verre plein d'Air conglobé, d'Eau ou de Terre, et le laisser exposé au Soleil un mois. Puis séparer les Elémens

selon la science ; ce qui sur tout est trés-facile en l'Eau et en la Terre. Il est merveilleux quel aiman c'est que chacun de ces Elémens purifiez pour attirer Nymphes, Sylphes et Gnomes. On n'en a pas pris si peu que rien tous les jours pendant quelque mois que l'on voit dans les Airs la République volante des Sylphes, les Nymphes venir en foule au rivage ; et les Gardiens des trésors étaler leurs richesses. Ainsi sans caractéres, sans cérémonies, sans mots barbares, on devient absolu sur tous ces Peuples. Ils n'exigent aucun culte du Sage qu'ils savent bien être plus noble qu'eux. Ainsi la vénérable Nature apprend à ses Enfans à réparer les Elémens par les Elémens. Ainsi se rétablit l'harmonie. Ainsi l'Homme recouvre son empire naturel, et peut tout dans les Elémens, sans Démon et sans art illicite. Ainsi vous voyez, mon Fils, que les Sages sont plus innocens que vous ne pensez. Vous ne me dites rien...

Je vous admire, Monsieur, (luy dis je) et je commence à craindre que vous ne me fassiez devenir distillateur. Ah ! Dieu vous en garde, mon Enfant, (s'écria-t-il) ce n'est pas à ces bagatelles-là que vôtre Nativité vous destine. Je vous défens au contraire de vous y amuser ; je vous ay dit que les Sages ne montrent ces choses qu'à ceux qu'ils ne veulent pas admettre dans leur troupe. Vous aurés

tous ces avantages, et d'infiniment plus glorieux et plus agréables, par des procédez bien autrement Philosophiques. Je ne vous ay décrit ces maniéres, que pour vous faire voir l'innocence de cette Philosophie, et pour vous ôter vos terreurs paniques.

Graces à Dieu, Monsieur, (répondis-je) je n'ay plus tant de peur que j'en avois tantôt. Et quoy que je ne me détermine pas encore à l'acommodement que vous me proposés avec les Salamandres ; je ne laisse pas d'avoir la curiosité d'aprendre, comment vous avés découvert que ces Nymphes et ces Sylphes meurent. Vrayement, (repartit-il) ils nous le disent, et nous les voyons mourir. Comment pouvez-vous les voir mourir, (repliquay-je) puisque vôtre commerce les rend immortels ? Cela seroit bon, (dit-il) si le nombre des Sages égaloit le nombre de ces Peuples ; outre qu'il y en a plusieurs d'entr'eux, qui aiment mieux mourir que risquer en devenant immortels, d'être aussi malheureux qu'ils voyent que les Demons le sont. C'est le Diable qui leur inspire ces sentimens, car il n'y a rien qu'il ne fasse pour empêcher ces pauvres créatures de devenir immortelles par nôtre alliance. De sorte que je regarde, et vous devez regarder, mon Fils, comme une tentation trés-pernicieuse et comme un mouvement trés-peu charitable, cette aversion que vous y avez.

Au surplus, pour ce qui regarde la mort dont vous me parlés, qui est-ce qui obligea l'Oracle d'Apolon de dire, que tous ceux qui parloient dans les Oracles étoient mortels aussi-bien que luy, comme Porphyre le rapporte ? Et que pensez-vous que voulût dire cette voix qui fut entenduë dans tous les rivages d'Italie, et qui fit tant de frayeur à tous ceux qui se trouvèrent sur la Mer ?

LE GRAND PAN EST MORT

C'étoit les Peuples de l'Air, qui donnoient avis aux Peuples des Eaux, que le premier et le plus âgé des Sylphes venoit de mourir.

Lorsque cette voix fut entendue (luy dis-je) il me semble que le Monde adoroit Pan et les Nymphes. Ces Messieurs, dont vous me prêchez le commerce étoient donc les faux Dieux des Payens.

Il est vray, mon Fils, (repartit-il) les Sages n'ont garde de croire que le Démon ait jamais eu la puissance de se faire adorer. Il est trop malheureux et trop foible, pour avoir jamais eu ce plaisir et cette autorité. Mais il a pû persuader ces hôtes des Elémens, de se montrer aux Hommes, et de se faire dresser des Temples ; et par la domination naturelle que chacun d'eux a sur l'Elément qu'il habite, ils troubloient l'Air et la Mer, ébranloient la

Terre, et dispensoient les Feux du Ciel à leur fantaisie : de sorte qu'il n'avoient pas grand' peine à étre pris pour des Divinitez, tandis que le Souverain Etre négligea le Salut des Nations. Mais le Diable n'a pas reçû de sa malice tout l'avantage qu'il en espéroit : car il est arrivé de-là que Pan, les Nymphes, et les autres Peuples Elémentaires, ayant trouvé moyen de changer ce commerce de culte en commerce d'amour (car il vous souvient bien que chez les Anciens, Pan étoit le Roy de ces Dieux, qu'ils nommoient Dieux Incubes, et qui recherchoient fort les Filles) plusieurs des Payens sont échappez au Démon, et ne brûleront pas dans les Enfers.

Je ne vous entens pas, Monsieur, [repris-je.] Vous n'avez garde de m'entendre [continua-t-il en riant, et d'un ton moqueur] voici qui vous passe, et qui passeroit aussi tous vos Docteurs, qui ne savent ce que c'est que la belle Physique. Voicy le grand Mystére de toute cette partie de Philosophie qui regarde les Elémens : et ce qui seurement ôtera [si vous avez un peu d'amour pour vous-même] cette répugnance si peu Philosophique que vous me témoignez tout aujourd'huy.

Sachez donc, mon Fils, et n'allez pas divulguer ce grand* Arcane à quelque indigne igno-

* *Terme de l'Art*, pour dire *Secret*.

rant. Sachez que comme les Sylphes acquièrent une Ame immortelle, par l'alliance qu'ils contractent avec les Hommes qui sont prédestinez : de même les Hommes qui n'ont point de droit à la gloire éternelle, ces infortunez à qui l'immortalité n'est qu'un avantage funeste ; pour lesquels le Messie n'a point été envoyé... Vous étes donc Jansenistes aussi, Messieurs les Cabalistes ? (interrompis-je.) Nous ne savons ce que c'est, mon Enfant, (reprit-il brusquement) et nous dédaignons de nous informer en quoy consistent les sectes diférentes, et les diverses Religions, dont les ignorans s'infatuënt. Nous nous en tenons à l'ancienne Religion de nos Péres les Philosophes, de laquelle il faudra bien que je vous instruise un jour. Mais pour reprendre nôtre propos : ces hommes de qui la triste immortalité ne seroit qu'une éternelle infortune, ces malheureux Enfans que le Souverain Pére a négligés, ont encore la ressource, qu'ils peuvent devenir mortels en s'alliant avec les Peuples Elémentaires. De sorte que vous voyez que les Sages ne risquent rien pour l'éternité ; s'ils sont prédestinez, ils ont le plaisir de mener au Ciel (en quittant la prison de ce corps) la Sylphide, ou la Nymphe qu'ils ont immortalisée : et s'ils ne sont pas prédestinez, le commerce de la Sylphide rend leur ame mortelle, et les délivre des horreurs de la seconde mort. Ainsi le

Démon se vit échapper tous les Payens qui s'allièrent aux Nymphes. Ainsi les Sages ou les amis des Sages à qui Dieu nous inspire de communiquer quelcun des quatre secrets Elémentaires (que je vous ay appris à-peu-prés) s'afranchissent du péril d'être damnés.

Sans mentir Monsieur, (m'écriay-je, n'osant le remettre en mauvaise humeur, et trouvant à-propos de diférer de luy dire à plein mes sentimens, jusqu'à-ce qu'il m'eût découvert tous les secrets de sa Cabale que je jugeay bien par cet échantillon devoir être fort bizarres et récréatifs) sans mentir ! vous poussés bien avant la sagesse, et vous avés eu raison de dire que cecy passeroit tous nos Docteurs. Je croy même que cecy passeroit tous nos Magistrats : et que s'ils pouvoient découvrir qui sont ceux qui échappent au Démon par ce moyen, comme l'ignorance est inique, ils prendroient les intérêts du Diable contre ces fugitifs, et leur feroient mauvais party.

Aussi est-ce pour cela [reprit le Comte) que je vous ay recommandé, et que je vous commande saintement le secret. Vos Juges sont étranges ! ils condamnent une action trés innocente comme un crime trés noir. Quelle barbarie, d'avoir fait brûler ces deux Prêtres, que le Prince de la Mirande dit avoir connus qui avoient eu chacun sa Sylphide l'espace de

quarante ans ! Quelle inhumanité d'avoir fait mourir Jeanne Vervillier qui avoit travaillé à immortaliser un Gnome durant trente-six ans! Et quelle ignorance à Bodin de la traiter de Sorciére ; de prendre sujet de son avanture, d'autoriser les chiméres populaires touchant les prétendus Sorciers par un livre aussi impertinent, que celuy de sa République est raisonnable !

Mais ils est tard, et je ne prens pas garde que vous n'avés pas encore mangé. C'est donc pour vous, que vous parlés, Monsieur, (luy dis-je) car pour moy, je vous écouteray jusqu'à demain sans incommodité. Ah! pour moy, (reprit-il en riant, et marchant vers la porte) il paroit bien que vous ne savés guéres ce que c'est que Philosophie. Les Sages ne mangent que pour le plaisir, et jamais pour la necessité. J'avois une idée toute contraire de la Sagesse (repliquay-je) je croyois que le Sage ne dût manger que pour satisfaire à la necessité. Vous vous abusiéz (dit le Comte) combien pensézvous que nos Sages peuvent durer sans manger? Que puis-je savoir? (luy dis-je.) Moïse et Elie s'en passèrent quarante jours, vos Sages s'en passent, sans doute, quelques jours moins. Le bel éfort que ce seroit [reprit-il.] Le plus savant Homme qui fût jamais, le Divin, le presque adorable Paracelse assûre qu'il a vû beaucoup de Sages avoir passé des vingt

années sans manger quoy que ce soit. Luy-même avant qu'être parvenu à la Monarchie de la Sagesse dont nous luy avons justement déféré le Sceptre, il voulut essayer de vivre plusieurs années en ne prenant qu'un demy-scrupule de Quinte-effence Solaire. Et si vous voulés avoir le plaisir de faire vivre quelqu'un sans manger, vous n'avez qu'à préparer la Terre, comme j'ay dit qu'on peut la préparer pour la société des Gnomes. Cette Terre appliquée sur le nombril, et renouvellée quand elle est trop seiche, fait qu'on se passe de manger et de boire sans nulle peine : ainsi que le veridique Paracelse dit en avoir fait l'épreuve durant six mois.

Mais l'usage de la Medecine Catholique Cabalistique nous afranchit bien mieux de toutes les nécessitez importunes à quoy la Nature assujettit les ignorans. Nous ne mangeons que quand il nous plaît ; et toute la superfluité des viandes s'évanoüissant par la transpiration insensible, nous n'avons jamais honte d'étre Hommes. Il se tût alors, voyant que nous étions prés de nos gens. Nous allâmes au Village prendre un léger repas, suivant la coûtume des Héros de Philosophie.

TROISIEME ENTRETIEN

Sur les Sciences Secrétes

Apres avoir dîné, nous retournâmes au labyrinthe. J'estois reveur, et la pitié que j'avois de l'extravagance du Comte, de laquelle je jugeois bien qu'il me seroit difficile de le guerir, m'empêchoit de me divertir de tout ce qu'il m'avoit dit, autant que j'aurois fait, si j'eusse esperé de le ramener au bon sens. Je cherchois dans l'antiquité quelque chose à luy opposer où il ne pût répondre ; car de luy alleguer les sentimens de l'Eglise, il m'avoit déclaré qu'il ne s'en tenoit qu'à l'ancienne religion de ses Peres les Philosophes ; et de vouloir convaincre un Cabaliste par raison, l'entreprise estoit de longue haleine : outre que je n'avois garde de disputer contre un homme de qui je ne sçavois pas encore tous les principes.

Il me vint dans l'esprit que ce qu'il m'avoit dit des faux Dieux, ausquels il avoit substitué les Sylphes et les autres peuples elementaires, pouvoit estre refuté par les Oracles

des Payens, que l'Ecriture traitte par tout de diables, et non pas de Sylphes. Mais comme je ne sçavois pas si dans les principes de sa Cabale, le Comte n'attribuëtoit pas les réponses des Oracles à quelque cause naturelle, je crûs qu'il seroit à propos de luy faire expliquer ce qu'il en pensoît.

Il me donna lieu de le mettre en matiere, lors qu'avant de s'engager dans le labyrinthe, il se tourna vers le jardin. Voila qui est assez beau (dit-il) et ces statuës font un assez bon effet. Le Cardinal (repartis-je) qui les fit apporter icy, avoit une imagination peu digne de son grand genie. Il croyoit que la plus-part de ces figures rendoient autrefois des Oracles : et il les avoit achetées fort cher, sur ce pied-là. C'est la maladie de bien des gens (reprit le Comte.) L'ignorance fait commettre tous les jours une maniere d'idolatrie tres-criminelle, puisque l'on conserve avec tant de soin, et qu'on tient si precieux les Idoles dont l'on croit que le diable s'est autrefois servy pour se faire adorer. O Dieu ne sçaura-t-on jamais dans ce monde que vous avez dés la naissance des siecles precipité vos ennemis sous l'escabelle de vos pieds et que vous tenez les Demons prisonniers sous la terre, dans le tourbillon de tenébres? Cette curiosité si peu loüable, d'assembler ainsi ces pretendus organes des demons, pourroit devenir innocente (mon fils)

si l'on vouloit se laisser persuader qu'il n'a jamais été permis aux Anges de tenebres de parler dans les Oracles.

Je ne croy pas (interrompis-je) qu'il fut aisé d'établir cela parmy les Curieux : mais il le seroit peut-estre parmi les esprits forts. Car il n'y a pas long-temps qu'il a eté décidé dans une conference faite exprés sur cette matiere par des Esprits du premier Ordre, que tous ces pretendus Oracles n'estoient qu'une supercherie de l'avarice des Prêtres Gentils, ou qu'un artifice de la Politique des Souverains.

Estoient ce (dit le Comte) les Mahometans envoyez en Ambassade vers vostre Roy qui tinrent cette conference, et qui deciderent ainsi cette question? Non, Monsieur (respondis-je.) De quelle Religion sont donc ces Messieurs-là (repliqua-t-il) puis qu'ils ne content pour rien l'Ecriture Divine qui fait mention en tant de lieux, de tant d'Oracles differens? Et principalement des Pythons qui faisoient leur residence, et qui rendoient leurs réponses dans les parties destinées à la multiplication de l'image de Dieu? Je parlay (repliquay-je) de tous ces ventres discoureurs, et je fis remarquer à la Compagnie que le Roy Saül les avoit bannis de son Royaume, où il en trouva pourtant encore un la veille de sa mort, duquel la voix eut l'admirable puissance de ressusciter Samuel à sa priere et à sa rüine.

Mais ces sçavans hommes ne laisserent pas de decider, qu'il n'y eut jamais d'Oracles.

Si l'Ecriture ne les touchoit pas (dit le Comte) il falloit les convaincre par toute l'Antiquité, dans laquelle il estoit facile de leur en faire voir mille preuves merveilleuses. Tant de vierges enceintes de la destinée des mortels, lesquelles enfantoient les bonnes et les mauvaises, avantures de ceux qui les consultoient. Que n'alleguiez-vous Chyrsostome, Origene, et Œcumenius? qui font mention de ces hommes divins, que les Grecs nommoient *Engastrimandres*, de qui le ventre prophetique articuloit des Oracles si fameux. Et si vos Messieurs n'aiment pas l'Ecriture, et les Peres, il falloit mettre en avant ces filles miraculeuses, dont parle le Grec Pausanias; qui se changoient en Colombes, et sous cette forme rendoient les Oracles celebres des *Colombes Dodonides*. Ou bien vous pouviez dire à la gloire de vostre nation, qu'il y eut jadis dans la Gaule des Filles illustres, qui se metamorphosoient en toute figure, au gré de ceux qui les consultoient, et qui, outre les fameux Oracles qu'elles rendoient, avoient un empire admirable sur les flots, et une authorité salutaire sur les plus incurables maladies.

On eût traitté toutes ces belles preuves d'apocryphes (luy dis-je.) Est-ce que l'Antiquité les rend suspectes? (reprit-il.) Vous

n'aviez qu'à leur alleguer les Oracles, qui se rendent encor tous les jours. Et en quel endroit du monde? (luy dis-je.) A Paris! (répliqua-t-il) A Paris. m'écriay-je. Oüy à Paris! (continua-t-il.) Vous estes Maître en Israël, et vous ne sçavez pas cela? Ne consulte-t-on pas tous les jours les Oracles Aquatiques dans des verres d'eau ou dans des bassins; et les Oracles Aëriens dans des miroirs et sur la main des vierges? Ne recouvre-t-on pas des chapelets perdus, et des montres dérobées? N'apprend-on pas ainsi des nouvelles des païs lointains, et ne voit-on pas ses absens? Hé Monsieur? que me contez-vous là? (luy dis-je.) Je vous raconte (reprit-il) ce que je suis sur qui arrive tous les jours; et dont il ne seroit pas difficile de trouver mille témoins oculaires. Je ne croy pas cela, Monsieur (repartis-je.) Les Magistrats feroient quelque exemple d'une action si punissable, et on ne souffriroit pas que l'Idolatrie..... Ah que vous estes prompt! (interompit le Comte.) Il n'y a pas tant de mal que vous pensez en tout cela : et la Providence ne permettra pas qu'on extirpe ce reste de Philosophie, qui s'est sauvé du naufrage lamentable qu'a fait la verité : S'il reste encore quelque vestige parmy le peuple de la redoutable puissance des noms Divins, seriez-vous d'avis qu'on l'effaçât? et qu'on

perdît le respect, et la reconnoissance qu'on doit au grand nom AGLA qui opére toutes ces merveilles, lors mesme qu'il est invoqué par les ignorans, et par les pecheurs et qui feroit bien d'autres miracles dans une bouche Cabalistique. Si vous eussiez voulu convaincre vos Messieurs de la vérité des Oracles; vous n'aviez qu'à exalter vostre imagination, et vostre foy : et vous tournant vers l'Orient crier à haute voix AG..... Monsieur (interrompis-je) je n'avois garde de faire cette espece d'argument, à d'aussi honnestes gens que le font ceux avec qui j'estois; ils m'eussent pris pour phanatique : car asseurément ils n'ont point de foy en tout cela; et quand j'eusse sçeu l'operation Cabalistique dont vous me parlez, elle n'eut pas reüssi par ma bouche; j'y ay encore moins de foy qu'eux. Bien bien, dit le Comte si vous n'en avez pas, nous vous en ferons venir. Cependant si vous aviez crû que vos Messieurs n'eussent pas donné créance à ce qu'ils peuvent voir tous les jours à Paris : vous pouviez leur citer une histoire d'assez fraiche date. L'Oracle que Celius Rhodiginus dit qu'il a veu luy-même, rendu sur la fin du siecle passé, par cet homme extraordinaire, qui parloit, et predisoit l'avenir par le mesme organe que l'Eurycles de Plutarque. Je n'eusse pas voulu (répondis-je) citer Rhodiginus; la citation eust esté pédantesque; et

puis on n'eust pas manqué de me dire que cet homme estoit sans doute un demoniaque.

On eust dit cela tres-monacalement (répondit-il.) Monsieur (interrompis-je) malgré l'aversion Cabalistique que je voy que vous avez pour les Moines, je ne puis que je ne sois pour eux en cette rencontre. Je croy qu'il n'y auroit pas tant de mal à nier tout à fait qu'il y ait jamais eu d'Oracle, que de dire que ce n'estoit pas le Demon qui parloit en eux, car enfin les Peres et les Theologiens..... Car enfin (interrompit-il) les Theologiens ne demeurent-ils pas d'accord que la sçavante Sambethé la plus ancienne des Sibyles étoit fille de Noé? He! qu'importe? (repris-je.) Plutarque (repliqua-t-il) ne dit-il pas que la plus ancienne Sibylle fut la premiere qui rendit des Oracles à Delphes? Cet esprit que Sambethé logeoit dans son sein n'estoit donc pas un Diable, ny son Apollon un faux Dieu puisque l'idolatrie ne commença que long-temps aprés la division des langues : et il seroit peu vraysemblable d'attribüer au Pere de mensonge les livrez Sacrez des Sibyles, et toutes les preuves de la veritable Religion que les Peres en ont tirées. Et puis, mon enfant (continua-t-il en riant (il ne vous appartient pas de rompre le mariage qu'un grand Cardinal a fait de David et de la Sibyle, ny d'accuser ce sçavant personnage d'avoir mis en paralelle un grand

Prophete et une malheureuse Energumene. Car ou David fortifie le témoignage de la Sibyle, ou la Sibyle affoiblit l'authorité de David. Je vous prie, Monsieur (interrompis-je) reprenez vostre serieux.

Je le veux bien [dit-il] à condition que vous ne m'accusiez pas de l'estre trop. Le Demon a vostre avis, est-il jamais divisé de luy-même? et est-il quelquefois contre ses interests? Pourquoy non? [luy dis-je.] Pourquoy non? [dit-il] Parce que celuy que Tertulien a si heureusement et si magnifiquement apellé la Raison de Dieu ne le trouve pas à propos. Satan ne s'est jamais divisé de luy-même. Il s'ensuit donc, ou que le Demon n'a jamais parlé dans les Oracles, ou qu'il n'y a jamais parlé contre ses interests. Il s'ensuit donc que si les Oracles ont parlé contre les interests du Demon, ce n'estoit pas le Demon qui parloit dans les Oracles. Mais Dieu n'a-t-il pas pû forcer le Demon [luy dis-je] de rendre témoignage à la verité et de parler contre lui-même? Mais (reprit-il) si Dieu ne l'y a pas forcé? Ah! en ce cas-là (repliquay-je) vous aurez plus de raison que les Moines.

Voyons-le donc (poursuivit-il,) et pour proceder invinciblement et de bonne foy : je ne veux pas amener les témoignages des Oracles que les Peres de l'Eglise raportent; quoy que je sois persuadé de la veneration que vous

avez pour ces grands hommes. Leur religion et l'interest qu'ils avoient à l'affaire, pourroit les avoir prévenus, et leur amour pour la verité pourroit avoir fait, que la voyant assez pauvre et assez nüe dans leur siecle, ils auroient emprunté pour la parer, quelque habit et quelque ornement du mensonge mesme : ils estoient hommes et ils peuvent par consequent, suivant la maxime du poëte de la Sinagogue avoir ésté témoins infidèles.

Je vas donc prendre un homme qui ne peut estre suspect en cette cause : Payen, et Payen d'autre espece que Lucrece, ou Lucien ou les Epicuriens, un Payen infatué qu'il est des Dieux et des Demons sans nombre, superstitieux outre mesure, grand Magicien, ou soy disant tel, et par consequent grand Partisan des Diables : c'est Porphire. Voici mot pour mot quelques Oracles qu'il raporte.

ORACLE

IL Y A AU DESSUS DU FEU CELESTE UNE FLAMME INCORRUPTIBLE, TOUJOURS ÉTINCELLANTE, SOURCE DE LA VIE, FONTAINE DE TOUS LES ESTRES, ET PRINCIPE DE TOUTES CHOSES. CETTE FLAMME PRODUIT TOUT, ET RIEN NE PERIT QUE CE QU'ELLE CONSUME. ELLE SE FAIT CONNOITRE PAR ELLE-MEME ; CE FEU NE PEUT ESTRE CONTENU EN AUCUN LIEU ; IL EST SANS CORPS ET

SANS MATIERE, IL ENVIRONNE LES CIEUX, ET IL SORT DE LUY UNE PETITE ÉTINCELLE QUI FAIT TOUT LE FEU DU SOLEIL, DE LA LUNE, ET DES ESTOILES. VOILA CE QUE JE SÇAY DE DIEU : NE CHERCHE PAS A EN SÇAVOIR D'AVANTAGE, CAR CELA PASSE TA PORTÉE, QUELQUE SAGE QUE TU SOIS. AU RESTE, SÇACHE QUE L'HOMME INJUSTE ET MÉCHANT NE PEUT SE CACHER DEVANT DIEU. NY ADRESSE NY EXCUSE NE PEUVENT RIEN DÉGUISER A SES YEUX PERÇANTS. TOUT EST PLEIN DE DIEU, DIEU EST PAR TOUT.

Vous voyez (mon fils) que cet Oracle ne sent pas trop son Demon. Du moins (répondis-je) le Demon y sort assez de son caractère: En voicy un autre (dit-il) qui presche encore mieux.

ORACLE

IL Y A EN DIEU UNE IMMENSE PROFONDEUR DE FLAMME : LE CŒUR NE DOIT POURTANT PAS CRAINDRE DE TOUCHER A CE FEU ADORABLE, OU D'EN ESTRE TOUCHÉ ; IL NE SERA POINT CONSUMÉ PAR CE FEU SI DOUX, DONT LA CHALEUR TRANQUILLE, ET PAISIBLE, FAIT LA LIAISON, L'HARMONIE, ET LA DURÉE DU MONDE. RIEN NE SUBSISTE QUE PAR CE FEU, QUI EST DIEU MESME. PERSONNE NE L'A ENGENDRÉ, IL EST SANS MERE IL SÇAIT TOUT, ET ON NE LUY PEUT RIEN APPRENDRE : IL EST INEBRANLABLE DANS SES DESSEINS, ET SON NOM EST INEFFABLE. VOILA CE

QUE C'EST QUE DIEU ; CAR POUR NOUS QUI SOMMES CES MESSAGERS. *NOUS NE SOMMES QU'UNE PETITE PARTIE DE DIEU.*

Hé bien! que dites-vous de celuy-là? je dirois de tous les deux (repliquay-je) que Dieu peut forcer le pere de mensonge à rendre témoignage à la verité. En voicy un autre (reprit le Comte) qui va vous lever ce scrupule.

ORACLE

HELAS TREPIEDS ; PLEUREZ, ET FAITES L'ORAISON FUNEBRE DE VOSTRE APOLLON. *IL EST MORTEL, IL VA MOURIR, IL S'ETEINT* ; PARCE QUE LA LUMIERE DE LA FLAMME CELESTE LE FAIT ÉTEINDRE.

Vous voyez bien (mon enfant) que qui que ce puisse estre qui parle dans ces Oracles, et qui explique si bien aux payens l'Essence, l'Unité, l'Immensité, l'Eternité de Dieu; il avoue qu'il est mortel et qu'il n'est qu'une étincelle de Dieu. Ce n'est donc pas le Demon qui parle, puisqu'il est immortel, et que Dieu ne le forçeroit pas à dire qu'il ne l'est point. Il est arresté que Satan ne se divise point contre luy-mesme. Est-ce le moyen de se faire adorer que de dire qu'il n'y a qu'un Dieu? Il dit qu'il est mortel; depuis quand le Diable est-il

si humble que de s'oster même ses qualitez naturelles? Vous voyez donc, mon fils que si le principe de celuy qui s'appelle par excellence le Dieu des Sciences, subsiste, ce ne peut estre le Demon qui a parlé dans les Oracles.

Mais si ce n'est pas le Demon (luy dis je) ou mentant de gayeté de cœur, quand il se dit mortel; ou disant vray par force, quand il parle de Dieu : à quoy donc vostre Cabale attribuëra-t-elle tous les Oracles, que vous soûtenez qui ont effectivement esté rendus? Sera-ce à l'exhalaison de la terre, comme Aristote, Ciceron, et Plutarque? Ah! non pas cela, mon enfant (dit le Comte.) Graces à la Sacrée Cabale, je n'ay pas l'imagination blessée jusqu'à ce point-là. Comment! (repliquay-je) tenez-vous cette opinion-là fort visionaire? ses partisans sont pourtant gens de bon sens. Ils ne le sont pas, mon fils, en ce point icy (continua-t-il) et il est impossible d'attribuër à cette exhalaison tout ce qui s'est passé dans les Oracles. Par exemple cet homme, chéz Tacite, qui apparoissoit en songe aux Prestres d'un Temple d'Hercule en Armenie, et qui leur commandoit de luy tenir prests des coureurs équipez pour la chasse, Jusques-là ce pourroit estre l'exhalaison : mais quand ces coureurs revenoient le soir tous outrez, et les carquois vuides de fleches

et que le lendemain on trouvoit autant de bestes mortes dans la forest qu'on avoit mis de fleches dans le carquois; vous voyez bien que ce ne pouvoit pas estre l'exhalaison qui faisoit cet effet. C'estoit encore moins le Diable; car ce seroit avoir une notion peu raisonnable et peu Cabalistique, du malheur de l'ennemy de Dieu, de croire qu'il luy fût permis de se divertir à courir la biche et le lievre.

A quoy donc la Sacrée Cabale (luy dis-je) attribuë-t-elle tout cela? Attendez (répondit-il) Avant que je vous découvre ce mystere, il faut que je guerisse bien votre esprit de la prevention où vous pourriez estre pour cette pretenduë exhalaison; car il me semble que vous avez cité avec emphase Aristote, Plutarque et Ciceron. Vous pouviez encore citer Jamblique, qui tout grand esprit qu'il estoit, fut quelque temps dans cette erreur, qu'il quitta pourtant bien-tôt, quand il eut examiné la chose de prés, dans le livre des mysteres.

Pierre d'Apone, Pomponace, Levinius, Sirenius, et Lucilius Vanino, sont ravis encore, d'avoir trouvé cette défaite dans quelques-uns des Anciens. Tous ces pretendus esprits, qui quand ils parlent des choses divines, disent plutost ce qu'ils desirent que ce qu'ils connoissent, ne veulent pas avoüer rien de surhumain dans les Oracles, de peur de recon-

noître quelque chose au dessus de l'homme. Ils ont peur qu'on leur fasse une échelle pour monter jusqu'à Dieu, qu'ils craignent de connoitre par les degrez des creatures spirituelles, et ils aiment mieux s'en fabriquer une pour descendre dans le neant. Au lieu de s'élever vers le Ciel ils creusent la terre, et au lieu de chercher dans des estres superieurs à l'homme, la cause de ces transports qui l'élevent au dessus de luy-méme, et le rendent une maniere de divinité, ils attribuënt foiblement à des exhalaisons impuissantes cette force de penetrer dans l'avenir, de découvrir les choses cachées, et de s'élever jusqu'aux plus hauts secrets de l'Essence divine.

Telle est la misere de l'homme, quand l'esprit de contradiction et l'humeur de penser autrement que les autres le possede. Bien loin de parvenir à ses fins, il s'enveloppe, et s'entrave. Ces libertins ne veulent pas assujettir l'homme à des substances moins materielles que luy, et ils l'assujettissent à une exhalaison : et sans considerer qu'il n'y a nul rapport entre cette chimerique fumée et l'ame de l'homme, entre cette vapeur et les choses futures, entre cette cause frivole, et ces effets miraculeux; il leur suffit d'estre singuliers pour croire qu'ils sont raisonnables. C'est assez pour eux de nier les Esprits et de faire les esprits forts.

La singularité vous déplaist donc fort Mon-

sieur? (interompis-je.) Ah! mon fils (me dit-il) c'est la peste du bon sens et la pierre d'achoppement des plus grands esprits. Aristote tout grand Logicien qu'il est, n'a sçeu eviter le piege où la phantaisie de la singularité méne ceux qu'elle travaille aussi violemment que luy; il n'a sçeu eviter [dis-je] de s'embarasser et de se couper. Il dit dans le livre de la Generation des Animaux et dans ses Morales, que l'esprit et l'entendement de l'homme luy vient de dehors et qu'il ne peut nous venir de nostre Pere : et par la spiritualité des operations de nostre ame il conclud qu'elle est d'une autre nature que ce composé materiel qu'elle anime, et dont la grossiereté ne sait qu'offusquer les speculations bien loin de contribüer à leur production.

Aveugle Aristote, puisque selon vous, nostre composé materiel ne peut estre la source de nos pensées spirituelles, comment entendez-vous qu'une foible exhalaison puisse estre la cause des pensées sublimes, et de l'effor que prennent les Pythiens qui rendent les Oracles? Vous voyez bien, mon enfant, que cet esprit fort se coupe, et que sa singularité le fait égarer. Vous raisonnez fort juste, Monsieur [luy dis-je ravy de voir en effet qu'il parloit de fort bon sens, et esperant que sa folie ne seroit pas un mal incurable] Dieu veüille que...

Plutarque si solide d'ailleurs (continua-t-il en m'interrompant) fait pitié dans son dialogue pourquoy les Oracles ont cessé. Il se fait objecter des choses convaincantes, qu'il ne resout point. Que ne répond-il donc à ce qu'on luy dit : que, si c'est l'exhalaison qui fait ce transport, tous ceux qui approchent du Trepied fatidique seroient saisis de l'entousiasme, et non pas une seule fille; encore faut-il qu'elle soit vierge. Mais comment cette vapeur peut-elle articuler des voix par le ventre? De plus cette exhalaison est une cause naturelle et necessaire qui doit faire son effet regulierement et toûjours; pourquoy cette fille n'est-elle agitée que quand on la consulte? Et ce qui presse le plus, pourquoy la terre a-t-elle cessé de pousser ainsi des vapeurs divines? Est-elle moins terre qu'elle n'estoit? reçoit-elle d'autres influences? a-t-elle d'autres mers et d'autres fleuves? Qui a donc ainsi bouché ses pores ou changé sa nature?

J'admire Pomponace, Lucile, et les autres Libertins, d'avoir pris l'idée de Plutarque, et d'avoir abandonné la maniere dont il s'explique. Il avoit parlé plus judicieusement que Ciceron et Aristote; comme il estoit homme de fort bon sens et ne sçachant que conclure de tous ces Oracles, aprés une ennuyeuse irresolution, il s'estoit fixé que cette exhalaison qu'il croyoit qui sortoit de la terre, estoit un

esprit tres-divin : ainsi il attribuoit à la Divinité ces mouvemens et ces lumieres extraordinaires des Prestresses d'Apollon. *Cette vapeur divinatrice est,* dit-il, *une haleine, et un Esprit tres-divin et tres-saint.*

Pomponace, Lucile, et les Athées modernes, ne s'accommodent pas de ces façons de parler qui supposent la divinité. Ces exhaisons (disent-ils) estoient de la nature des vapeurs qui infectent les Atrabilaires, lesquels parlent des langues qu'ils n'entendent pas.

Mais Fernel refute assez bien ces impies, en prouvant que la bile, qui est une humeur peccante, ne peut causer cette diversité de langues qui est un des plus merveilleux effets de la consideration et une expression artificielle de nos pensées. Il a pourtant decidé la chose imparfaitement, quand il a souscrit à Psellus et à tous ceux qui n'ont pas penetré assez avant dans nostre Sainte Philosophie, ne sçachant où prendre les causes de ces effets si surprenans, il a fait comme les femmes et les Moines, et les a attribuez au Demon. A qui donc faudra-t-il les attribuer ? (luy dis-je). Il y a longtemps que j'attens ce secret Cabalistique.

Plutarque méme l'a tres-bien marqué (me dit-il) et il eut bien fait de s'en tenir-là. Cette maniere irreguliere de s'expliquer par un organe indecent n'estant pas assez grave et assez

digne de la Majesté des Dieux (dit ce Payen), et ce que les Oracles disoient surpassant aussi les forces de l'ame de l'homme, ceux-là ont rendu un grand service à la Philosophie, qui ont étably des creatures mortelles entre les Dieux et l'homme, ausquelles on peut rapporter tout ce qui surpasse la foiblesse humaine et qui n'approche pas de la grandeur Divine.

Cette opinion est de toute l'ancienne Philosophie. Les Platoniciens et les Pythagoriciens l'avoient prise des Egyptiens, et ceux-cy de Joseph le Sauveur et des Hebreux qui habiterent en Egypte avant le passage de la mer rouge. Les Hebreux appelloient ces substances qui sont entre l'Ange et l'homme *Sadaim*; et les Grecs transposant les Syllabes, et n'ajoûtant qu'une lettre, les ont appellez *Daimonas*. Ces Demons sont chés les anciens Philosophes une gent Aërienne, dominante sur les elemens, mortelle, engendrante, méconnüe dans ce siecle par ceux qui recherchent peu la verité dans son ancienne demeure, c'est à dire dans la Cabale et dans la Theologie des Hebreux, lesquels avoient par devers eux l'art particulier d'entretenir cette nation aërienne et de converser avec tous ces habitans de l'air.

Vous voila je pense encore revenu à vos Sylphes, Monsieur (interrompis-je.) Oüy, mon fils, (continuat-il.) Le Theraphim des Juifs n'estoit que la ceremonie qu'il falloit observer

pour ce commerce : et ce Juif Michas qui se plaint dans le Livre des Juges, qu'on luy a enlevé ses Dieux, ne pleure que la perte de la petite Statüe, dans laquelle les Sylphes l'entretenoient. Les Dieux que Rachel deroba à son Pere, estoient encore un Teraphim : Michas ny Laban ne sont pas repris d'idolatrie, et Jacob n'eut eu garde de vivre quatorze ans avec un Idolatre, ny d'en épouser la fille : ce n'estoit qu'un commerce de Sylphes; et nous sçavons par tradition que la Synagogue tenoit ce commerce permis, et que l'Idole de la femme de David n'estoit que le Theraphim à la faveur duquel elle entretenoit les peuples elementaires : car vous jugez bien que le Prophete du cœur de Dieu n'eust pas souffert l'idolatrie dans sa maison.

Ces Nations elementaires, tant que Dieu negligea le salut du monde en punition du premier peché, prenoient plaisir à expliquer aux hommes dans les Oracles ce qu'elles sçavoient de Dieu, leur montrer à vivre moralement, leur donner des conseils tres-sages et tres-utiles, tels qu'on en voit grand nombre chez Plutarque et dans tous les Historiens. Dés que Dieu prit pitié du Monde, et voulut devenir luy-même son Docteur, ces petits maistres se retirerent. De là vient le silence des Oracles.

Il resulte donc de tout vostre discours, Mon-

sieur (repartis-je,) qu'il y a eu assurément des Oracles, et que c'estoit les Sylphes qui les rendoient et qui les rendent même tous les jours dans des verres ou dans des miroirs. Les Sylphes ou les Salamandres, les Gnomes ou les Ondins (reprit le Comte.) Si cela est, Monsieur (repliquay-je) tous vos peuples elementaires sont bien mal-honnêtes gens. Pourquoy donc? (dit-il.) Hé peut-on voir rien de plus fripon (poursuivis-je) que toutes ces réponses à double sens qu'ils donnoient toujours. Toujours? (reprit-il.) Ha! non pas toujours. Cette Sylphide qui apparut à ce Romain en Asie et qui luy predit qu'il y reviendroit un jour avec la dignité de Proconsul, parloit-elle-bien obscurement? Et Tacite ne dit-il pas que la chose arriva comme elle avoit esté predite? Cette inscription, et ces Statües fameuses dans l'Histoire d'Espagne qui aprirent au malheureux Roy Rodrigues, que sa curiosité et son incontinence seroient punies par des hommes habillez et armez de même qu'elles l'estoient, et que ces hommes noirs s'empareroient de l'Espagne et y regneroient long-temps, tout cela pouvoit-il estre plus clair, et l'evenement ne le justifia t-il pas l'année même? Les Mores ne vinrent-ils pas détroner ce Roy effeminé? Vous en sçavez l'histoire : et vous voyez bien que le Diable, qui depuis le regne du Messie ne dispose pas des Empires, n'a pas pû estre

auteur de cet Oracle et que ç'a esté asseurément quelque grand Cabaliste, qui l'avoit apris de quelque Salamandre des plus sçavans. Car comme les Salamandres aiment fort la Chasteté, ils nous apprenent volontiers les malheurs qui doivent arriver au monde par le defaut de cette vertu.

Mais, Monsieur (luy dis-je) trouvez-vous bien chaste et bien digne de la pudeur Cabalistique, cet Organe heteroclite dont ils se servoient pour précher leur Morale ? Ah ! pour cette fois [dit le Comte en riant] vous avez l'imagination blessée, et vous ne voyez pas la raison physique qui fait que le Salamandre enflammé se plaist naturellement dans les lieux les plus ignées, et est attiré par... J'entens, j'entens [interrompis-je] ce n'est pas la peine de vous expliquer plus au long.

Quand à l'obscurité de quelques Oracles (poursuivit-il serieusement) que vous appellez friponerie, les tenebres ne sont-elles pas l'habit ordinaire de la verité ? Dieu ne se plaist-il pas à se cacher de leur voile sombre, et l'Oracle continuel qu'il a laissé à ses enfans, la Divine Ecriture n'est-elle pas enveloppée d'une adorable obscurité qui confond et fait égarer les superbes, autant que sa lumiere guide les humbles ?

Si vous n'avez que cette difficulté [mon fils]

je ne vous conseille pas de differer d'entrer en commerce avec les peuples elementaires. Vous les trouverez tres-honnestes gens sçavans, bienfaisans, craignans Dieu. Je suis d'avis que vous commenciez par les Salamandres : car vous avez un Mars au haut du Ciel dans vostre figure; ce qui veut dire qu'il y a bien du feu dans toutes vos actions. Et pour le mariage je suis d'avis que vous preniez une Sylphide; vous serez plus heureux avec elle qu'avec les autres : car vous avez Jupiter à la pointe de vostre Ascendant que Venus regarde d'un Sextil. Or Jupiter preside à l'air et aux peuples de l'air. Toutes-fois il faut consulter vostre cœur la dessus; car comme vous verrez un jour, c'est par les astres interieurs que le Sage se gouverne, et les Astres du Ciel exterieur ne servent qu'à luy faire connoistre plus seurement les aspects des astres du Ciel interieur qui est en chaque creature. Ainsi, c'est à vous à me dire maintenant quelle est vostre inclination afin que nous procedions à vostre alliance avec les peuples elementaires qui vous plairont le mieux. Monsieur [respondis-je] cette affaire demande, à mon avis, un peu de consultation. Je vous estime de cette réponse [me dit-il] mettant la main sur mon épaule. Consultez meurement cette affaire, sur tout avec celuy qui se nomme par excellence l'Ange du grand Conseil : allez vous mettre en

priere, et j'iray demain chez vous à deux heures après midy.

Nous revinsmes à Paris, je le remis durant le chemin sur le discours contre les Athées et les Libertins, je n'ay jamais oüi si bien raisonner ny dire des choses si hautes et si subtiles pour l'existence de Dieu et contre l'aveuglement de ceux qui passent leur vie sans se donner tous entiers à un culte serieux et continuel de celuy de qui nous tenons et qui nous conserve nostre estre. J'estois surpris du caractere de cet homme, et je ne pouvois comprendre comme il pouvoit estre tout à la fois, si fort, et si foible, si admirable et si ridicule.

QUATRIÈME ENTRETIEN

Sur les Sciences Secrétes

J'attendis chez moy Monsieur le Comte de Gabalis, comme nous l'avions arresté en nous quittant. Il vint à l'heure marquée, et m'abordant d'un air riant : Hé bien, mon fils, (me dit-il) pour quelle espece de peuples invisibles Dieu vous donne-t-il plus de panchant, et quelle alliance aimerez-vous mieux, celle des Salamandres, ou des Gnomes, des Nymphes, ou des Sylphides ? Je n'ay pas encore tout-à-fait resolu ce mariage, Monsieur (repartis-je.) A quoy tient-il donc ? [repartit-il.] Franchement, Monsieur (luy dis-je) je ne puis guerir mon imagination ; elle me represente toujours ces pretendus hostes des elemens comme des Tiercelets de Diables. O Seigneur (s'écria-t-il) dissipez, ô Dieu de lumiere, les tenebres, que l'ignorance et la perverse éducation ont repandu dans l'esprit de cet Eleu, que vous m'avez fait connoître que vous destinez à de si grandes choses. Et vous, mon fils, ne fermez pas le passage à la verité qui veut entrer chez

vous : soyez docile. Mais non, je vous dispense de l'estre : car aussi bien est-il injurieux à la verité de luy preparer les voyes. Elle sçait forcer les portes de fer et entrer où elle veut, malgré toute la resistance du Mensonge. Que pouvez-vous avoir à luy opposer ? Est-ce que Dieu n'a pû créer ces substances dans les elemens telles que je les ay depeintes ?

Je n'ay pas examiné [luy dis-je] s'il y a de l'impossibilité dans la chose même ; si un seul element peut fournir du sang, de la chair, et des os : s'il y peut avoir un temperament sans mélange, et des actions sans contrarieté : mais supposé que Dieu ait pû le faire, quelle preuve solide y a t-il qu'il l'a fait ?

Voulez-vous en estre convaincu tout à l'heure (reprit-il) sans tant de façons. Je m'en vay faire venir les Sylphes de Cardan ; vous entendrez de leur propre bouche ce qu'ils sont et ce que je vous en ay appris. Non pas cela ; Monsieur, s'il vous plaist (m'écriay-je brusquement ;) differez, je vous en conjure, cette espece de preuve, jusqu'à ce que je sois persuadé que ces gens là ne sont pas ennemis de Dieu : car jusques-là j'aimerois mieux mourir que de faire ce tort à ma conscience de...

Voilà, voila l'ignorance, et la fausse pieté de ces temps malheureux (interrompit le Comte d'un ton colere.) Que n'efface-t-on donc du

Calendrier des Saints le plus grand des Anachoretes? Et que ne brûle-t-on ses Statües? C'est grand dommage qu'on n'insulte à ces cendres venerables! et qu'on ne les jette au vent, comme on feroit celles des malheureux qui sont accusez d'avoir eu commerce avec les Demons. S'est-il avisé d'exorciser les Sylphes? et ne les a-t-il pas traitez en hommes? Qu'avez-vous à dire à cela, Monsieur le scrupuleux, vous et tous vos Docteurs miserables? Le Sylphe qui discourut de sa nature à ce Patriarche, à vôtre avis estoit-ce un Tiercelet de Demon? Est-ce avec un Lutin que cet homme incomparable conféra de l'Evangile? Et l'accuserez-vous d'avoir prophané les mysteres adorables en s'en entretenant avec un Phantôme ennemy de Dieu? Athanase et Jerôme sont donc bien indignes du grand nom qu'ils ont parmy vos sçavans, d'avoir écrit avec tant d'eloquence l'eloge d'un homme qui traitoit les Diables si humainement. S'ils prenoient ce Sylphe pour un Diable, il falloit ou cacher l'avanture, ou retrancher la predication en esprit, ou cette apostrophe si pathetique que l'Anachorete, plus zelé et plus credule que vous, fait à la ville d'Alexandrie : et s'ils l'ont pris pour une creature ayant part, comme il l'asseuroit, à la redemption aussi bien que nous; et si cette apparition est à leur avis une grace extraordinaire que Dieu faisoit au Saint

dont ils écrivent la vie, estes-vous raisonnable d'estre plus sçavant qu'Athanase et Jerôme, et plus Saint que le Divin Antoine? Qu'eussiez vous dit à cet homme admirable, si vous aviez esté du nombre des dix mille Solitaires à qui il raconta la conversation qu'il venoit d'avoir avec le Sylphe? Plus sage, et plus éclairé que tous ces Anges terrestres, vous eussiez sans doute remontré au Saint Abbé que toute son avanture n'estoit qu'une pure illusion, et vous eussiez dissuadé son disciple Athanase, de faire sçavoir à toute la terre une histoire si peu conforme à la Religion, à la Philosophie, et au sens commun. N'est-il pas vray?

Il est vray (luy dis-je) que j'eusse esté d'avis, ou de n'en rien dire du tout, ou d'en dire davantage. Athanase et Jerôme n'avoient garde (reprit-il) d'en dire davantage; car ils n'en sçavoient que cela, et quand ils auroient tout sceu, ce qui ne peut estre, si on n'est des nostres, ils n'eussent pas divulgué temerairement les secrets de la Sagesse.

Mais pourquoy? (repartis je) ce Sylphe ne proposa-t-il pas à Saint Antoine ce que vous me proposez aujourd'huy? Quoy (dit le Comte en riant) le mariage? Ha! c'eust esté bien à propos? Il est vray [repris-je] qu'apparamment le bon homme n'eust pas accepté le party. Non seurement (dit le Comte) car c'eût esté tenter Dieu de se marier à cet âge-là, et

de luy demander des enfans. Comment (repris-je) est-ce qu'on se marie à ces Sylphes pour en avoir des enfans? Pourquoy donc, (dit-il) est-ce qu'il est jamais permis de se marier pour une autre fin? Je ne pensois pas (repondis-je) qu'on pretendît lignée, et je croyois seulement que tout cela n'aboutissoit qu'à immortaliser les Sylphides.

Ha! vous avez tort (poursuivit-il); la charité des Philosophes fait qu'ils se proposent pour fin l'immortalité des Sylphides : mais la nature fait qu'ils desirent de les voir fecondes. Vous verrez quand vous voudrez dans les airs ces familles Philosophiques. Heureux le monde, s'il n'avoit que de ces familles, et s'il n'y avoit pas des enfans de peché. Qu'appelez-vous enfans de péché, Monsieur, (interrompis-je). Ce sont, mon fils (continua-t-il) ce sont tous les enfans qui naissent par la voye ordinaire; enfans conceus par la volonté de la chair, non pas par la volonté de Dieu; enfans de colere et de malediction; en un mot enfans de l'homme et de la femme. Vous avez envie de m'interrompre; je voy bien ce que vous voudriez me dire. Oüy, mon enfant, sçachez que ce ne fut jamais la volonté du Seigneur que l'homme et la femme eussent des enfans comme ils en ont. Le dessein du tres-sage Ouvrier estoit bien plus noble; il vouloit bien autrement peupler le monde qu'il ne l'est. Si

le miserable Adam n'eût pas desobeï grossierement à l'ordre qu'il avoit de Dieu de ne toucher point à Eve, et qu'il se fut contenté de tout le reste des fruits du jardin de volupté, de toutes les beautez des Nymphes et des Sylphides, le monde n'eût pas eu la honte de se voir remply d'hommes si imparfaits, qu'ils peuvent passer pour des monstres auprés des enfans des Philosophes.

Quoy, Monsieur (luy dis je) vous croyez, à ce que je voy, que le crime d'Adam est autre chose qu'avoir mangé la pomme? Quoy, mon fils (reprit le Comte) estes vous du nombre de ceux qui ont la simplicité de prendre l'histoire de la pomme à la lettre? Ha! sçachez que la langue sainte use de ces innocentes metaphores pour éloigner de nous les idées peu honnestes d'une action qui a causé tous les malheurs du genre humain. Ainsi quand Salomon disoit : je veux monter sur la palme, et j'en veux cüeillir les fruits; il avoit un autre appetit que de manger des dattes. Cette langue que les Anges consacrent, et dont ils se servent pour chanter des Hymnes au Dieu vivant, n'a point de terme qui exprime ce qu'elle nomme figurément, l'appellant pomme ou datte. Mais le Sage démesle aisément ces chastes figures. Quand il voit que le goust, et la bouche d'Eve ne sont point punis, et qu'elle accouche avec douleur, il connoist que ce n'est pas le goust

qui est criminel : et découvrant quel fut le premier peché par le soin que prirent les premiers pecheurs de cacher avec des feüilles certains endroits de leur corps, il conclut que Dieu ne vouloit pas que les hommes fussent multipliez par cette lache voye. O Adam! tu ne devois engendrer que des hommes semblables à toy, ou n'engendrer que des Heros ou des Geans.

Hé! quel expedient avoit-il (interrompis-je) pour l'une ou pour l'autre de ces generations merveilleuses? Obéïr à Dieu (repliqua-t-il) ne toucher qu'aux Nymphes, aux Gnomes, aux Sylphides, ou aux Salamandres. Ainsi il n'eut veu naître que des Heros, et l'Univers eût esté peuplé de gens tous merveilleux, et remplis de force et de sagesse. Dieu a voulu faire conjecturer la difference qu'il y eût eu entre ce monde innocent et le monde coupable que nous voyons, en permettant de temps en temps qu'on vist des enfans nez de la force qu'il l'avoit projetté. On a donc veu quelquefois, Monsieur (luy dis-je) de ces enfans des elemens! Et un Licentié de Sorbonne, qui me citoit l'autre jour S. Augustin, S. Jerôme, et Gregoire de Nazianze, s'est donc mépris, en croyant qu'il ne peut naître aucun fruit de ces amours des esprits pour nos femmes, ou du commerce que peuvent avoir les hommes avec certains Demons qu'il nommoit Hyphialtes.

Lactance a mieux raisonné (reprit le Comte), et le solide Thomas d'Aquin a sçavamment resolu, que non seulement ces commerces peuvent estre feconds : mais que les enfans qui en naissent sont d'une nature bien plus genereuse et plus heroïque. Vous lirez en effet quand il vous plaira les hauts faits de ces hommes puissans et fameux, que Moyse dit qui sont nez de la sorte; nous en avons les Histoires par devers nous dans le Livre des guerres du Seigneur, cité au vingt-troisiéme chapitre des Nombres. Cependant jugez de ce que le monde seroit, si tous ces habitans ressembloient à Zoroastre.

Zoroastre (luy dis-je) qu'on dit qui est l'Auteur de la Necromance ? C'est luy-même (dit le Comte) de qui les ignorans ont écrit cette calomnie. Il avoit l'honneur d'estre fils du Salamandre Oromasis, et de Vesta femme de Noë. Il vécut douze cens ans le plus sage Monarque du Monde, et puis fut enlevé par son Pere Oromasis dans la region des Salamandres. Je ne doute pas (luy dis-je) que Zoroastre ne soit avec le Salamandre Oramasis dans la region du feu : mais je ne voudrois pas faire à Noë l'outrage que vous luy faites.

L'outrage n'est pas si grand que vous pourriez croire; (reprit le Comte) tous ces Patriarches-là tenoient à grand honneur d'estre les peres putatifs des enfans que les enfans de

Dieu vouloient avoir de leurs femmes : mais cecy est encore trop fort pour vous. Revenons à Oromasis; il fut aimé de Vesta femme de Noë. Cette Vesta étant morte fut le genie tutelaire de Rome; et le feu sacré qu'elle vouloit que des Vierges conservassent avec tant de soin, estoit en l'honneur du Salamandre son amant. Outre Zoroastre il nâquit de leur amour une fille d'une beauté rare et d'une sagesse extréme; c'estoit la divine Egerie, de qui Numa Pompilius reçeut toutes ses Loix. Elle obligea Numa qu'elle aimoit, de faire bâtir un Temple à Vesta sa mere, où on entretiendroit le feu sacré en l'honneur de son pere Oromasis. Voilà la verité de la fable, que les Poëtes et les Historiens Romains ont contée de cette Nymphe Egerie. Guillaume Postel le moins ignorant de tous ceux qui ont étudié la Cabale dans les livres ordinaires, a sçu que Vesta estoit femme de Noë : mais il a ignoré qu'Egerie fut fille de cette Vesta; et n'ayant pas lû les livres secrets de l'ancienne Cabale, dont le Prince de la Mirande acheta si cherement un exemplaire, il a confondu les choses, et a creu seulement qu'Egerie estoit le bon Genie de la femme de Noë. Nous apprenons dans ces livres, qu'Egerie fut conçuë sur l'eau lors que Noë erroit sur les flots vangeurs qui innondoient l'Univers : les femmes estoient alors reduites à ce petit nombre qui se sauverent dans l'Arche

Cabalistique, que ce second Pere du monde avoit bâtie; ce grand homme, gemissant de voir le châtiment épouvantable dont le Seigneur punissoit les crimes causez par l'amour qu'Adam avoit eu pour son Eve, voyant qu'Adam avoit perdu sa posterité en preferant Eve aux filles des Elemens, et en l'ôtant à celuy des Salamandres, ou des Sylphes qui eût sceu se faire aimer à elle. Noë (dis-je) devenu sage par l'exemple funeste d'Adam, consentit que Vesta sa femme se donnât au Salamandre Oromasis Prince des substances ignées; et persuada ses trois enfans de ceder aussi leur trois femmes aux Princes des trois autres elemens. L'Univers fut en peu de temps repeuplé d'hommes heroïques, si sçavans, si beaux, si admirables, que leur posterité ébloüie de leurs vertus les a pris pour des divinitez. Un des enfans de Noë, rebelle au conseil de son pere, ne pût resister aux attraits de sa femme, non plus qu'Adam aux charmes de son Eve : mais comme le peché d'Adam avoit noirci toutes les ames de ses descendans, le peu de complaisance que Cham eut pour les Sylphes, marqua toute sa noire posterité, De là vient (disent nos Cabalistes) le tein horrible des Ethiopiens, et de tous ces peuples hideux à qui il est commandé d'habiter sous la Zone Torride, en punition de l'ardeur profane de leur Pere.

Voilà des traits bien particuliers, Monsieur

(dis-je admirant l'égarement de cet homme) et vostre Cabale est d'un merveilleux usage pour éclaircir l'antiquité. Merveilleux (reprit-il gravement) et sans elle, Ecriture, Histoire, Fable, et Nature sont obscurs et inintelligibles. Vous croyez, par exemple, que l'injure que Cham fit à son Pere soit telle qu'il semble à la lettre; vrayement c'est bien autre chose. Noë sorti de l'Arche, et voyant que Vesta sa femme ne faisoit qu'embellir par le commerce qu'elle avoit avec son Amant Oromasis, redevint passionné pour elle. Cham craignant que son Pere n'allât encore peupler la terre d'enfans aussi noirs que ses Ethiopiens, prit son temps un jour que le bon vieillard étoit plein de vin, et le chastra sans misericorde..... Vous riez?

Je ris du zele indiscret de Cham, (luy dis-je,) Il faut plûtost admirer (reprit le Comte) l'honnesteté du Salamandre Oromasis, que la jalousie n'empêcha pas d'avoir pitié de la disgrace de son rival. Il apprit à son fils Zoroastre, autrement nommé Japhet, le nom du Dieu tout-puissant qui exprime son eternelle fecondité : Japhet prononça six fois, alternativement avec son frere Sem, marchant à reculons vers le Patriarche, le nom redoutable JABAMIAH; et ils restituerent le Vieillard en son entier. Cette histoire mal entenduë fait dire aux Grecs, que le plus vieux des Dieux avoit esté chastré par un de ses enfans : mais voilà la

verité de la chose. D'où vous pouvez voir combien la morale des peuples du feu est plus humaine que la nostre, et mesme plus que celle des peuples de l'air ou de l'eau; car la jalousie de ceux-cy est cruelle, comme le divin Paracelse nous l'a fait voir dans une avanture qu'il raconte, et qui a esté veuë de toute la ville de Stauffenberg. Un Philosophe avec qui une Nymphe estoit entrée en commerce d'immortalité, fut assez mal-honnête homme pour aimer une femme; comme il dinoit avec sa nouvelle Maistresse et quelques-uns de ses amis, on vit en l'air la plus belle cuisse du monde; l'amante invisible voulut bien la faire voir aux amis de son infidelle, afin qu'ils jugeassent du tort qu'il avoit de luy preferer une femme. Aprés quoy la Nymphe indignée le fit mourir sur l'heure.

Ha! Monsieur (m'écriay-je) cela pourroit bien me dégoûter de ces amantes si delicates. Je confesse (reprit-il) que leur delicatesse est un peu violente. Mais si on a veu parmy nos femmes des amantes irritées faire mourir leurs amans parjures, il ne faut pas s'étonner que ces amantes si belles et si fidelles s'emportent, quand on les trahit; d'autant plus qu'elles n'exigent des hommes que de s'abstenir des femmes, dont elles ne peuvent souffrir les défauts, et qu'elles nous permettent d'en aimer parmy elles autant qu'il nous plaît.

Elles preferent l'interest et l'immortalité de leurs compagnes à leur satisfaction particuliere; et elles sont bien-aises que les Sages donnent à leur Republique autant d'enfans immortels qu'ils en peuvent donner.

Mais enfin, Monsieur (repris-je) d'où vient qu'il y a si peu d'exemples de tout ce que vous me dites? Il y en a grand nombre, mon enfant (poursuivit-il) mais on n'y fait pas reflexion, ou on n'y ajoute point de foy, ou enfin on les explique mal, faute de connoitre nos principes. On attribue aux Demons tout ce qu'on devroit attribuër aux peuples des Elemens. Un petit Gnome se fait aimer à la celebre Magdelaine de la Croix, Abbesse d'un Monastere à Cordouë en Espagne; elle le rend heureux dés l'âge de douze ans, et ils continuent leur commerce l'espace de trente. Un directeur ignorant persuade Magdelaine que son Amant est un Lutin, et l'oblige de demander l'absolution au Pape Paul III. Cependant il est impossible que ce fût un Demon; car toute l'Europe a sçeu, et Caffiodorus Remus a voulu apprendre à la posterité le miracle qui se faisoit tous les jours en faveur de la sainte fille, ce qui apparemment ne fût pas arrivé, si son commerce avec le Gnome eust esté si diabolique que le venerable Directeur l'imaginoit. Ce Docteur-là eust dit hardiment, si je ne me trompe, que le Sylphe qui s'immortalisoit avec

la jeune Gertrude Religieuse du Monastere de Nazareth au Diocese de Cologne, estoit quelque Diable. Asseurément (luy dis-je) et je le crois aussi. Ha! mon fils (poursuivit le Comte en riant.) Si cela est, le Diable n'est gueres malheureux de pouvoir entretenir commerce de galanterie avec une fille de treize ans, et luy écrire ces billets doux qui furent trouvez dans sa cassette.

Croyez, mon enfant, croyez que le Demon a dans la region de la mort, des occupations plus tristes et plus conformes à la haine qu'a pour luy le Dieu de pureté : mais c'est ainsi qu'on se ferme volontairement les yeux. On trouve, par exemple, dans Tite-Live, que Romulus estoit fils de Mars; les esprits forts disent : c'est une fable; les Theologiens, il estoit fils d'un Diable incube ; les plaisans, Mademoiselle Sylvie avoit perdu ses gans, et elle en voulut couvrir la honte, en disant qu'un Dieu les luy avoit vollez. Nous qui connoissons la Nature et que Dieu a appellez de ces tenebres à son admirable lumiere, nous sçavons que ce Mars pretendu estoit un Salamandre, qui épris de la jeune Sylvie, la fit mere du grand Romulus, ce Heros qui aprés avoir fondé sa superbe Ville, fut enlevé par son Pere dans un char enflammé, comme Zoroastre le fut par Oromasis.

Un autre Salamandre fut pere de Servius

Tullius ; Tite Live dit que ce fut le Dieu du feu, trompé par la ressemblance, et les ignorans en ont fait le mesme jugement que du Pere de Romulus. Le fameux Hercule, l'invincible Alexandre, estoient fils du plus grand des Sylphes. Les Historiens ne connoissant pas cela, ont dit que Jupiter en estoit le pere : ils disoient vray ; car comme vous avez appris, ces Sylphes, Nymphes, et Salamandres, s'étoient erigez en Divinitez. Les Historiens qui les croyoient tels, appelloient enfans des Dieux tous ceux qui en naissaient.

Tel fut le divin Platon, le plus divin Apollonius Thianeus, Hercule, Achille, Sarpedon, le pieux Ænée, et le fameux Melchisedech ; car sçavez vous qui fut le pere de Melchisedech ? Non vrayement (luy dis-je) car S. Paul ne le sçavoit pas. Dites donc qu'il ne le disoit pas (reprit le Comte) et qu'il ne luy estoit pas permis de reveler les Mysteres Cabalistiques. Il sçavoit bien que le Pere de Melchisedech estoit Sylphe ; et que ce Roy de Salem fut conçeu dans l'Arche par la femme de Sem. La maniere de sacrifier de ce Pontife estoit la même que sa cousine Egerie apprit au Roy Numa, aussi-bien que l'adoration d'une Souveraine Divinité sans image et sans statuë : à cause dequoy les Romains devenus Idolatres quelques temps apres brûlerent les Saints Livres de Numa qu'Egerie avoit dictez. Le

premier Dieu des Romains estoit le vray Dieu, leur Sacrifice estoit le veritable, ils offroient du Pain et du Vin au Souverain Maître du Monde : mais tout cela se pervertit en suite. Dieu ne laissa pas pourtant, en reconnoissance de ce premier culte, de donner à cette Ville qui avoit reconnu sa Souveraineté, l'Empire de l'Univers. Le même Sacrifice que Melchisedech...

Monsieur (interrompis-je) je vous prie laissons-là Melchisedech, la Sylphe qui l'engendra, sa cousine Egerie, et le Sacrifice du Pain et du Vin. Ces preuves me paroissent un peu éloignées ; et vous m'obligeriez bien de me conter des nouvelles plus fraiches; car j'ay oüi dire à un Docteur, à qui on demandoit ce qu'estoient devenus les compagnons de cette espece de Satyre qui apparut à Saint Antoine, et que vous avez nommé Sylphe, que tous ces gens-là sont morts presentement. Ainsi les peuples elementaires pourroient bien estre peris, puisque vous les avoüez mortels, et que nous n'en avons nulles nouvelles.

Je prie Dieu (repartit le Comte avec émotion) je prie Dieu qui n'ignore rien, de vouloir ignorer cet ignorant. qui decide si fortement ce qu'il ignore. Dieu le confonde et tous ses semblables ! D'où a-t-il apris que les Elemens sont deserts et que tous ces peuples merveilleux sont aneantis. S'il vouloit se donner la

peine de lire un peu les Histoires, et n'attribuër pas au Diable, comme font les bonnes femmes, tout ce qui passe la chimerique Theorie qu'il s'est fait de la Nature ; il trouveroit en tous tems et en tous lieux des preuves de ce que je vous ay dit.

Que diroit vostre Docteur à cette histoire authentique arrivée depuis peu en Espagne ? Une belle Sylphide se fit aimer à un Espagnol, vêcut trois ans avec luy, en eut trois beaux enfans, et puis mourut. Dira-t-on que c'estoit un Diable ? La sçavante réponse ! selon quelle physique le Diable peut-il s'organiser un corps de femme, concevoir, enfanter, allaitter ? Quelle preuve y a-t-il dans l'écriture de cét extravagant pouvoir que vos Theologiens sont obligez en cette rencontre de donner au Demon ? Et quelle raison vray-semblable leur peut fournir leur foible physique. Le Jesuite Delrio, comme il est de bonne foy, raconte naïvement plusieurs de ces avantures, et sans s'embarasser de raisons physiques se tire d'affaire, en disant que ces Sylphides estoient des Demons ; tant il est vray que nos plus grands Docteurs n'en sçavent pas plus bien souvent que les simples femmes ! Tant il est vray que Dieu aime à se retirer dans son Trône nubileux, et qu'épaississant les tenebres qui environnent Sa Majeste redoutable, il habite une lumiere inaccessible, et ne laisse voir ses

veritez qu'aux humbles de cœur. Apprenez à estre humble, mon fils, si vous voulez penetrer ces tenebres sacrées qui environnent la verité. Apprenez des Sages à ne donner aux Demons aucune puissance dans la Nature, depuis que la pierre fatale les a renfermez dans le puits de l'abisme. Aprenez des Philosophes à chercher toujours les causes naturelles dans tous les évenemens extraordinaires ; et quand les causes naturelles manquent, recourez à Dieu, et à ses Saints Anges, et jamais aux Demons qui ne peuvent plus rien que souffrir : autrement vous blasphemeriez souvent sans y penser, vous attribüeriez au Diable l'honneur des plus merveilleux ouvrages de la Nature.

Quand on vous diroit par exemple que le divin Apollonius Thianeus fut conçeu sans l'operation d'aucun homme, et qu'un des plus hauts Salamandres descendit pour s'immortaliser avec sa mere : vous diriez que ce Salamandre estoit un Demon, et vous donneriez la gloire au Diable, de la generation d'un des plus grands hommes qui soient sortis de nos mariages Philosophes.

Mais, Monsieur (interrompis-je) cet Apollonius est reputé parmy nous pour un grand Sorcier, et c'est tout le bien qu'on en dit. Voilà (reprit le Comte) un des plus admirables effets de l'ignorance, et de la mauvaise éducation. Parce qu'on entend faire à sa nourrice

des contes de Sorciers, tout ce qui se fait d'extraordinaire ne peut avoir que le Diable pour Auteur. Les plus grands Docteurs ont beau faire, ils n'en seront pas crus s'ils ne parlent comme nos nourrices. Apollonius n'est pas né d'un homme ; il entend les langages des oyseaux ; il est veu en même jour en divers endroits du monde ; il disparoist devant l'Empereur Domitien qui veut le faire maltraiter ; il ressuscite une fille par la vertu de l'Onomance ; il dit à Ephese en une assemblée de toute l'Asie qu'à cette même heure on tue le Tyran à Rome. Il est question de juger cet homme ; la nourrice dit : C'est un Sorcier. S. Jerôme, et S. Justin le Martyr, dit que ce n'est qu'un grand Philosophe. Jerôme, Justin, et nos Cabalistes seront des visionnaires, et la femmelette l'emportera. Ha ! que l'ignorant perisse dans son ignorance : mais vous, mon enfant, sauvez vous du naufrage.

Quand vous lirez que le celebre Merlin naquit, sans l'operation d'aucun homme, d'une Religieuse, fille du Roy de la grand' Bretagne, et qu'il predisoit l'avenir plus clairement qu'une Tyresie, ne dites pas avec le peuple qu'il estoit fils d'un Demon incube, puis qu'il n'y en eut jamais ; ny qu'il prophetisoit par l'art des Demons, puisque le Demon est la plus ignorante de toutes les Creatures, suivant la Sainte Cabale. Dites avec les Sages, que la

Princesse Angloise fut consolée dans sa solitude par un Sylphe qui eut pitié d'elle, qu'il prit soin de la divertir, et qu'il sceut luy plaire, et que Merlin leur fils fut élevé par le Sylphe en toutes les sciences, et apprit de luy à faire toutes les merveilles que l'Histoire d'Angleterre en raconte.

Ne faites pas non plus l'outrage aux Comtes de Cleves, de dire que le Diable est leur pere, et ayez meilleure opinion du Sylphe que l'Histoire dit qui vint à Cleves sur un Navire miraculeux traîné par un Cygne qui y estoit attaché avec une chaine d'argent. Ce Sylphe apres avoir eu plusieurs enfans de l'heritiere de Cleves, repartit un jour en plein midy à la veuë de tout le monde sur son Navire aërien. Qu'a-t-il fait à vos Docteurs, qui les oblige à l'eriger en Demon ?

Mais ménagerez-vous assez peu l'honneur de la Maison de Lusignan ? et donnerez-vous à vos Comtes de Poitiers une genealogie diabolique ? Que direz-vous de leur mere celebre ? Je croy, Monsieur (interrompis-je) que vous m'allez faire les contes de Melusine. Ha ! si vous me niez l'Histoire de Melusine [reprit-il] je vous donne gagné : mais si vous la niez il faudra bruler les Livres du grand Paracelse qui maintient en cinq ou six endroits differens, qu'il n'y a rien de plus certain que cette Melusine estoit une Nymphe ; et il faudra dementir

vos Historiens, qui disent que depuis sa mort, ou pour mieux dire, depuis qu'elle disparut aux yeux de son mary, elle n'a jamais manqué (toutes les fois que ses descendans estoient menacez de quelque disgrace ou que quelque Roy de France devoit mourir extraordinairement) de paroître en deüil sur la grande Tour du Chasteau de Lusignan, qu'elle avoit fait bastir. Vous aurez une querelle avec tous ceux qui descendent de cette Nymphe, ou qui sont alliez de sa Maison, si vous vous obstinez à soûtenir que ce fut un Diable.

Pensez-vous, Monsieur (luy dis-je) que ces Seigneurs aiment mieux estre originaires des Sylphes ? Ils l'aimeroient mieux, sans doute (repliqua-t-il) s'ils sçavoient ce que je vous apprens, et ils tiendroient à grand honneur ces naissances extraordinaires. Ils connoîtroient, s'ils avoient quelque lumière de Cabale, que cette sorte de generation estant plus conforme à la maniere dont Dieu entendoit au commencement que le monde se multipliât, les enfans qui en naissent sont plus heureux, plus vaillans, plus sages, plus renommez, et plus benis de Dieu. N'est-il pas plus glorieux pour ces hommes illustres de descendre de ces creatures si parfaites, si sages, et si puissantes, que de quelque sale Lutin, ou quelque infame Asmodée ?

Monsieur (luy dis-je) nos Theologiens n'ont

garde de dire que le Diable soit pere de tous ces hommes qui naissent sans qu'on sçache qui les met au monde. Ils reconnoissent que le Diable, est un esprit, et qu'ainsi il ne peut engendrer. Gregoire de Nicée (reprit le Comte) ne dit pas cela ; car il tient que les Demons multiplient entr'eux comme les hommes. Nous ne sommes pas de son avis (repliquay-je.) Mais il arrive (disent nos Docteurs) que..... Ha ! ne dites pas (interrompit le Comte) ne dites pas ce qu'ils disent, ou vous diriez comme eux une sottise tres-sale et tres-mal-honneste. Quelle abominable défaite ont-ils trouvé-là ? Il est étonnant comme ils ont tous unaniment embrassé cette ordure, et comme ils ont pris plaisir de poster des farfadets aux embusches pour profiter de l'oisive brutalité des Solitaires, et en mettre promprement au monde ces hommes miraculeux, dont ils noircissent l'illustre memoire par une si vilaine origine. Appellent-ils cela philosopher ? Est-il digne de Dieu, de dire qu'il ait cette complaisance pour le Demon de favoriser ces abominations ; de leur accorder la grace de la fecondité qu'il a refusée à de grands Saints et de recompenser ces saletez en creant pour ces embrions d'iniquité, des ames plus heroiques, que pour ceux qui ont esté formez dans la chasteté d'un mariage legitime ? Est-il digne de la Religion de dire comme font ces Docteurs,

que le Demon peut par ce detestable artifice rendre enceinte une Vierge durant le sommeil, sans prejudice de sa virginité ? ce qui est aussi absurde que l'Histoire que Thomas d'Aquin (d'ailleurs Auteur tres solide, et qui sçavoit un peu de Cabale) s'oublie assez luy-même pour conter dans son sixieme *Quodlibet* d'une fille couchée avec son père, à qui il fait arriver même avanture que quelques Rabins heretiques disent qui avint à la fille de Jeremie, à laquelle ils font concevoir ce grand Cabaliste Bensyrah en entrant dans le bain aprés le Prophete. Je jurerois que cette impertinence a esté imaginée par quelque....

Si j'osois, Monsieur, interrompre vostre declamation (luy dis-je) je vous avouërois pour vous appaiser qu'il seroit à souhaiter que nos Docteurs eussent imaginé quelque solution, dont les oreilles pures comme les vostres s'offensassent moins. Ou bien ils devoient nier tout-à-fait les faits sur quoy la question est fondée.

Bon expedient (reprit-il) Hé ? le moyen de nier les choses constantes ? Mettez-vous à la place d'un Theologien à fourrure d'hermine, et supposez que l'heureux Danhuzerus vient à vous comme à l'Oracle de sa Religion...

En cet endroit un Laquais vint me dire qu'un jeune Seigneur venoit me voir. Je ne veux pas qu'il me voye, (dit le Comte.) Je vous

demande pardon, Monsieur (luy dis-je), vous jugez bien au nom de ce Seigneur, que je ne puis pas faire dire qu'on ne me voit point : prenez donc la peine d'entrer dans ce cabinet. Ce n'est pas la peine (dit-il), je vay me rendre invisible. Ha ! Monsieur (m'écriay-je) tréve de diablerie, s'il vous plaît, je n'entens pas raillerie là-dessus. Qu'elle ignorance, (dit le Comte en riant, et haussant les épaules) de ne sçavoir pas que pour estre invisible il ne faut que mettre devant soy le contraire de la lumiere ! Il passa dans mon cabinet, et le jeune Seigneur entra presque en mesme tems dans ma chambre : je luy demande pardon si je ne luy parlay pas de mon avanture.

CINQUIÉME ENTRETIEN

Sur les Sciences Secrétes.

Le Grand Seigneur estant sorty, je trouvay en venant de le conduire le Comte de Gabalis dans ma chambre. C'est grand dommage [me dit-il] que ce Seigneur qui vient de vous quitter, sera un jour un des 72 Princes du Sanhedrin de la Loy nouvelle ; car sans cela il seroit un grand sujet pour la sainte Cabale ; il a l'esprit profond, net, vaste, sublime, et hardy ; voilà la figure de Geomance que je viens de jetter pour luy, durant que vous parliez ensemble : Je n'ay jamais veu des points plus heureux, et qui marquassent une ame si belle ; voyez cette [a] *Mere* quelle magnanimité elle luy donne. Cette [b] *Fille* luy procurera la pourpre ; je luy veux du mal et à la fortune, de ce qu'elles ostent à la Philosophie un sujet qui peut-estre vous surpasseroit. Mais où en estions-nous quand il est venu ?

Vous me parliez, Monsieur [luy dis-je] d'un Bien-heureux que je n'ay jamais veu dans le Calendrier Romain, il me semble que vous

a b. Termes de Geomance.

l'avez nommé *Danhuzerus* : Ha ! je m'en souviens [reprit-il] je vous disois de vous mettre en la place d'un de vos Docteurs, et de supposer que l'heureux Danhuzerus vient vous découvrir sa conscience, et vous dit : Monsieur, je viens de delà les Monts, au bruit de vostre science ; j'ay un petit scrupule qui me fait peine. Il y a dans une montagne d'Italie une Nymphe qui tient là sa Cour ; Mille Nymphes la servent, presque aussi belles qu'elle ; des hommes tres-bien faits, tres-sçavans et tres-honnestes gens, viennent là de toute la terre habitable, ils aiment ces Nymphes, et en sont aimez ; ils y menent la plus douce vie du monde ; ils ont de tres-beaux enfans de ce qu'ils aiment ; ils adorent le Dieu vivant ; ils ne nuisent à personne ; ils esperent l'immortalité. Je me promenois un jour dans cette montagne ; je pleus à la Nymphe Reine, elle se rend visible ; me montre sa charmante Cour. Les Sages qui s'apperçoivent qu'elle m'aime, me respectent presque comme leur Prince ; ils m'exhortent à me laisser toucher aux soupirs et à la beauté de la Nymphe ; elle me conte son martyre, n'oublie rien pour toucher mon cœur et me remontre enfin qu'elle mourra, si je ne veux l'aimer, et que si je l'aime, elle me sera redevable de son immortalité. Les raisonnemens de ces sçavans hommes ont convaincu mon esprit, et les attraits de la Nymphe m'ont

gagné le cœur ; je l'aime, j'en ay des enfans de grande esperance : mais au milieu de ma felicité je suis troublé quelque fois par le ressouvenir que l'Eglise Romaine n'approuve peut-estre pas tout cela. Je viens à vous, Monsieur, pour vous consulter qu'est ce que cette Nymphe, ces Sages, ces Enfans, et en quel estat est ma conscience ? Ça Monsieur le Docteur, que repondriez-vous au Seigneur Danhuzerus ?

Je luy dirois [répondis-je.] Avec tout le respect que je vous dois, Seigneur Danhuzerus, vous estes un peu phanatique ; ou bien vostre vision est un enchantement ; vos enfans, et vôtre maîtresse sont des Lutins ; vos Sages sont des foux, et je tiens vôtre conscience très cauterisée.

Avec cette réponce, mon fils, vous pourriez meriter le bonnet de Docteur : mais vous ne meriteriez pas d'estre reçeu parmy nous (reprit le Comte avec un grand soupir.) Voilà la barbare disposition où sont tous les Docteurs d'aujourd'huy. Un pauvre Sylphe n'oseroit se montrer qu'il ne soit pris d'abord pour un Lutin ; une Nymphe ne peut travailler à devenir immortelle sans passer pour un phantôme impur ; et un Salamandre n'oseroit apparoître de peur d'estre pris pour un Diable ; et les pures flammes qui le composent pour le feu d'Enfer qui l'accompagne par tout. Ils ont

beau nous dissiper ces soupçons si injurieux, faire le signe de la Croix quand ils apparoissent, fléchir le genoüil devant les noms Divins, et même les prononcer avec reverence, toutes ces precautions sont vaines. Ils ne peuvent obtenir qu'on ne les repute pas ennemis du Dieu qu'ils adorent plus religieusement que ceux qui les fuyent.

Tout de bon, Monsieur (luy dis-je) vous croyez que ces Sylphes sont gens fort devots ? Tres-devots [répondit-il] et tres zelez pour la Divinité. Les discours tres-excellens qu'ils nous font de l'Essence Divine, et leurs prieres admirables nous édifient grandement. Ont-ils des prieres aussi [luy dis-je] j'en voudrois bien une de leur façon. Il est aisé de vous satisfaire [repartit-il] et afin de ne vous en point rapporter de suspecte, et que vous ne puissiez soupçonner d'avoir fabriquée ; écoutez celle que le Salamandre qui répondit dans le Temple de Delphes, voulut bien apprendre aux Payens, et que Porphyre raporte; elle contient une sublime Theologie et vous verrez par là qu'il ne tenoit pas à ces Sages Creatures, que le monde n'adorât le vray Dieu.

ORAISON DES SALAMANDRES

Immortel, *Éternel, Ineffable. et Sacré Pere de toutes choses, qui es porté sur le chariot*

roullant sans cesse, des mondes qui tournent toûjours. Dominateur des Campagnes Etheriennes où est élevé le Thrône de ta puissance, du haut duquel tes yeux redoutables découvent tout, et tes belles et saintes Oreilles écoutent tout. Exauce tes Enfans que tu as aimez dès la naissance des Siècles ; car ta dorée et grande et éternelle Majesté resplendit au dessus du monde, et du Ciel des Estoilles ; tu es élevé sur elles, ô feu étincellant. Là tu t'allumes et t'entretiens toy-même par ta propre splendeur ; et il sort de ton Essence des ruisseaux intarissables de lumière qui nourrissent ton esprit infiny. Cet esprit infiny produit toutes choses, et fait ce tresor inépuisable de matière qui ne peut manquer à la generation qui l'environne toûjours à cause des formes sans nombre dont elle est enceinte, et dont tu l'as remplie au commencement. De cet esprit tirent aussi leur origine ces Rois tres-saints qui son debout autour de ton Thrône, et qui composent ta Cour, ô Pere Universel ! ô Unique ! ô Pere des Bien-heureux mortels, et immortels ! Tu as crée en particulier des Puissances qui sont merveilleusement semblables à ton éternelle Pensée, et à ton Essence adorable. Tu les a établies superieures aux Anges qui annoncent au monde tes volontez. Enfin tu nous a créez une troisième sorte de Souverains dans les

Elemens. Nostre continuel exercice est de te loüer et d'adorer tes desirs. Nous brûlons du desir de te posseder. O Pere ! ô Mere la plus tendre des Meres ! ô l'Exemplaire admirable des sentimens et de la tendresse des Meres ! ô Fils la fleur de tous les Fils ! ô forme de toutes les formes ! Ame, Esprit, Harmonie, et Nombre de toutes choses.

Que dites-vous de cette Oraison des Salamandres ? N'est-elle pas bien sçavante, bien élevée, et bien dévote ? Et de plus bien obscure (répondis-je) je l'avais ouïe paraphraser à un Prédicateur qui prouvoit par là que le Diable entr'autres vices qu'il a, est sur tout grand hypocrite. Hé bien ! (s'écria le Comte) quelle ressource avez-vous, donc pauvres peuples elementaires ? Vous dites des merveilles de la Nature de Dieu, du Pere, du Fils, du S. Esprit, des Intelligences assistantes, des Anges, des Cieux. Vous faites des prieres admirables, et les enseignez aux hommes ; et après tout vous n'estes que Lutins hypocrites !

Monsieur (interrompis-je), vous ne me faites pas plaisir d'apostropher ainsi ces gens-là. Hé bien, mon fils (reprit-il) ne craignez pas que je les appelle : mais que vostre foiblesse vous empesche du moins de vous étonner à l'avenir de ce que vous ne voyez pas autant d'exemples que vous en voudriez de leur al-

liance avec les hommes. Helas ! où est la femme, à qui vos Docteurs n'ont pas gâté l'imagination, qui ne regarde pas avec horreur ce commerce, et qui ne tremblât pas à l'aspect d'un Sylphe ? Où est l'homme qui ne fuit pas de les voir, s'il se pique un peu d'estre homme de bien ? Trouvons-nous que tres-rarement un honneste homme qui veüille de leur familiarité ? Et n'y a-t-il que des débauchez, ou des avares, ou des ambitieux, ou des fripons, qui recherchent cet honneur qu'ils n'auront pourtant jamais (VIVE DIEU) parce que la crainte du Seigneur est le commencement de la Sagesse.

Que deviennent donc [luy dis-je] tous ces peuples volans ; maintenant que le gens de bien sont si préoccupez contr'eux ? Ha ! le bras de Dieu (dit-il) n'est point racourcy, et le Demon ne retire pas tout l'avantage qu'il esperoit de l'ignorance et de l'erreur qu'il a répendu à leur prejudice, car outre que les Philosophes qui sont en grand nombre y remedient le plus qu'ils peuvent en renonçant tout-à-fait aux femmes ; Dieu a permis à tous ces peuples d'user de tous les innocens artifices dont ils peuvent s'aviser pour converser avec les hommes à leur insceu. Que me dites-vous là, Monsieur ? [m'écriay-je]. Je vous dis vray [poursuivit-il]. Croyez-vous qu'un chien puisse avoir des enfans d'une femme ? Non (répondis-je.) Et un Singe (ajoûta-t-il). Non plus (répli-

quay je). Et un Ours ? (continua-t-il). Ny chien, ny ours, ny singe (luy dis-je), cela est impossible sans doute ; contre la nature, contre la raison, et le sens commun. Fort bien (dit le Comte), mais les Rois des Goths ne sont-ils pas nez d'un ours et d'une Princesse suedoise ? Il est vray (repartis-je) que l'Histoire le dit. Et les Pegusiens et Syoniens des Indes (repliqua-t-il) ne sont-ils pas nez d'un chien et d'une femme ? J'ay encore leu cela (luy dis-je). Et cette femme portugaise (continua-t-il) qui estant exposée en une Isle deserte, eut des enfans d'un grand Singe ? Nos Theologiens (luy dis-je) répondent à cela, Monsieur, que le Diable prenant la figure de ces bestes... Vous m'allez encore alleguer (interrompit le Comte) les sales imaginations de vos Auteurs. Comprenez donc, une fois pour toutes, que les Sylphes voyant qu'on les prend pour des Demons, quand ils apparoissent en forme humaine, pour diminuer cette aversion qu'on a d'eux, prennent la figure de ces animaux et s'accommodent ainsi à la bizarre foiblesse des femmes, qui auroient horreur d'un beau Sylphe, et qui n'en ont pas tant pour un chien, ou pour un singe. Je pourrois vous conter plusieurs historiettes de ces petits chiens de Bologne avec certaines pucelles de par le monde : mais j'ay à vous apprendre un plus grand secret.

Sçachez, mon fils, que tel croit estre fils d'un homme, qui est fils d'un Sylphe. Tel croit estre avec sa femme, qui sans y penser immortalise une Nymphe. Telle femme pense embrasser son mary, qui tient entre ses bras un Salamandre ; et telle fille jureroit à son réveil qu'elle est Vierge, qui a eu durant son sommeil un honneur dont elle ne se doute pas. Ainsi le Demon et les ignorans sont également abusés.

Quoy ! le Demon (luy dis-je) ne sçauroit-il réveiller cette fille endormie pour empêcher ce Salamandre de devenir immortel ? Il le pourroit (répliqua le Comte) si les Sages n'y mettoient ordre : mais nous apprenons à tous ces peuples les moyens de lier le Demon, et de s'opposer à leur éfort. Ne vous disois-je pas l'autre jour que les Sylphes et les autres Seigneurs des Elémens sont trop heureux que nous voulions leur montrer la Cabale. Sans nous, le Diable leur grand ennemy les inquiéteroit fort, et ils auroient de la peine à s'immortaliser à l'insçû des Filles.

Je ne puis (repartis-je), admirer assés la profonde ignorance où nous vivons. On croit que les Puissances de l'Air aident quelquefois les Amoureux à parvenir à ce qu'ils désirent. La chose va donc tout autrement, les Puissances de l'Air ont besoin que les Hommes les servent en leurs Amours. Vous l'avés dit,

mon Fils [poursuivit le Comte], le Sage donne secours à ces pauvres peuples, sans lui trop malheureux et trop foibles pour pouvoir résister au Diable : mais aussi quand un Sylphe a appris de nous à prononcer Cabalistiquement le nom puissant NEHMAHMIHAH, et à le combiner dans les formes avec le nom délicieux ELIAEL; toute Puissances des Ténébres prennent la fuite, et le Sylphe joüit paisiblement de ce qu'il aime.

Ainsi fut immortalisé ce Sylphe ingénieux qui prit la figure de l'Amant d'une Demoiselle de Seville ; l'Histoire en est connuë. La jeune Espagnole étoit belle, mais aussi cruelle que belle. Un Cavalier Castillan, qui l'aîmoit inutilement, prit la resolution de partir un matin sans rien dire, et d'aller voyager jusqu'à ce qu'il fût guéri de son inutile passion. Un Sylphe trouvant la belle à son gré, fut d'avis de prendre ce tems, et s'armant de tout ce qu'un des nôtres luy apprit pour se défendre des traverses que le Diable envieux de son bonheur eût pû luy susciter, il va voir la Demoiselle sous la forme de l'Amant éloigné, il se plaint, il soûpire, il est rebuté. Il presse, il sollicite, il persévére ; aprés plusieurs mois il touche, il se fait aimer, il persuade, et enfin il est heureux. Il naît de leur Amour un Fils dont la naissance est secrète et ignorée des Parens par l'adresse de l'Amant Aërien. L'Amour con-

Universitas BIBLIOTHECA O..

tinuë, et il est beni d'une deuxiéme grossesse. Cependant le Cavalier guéri par l'absence revient à Séville et impatient de revoir son inhumaine, va au plus viste luy dire, qu'enfin il est en état de ne plus luy déplaire, et qu'il vient lui annoncer qu'il ne l'aime plus.

Imaginés, s'il vous plaît, l'étonnement de la Fille ; la réponse, ses pleurs, ses reproches, et tout leur Dialogue surprenant. Elle luy soûtient qu'elle l'a rendu heureux ; il le nie ; que leur Enfant commun est en tel lieu, qu'il est Pére d'un autre qu'elle porte ; il s'obstine à désavouer. Elle se désole et s'arrache les cheveux ; les Parens accourent à ses cris ; l'Amante désespérée continuë ses plaintes et ses invectives ; on vérifie que le Gentilhomme étoit absent depuis deux ans ; on cherche le premier Enfant, on le trouve, et le second nâquit en son terme.

Et l'Amant Aerien (interrompis-je) quel Personnage joüoit-il durant tout cela ? Je voy bien (répondit le Comte) que vous trouvés mauvais qu'il ait abandonné sa Maîtresse à la rigueur des Parens, ou à la fureur des Inquisiteurs : mais il avoit une raison de se plaindre d'elle. Elle n'étoit pas assés devote ; car quand ces Messieurs se sont immortalisez, ils travaillent serieusement, et vivent fort saintement pour ne point perdre le droit qu'ils viennent d'acquérir à la possession du souverain bien.

Ainsi ils veulent que la personne à laquelle ils se sont alliez, vive avec une innocence exemplaire, comme on voit dans cette fameuse avanture d'un jeune Seigneur de Baviere.

Il étoit inconsolable de la mort de sa Femme qu'il aimoit passionnément. Une Sylphide fut conseillée par un de nos Sages de prendre la figure de cette femme; elle le crût, et s'alla présenter au jeune homme afligé, disant que Dieu l'avoit ressuscitée pour le consoler de son extréme afliction. Ils vêcurent ensemble plusieurs années, et firent de très-beaux Enfans. Mais le jeune Seigneur n'étoit pas assés homme de bien pour retenir la sage Sylphide, il juroit et disoit des paroles malhonnêtes, Elle l'avertit souvent : mais voyant que ses remontrances étoient inutiles, elle disparut un jour, et ne lui laissa que ses juppes et le repentir de n'avoir pas voulu suivre ses saints conseils. Ainsi vous voyés, mon Fils, que les Sylphes ont quelquefois raison de disparoître ; et vous voyés que le Diable ne peut empêcher, non plus que les fantasques caprices de vos Téologiens, que les Peuples des Elémens ne travaillent avec succès à leur immortalité quand ils sont secourus par quelqu'un de nos Sages.

Mais en bonne-foy, Monsieur [repris-je], étes-vous persuadé que le Demon soit si grand ennemi de ces suborneurs de Demoiselles ?

Ennemi mortel [dit le Comte] surtout des Nymphes, des Sylphes et des Salamandres. Car pour les Gnomes, il ne les haït pas si fort; par ce que comme je croy vous avoir appris, ces Gnomes éfrayés des hurlemens des Diables qu'ils entendent dans le centre de la Terre, aiment mieux demeurer mortels que d'étre ainsi tourmentés, s'ils acquéroient l'immortalité. De là vient que ces Gnomes et les Demons leurs voisins ont assés de commerce. Ceux-ci persuadent aux Gnomes, naturellement trés-amis de l'Homme, que c'est lui rendre un fort grand service, et le délivrer d'un grand péril que de l'obliger de renoncer à son immortalité. Ils s'engagent pour cela de fournir à celui à qui ils peuvent persuader cette renonciation, tout l'argent qu'il demande; de détourner les dangers qui pourroient menacer la vie durant certain tems, ou telle autre condition qu'il plaît à celuy qui fait ce malheureux pacte : Ainsi le Diable, le méchant qu'il est, par l'entremise de ce Gnome fait devenir mortelle l'Ame de cet Homme, et la prive du droit de la vie éternelle.

Comment, Monsieur (m'écriai-je), ces pactes à vôtre avis, desquels les Demonographes racontent tant d'exemples, ne se font point avec le Demon ? Non sûrement (reprit le Comte). Le Prince du Monde n'a-t-il pas été chassé dehors ? n'est-il pas renfermé ? n'est-il pas lié ?

n'est-il pas la Terre maudite et damnée, qui est restée au fonds de l'ouvrage du suprême et Archetype Distillateur ? Peut-il monter dans la Region de la Lumiére, et y répandre ses ténebres concentrées ? Il ne peut qu'inspirer aux Gnomes, qui sont ses voisins, de venir faire ces propositions à ceux d'entre les Hommes, qu'il craint le plus qui soient sauvez, afin que leur Ame meure avec le Corps.

Et selon vous (ajoûtay-je), ces Ames meurent ? Elles meurent, mon Enfant (répondit-il). Et ceux qui font ces pactes-là ne sont point damnez ? [poursuivis-je.] Ils ne le peuvent étre (dit-il), car leur Ame meurt avec leur Corps. Ils sont donc quittes à bon marché (repris-je), et ils sont bien légérement punis d'avoir fait un crime si énorme que de renoncer à leur Baptême et à la Mort du Seigneur.

Appelés vous (repartit le Comte) étre légérement puni, que de rentrer dans les noirs abymes du néant ! Sachez que c'est une plus grande peine que d'étre damné, qu'il y a encore un reste de miséricorde dans la justice que Dieu exerce contre les pécheurs dans l'Enfer : que c'est une grande grace de ne les point consumer par le feu qui les brûle. Le néant est un plus grand mal que l'Enfer ; c'est ce que les Sages prêchent aux Gnomes quand il les assemblent, pour leur faire entendre

quel tort ils se font de préférer la mort à l'immortalité, et le néant à l'esperance de l'éternité bien-heureuse, qu'ils seroient en droit de posséder, s'ils s'allioient aux hommes sans exiger d'eux ces renonciations criminelles. Quelques-uns nous croyent, et nous les marions à nos Filles. Vous Evangélisez donc les Peuples Soûterrains, Monsieur ? (luy dis-je). Pourquoy non ? (reprit-il). Nous sommes leurs Docteurs aussi bien que des Peuples du Feu, de l'Air, et de l'Eau ; et la charité Philosophique se répand indiféremment sur tous ces Enfans de Dieu. Comme ils sont plus subtils et plus éclairés que le commun des hommes, il sont plus dociles et plus capables de discipline ; et ils écoutent les vérités divines avec un respect qui nous ravit.

Il doit étre en éfet ravissant (m'écriay-je en riant) de voir un Cabaliste en chaire prôner à ces Messieurs-là. Vous en aurés le plaisir, mon Fils, quand vous voudrés (dit le Comte) et si vous le désirés, je les assembleray dés ce soir, et je leur prêcheray sur le minuit. Sur le minuit (me récriay-je) j'ay oüi dire que c'est-là l'heure du Sabat. Le Comte se prit à rire : Vous me faites souvenir-là (dit-il) de toutes les folies que les Démonographes recontent sur ce chapitre de leur imaginaire Sabat. Je voudrois bien pour la rareté du fait, que vous le crûssiez aussi. Ha ! pour les contes du Sabat

(repris-je) je vous assûre que je n'en croy pas un.

Vous faites bien, mon Fils (dit-il), car encore une fois, le Diable n'a pas la puissance de se joüer ainsi du Genre humain, ni de pactiser avec les Hommes, moins encore de se faire adorer, comme le croyent les Inquisiteurs. Ce qui a donné lieu à ce bruit populaire, c'est que les Sages, comme je viens de vous dire, assemblent les Habitans des Elémens, pour leur prêcher leurs Mystéres et leur Morale ; et comme il arrive ordinairement que quelque Gnome revient de son erreur grossiére, comprend les horreurs du néant, et consent qu'on l'immortalise, on luy donne une Fille, on le marie, la noce se célébre avec toute la réjouissance que demande la conquête qu'on vient de faire. Ce sont là les danses, et ces cris de joye qu'Aristote dit qu'on entendoit dans certaines Isles, où pourtant on ne voyoit personne. Le grand Orphée fut le premier qui convoqua ces Peuples Souterrains ; à sa premiére semonce Sabatius le plus ancien des Gnomes fut immortalisé ; et c'est de ce Sabatius qu'a pris son nom cette Assemblée, dans laquelle les Sages luy ont adressé la parole tant qu'il a vêcu, comme il paroît dans les Hymnes du divin Orphée. Les ignorans ont confondu ces choses, et ont pris occasion de faire là-dessus mille contes

impertinens et de décrier une Assemblée que nous ne convoquons qu'à la gloire du Souverain Etre.

Je n'eusse jamais imaginé (luy dis-je) que le Sabat fût une Assemblée de dévotion. C'en est pourtant une (repartit-il) trés-Sainte et trés Cabalistique; ce que le monde ne se persuaderoit pas facilement. Mais tel est l'aveuglement déplorable de ce siécle-injuste; on s'entête d'un bruit populaire, et on ne veut point étre détrompé. Les Sages ont beau dire, les sots en sont plutôt crûs. Un Philosophe a beau montrer à l'œil la fausseté des chiméres que l'on s'est forgées et donner des preuves manifestes du contraire : quelque experience et quelque solide raisonnement qu'il ait employé, s'il vient un homme à chaperon qui s'inscrive en faux; l'expérience et la démonstration n'ont plus de force, et il n'est plus au pouvoir de la vérité de rétablir son empire. On en croit plus à ce chaperon qu'à ses propres yeux. Il y a eu dans vôtre France une preuve mémorable de cet entêtement populaire.

Le fameux Cabaliste Zedechias se mit dans l'esprit, sous le régne de vôtre Pepin, de convaincre le Monde, que les Eléments sont habitez par tous ces Peuples dont je vous ay décrit la Nature. L'expédient dont il s'avisa, fut de conseiller aux Sylphes de se montrer en

l'Air à tout le monde; ils le firent avec magnificence ; on voyoit dans les Airs ces Créatures de forme humaine, tantôt rangées en bataille, marchant en bon ordre, ou se tenant sous les armes, ou campées sous des pavillons superbes, tantôt sur des Navires Aëriens d'une structure admirable, dont la Flote volante voguoit au gré des Zéphirs. Qu'arriverat-il ? Pensez-vous que ce Siécle ignorant s'avisât de raisonner sur la nature de ces spectacles merveilleux ? Le peuple crût d'abord que c'étoit des Sorciers qui s'étoient emparez de l'Air pour y exciter des orages et pour faire grêler sur les moissons. Les Savans Théologiens et les Jurisconsultes furent bien-tôt de l'avis du Peuple ; Les Empereurs le crurent aussi et cette ridicule chimére alla si avant, que le sage Charlemagne, et aprés luy, Louïs le Débonnaire, imposérent des griéves peines à tous ces prétendus Tyrans de l'Air. Voyés cela dans le premier chapitre des Capitulaires de ces deux Empereurs.

Les Sylphes voyant le Peuple, les Pédans et les Têtes couronnées même s'allarmer ainsi contr'eux, résolurent pour faire perdre cette mauvaise opinion qu'on avoit de leur Flote innocente, d'enlever des Hommes de toutes parts, de leur faire voir leurs belles Femmes, leur République et leur Gouvernement, et puis les remettre à terre en divers

endroits du Monde. Ils le firent comme ils l'avoient projetté. Le Peuple qui voyoit décendre ces Hommes y accouroit de toutes parts, prévenu que c'étoit des Sorciers qui se détachoient de leurs Compagnons pour venir jetter des venins sur les fruits et dans les fontaines, suivant la fureur qu'inspirent de telles imaginations entraînoit ces innocens au suplice. Il est incroyable quel grand nombre il en fit périr par l'eau et par le feu dans tout ce Royaume.

Il arriva qu'un jour entr'autres, on vit à Lyon décendre de ces Navires Aëriens, trois hommes et une femme; toute la Ville s'assemble à l'entour, crie qu'ils sont Magiciens, et que Grimoald Duc de Bennevent ennemi de Charlemagne, les envoye pour perdre les moissons des François. Les quatre innocens ont beau dire pour leur justification qu'ils sont du païs même, qu'ils ont été enlevés depuis peu par des Hommes miraculeux qui leur ont fait voir des merveilles inoüies, et les ont priés d'en faire le récit.

Le Peuple entêté n'écoute point leur défense, et il alloit les jetter dans le feu, quand le bon-homme Agobard, Evêque de Lyon, qui avoit acquis beaucoup d'autorité étant Moine dans cette Ville, accourut au bruit, et ayant oüi l'accusation du Peuple, et la défense des Accusés prononça gravement que l'une et

l'autre étoient fausses, qu'il n'étoit pas vray que ces hommes fussent decendus de l'Air, et que ce qu'ils disoient y avoir vû, étoit impossible.

Le Peuple crût plus à ce que disoit son bon Pére Agobard qu'à ses propres yeux, s'appaisa, donna la liberté aux quatre Ambassadeurs des Sylphes, et reçût avec admiration le livre qu'Agobard écrivit pour confirmer la sentence qu'il avoit donnée; ainsi le témoignage de ces quatre témoins fut rendu vain.

Cependant comme ils échapérent au suplice, ils furent libres de raconter ce qu'ils avoient vû ; ce qui ne fut pas tout-à-fait sans fruit ; car s'il vous en souvient bien, le Siécle de Charlemagne fut fécond en Hommes héroïques; ce qui marque que la Femme qui avoit été chés les Sylphes, trouva créance parmi les Dames de ce tems-là, et que par la grace de Dieu beaucoup de Sylphes s'immortalisèrent. Plusieurs Sylphides aussi devinrent immortelles par le recit que ces trois Hommes firent de leur Beauté, ce qui obligea les gens de ce tems-là de s'appliquer un peu à la Philosophie ; et de-là sont venuës toutes ces Histoires des Fées que vous trouvés dans les Légendes Amoureuses du Siécle de Charlemagne et des suivans. Toutes ces Fées prétenduës n'étoient que Sylphides et Nymphes. Avés-vous lu ces

Histoires de Héros et des Fées ? Non, Monsieur (luy dis-je.)

J'en suis fâché (reprit-il), car elles vous eussent donné quelque idée de l'état auquel les Sages ont résolu de reduire un jour le Monde. Ces Hommes héroïques, ces Amours de Nymphes, ces Voyages au Paradis terrestre, ces Palais, et ces Bois enchantés, et tout ce qu'on y voit des charmantes avantures ce n'est qu'une petite idée de la vie que ménent les Sages, et de ce que le monde fera quand ils y feront régner la Sagesse. On n'y verra que des Héros, le moindre de nos Enfans sera de la force de Zoroastre, Apollonius, ou Melchisedech, et la plûpart seront aussi accomplis que les Enfans qu'Adam eût eus d'Eve s'il n'eut point péché avec elle.

Ne m'avés-vous pas dit, Monsieur (interrompis-je), que Dieu ne vouloit pas qu'Adam et Eve eussent des Enfans, qu'Adam ne devoit toucher qu'aux Sylphides, et qu'Eve ne devoit penser qu'à quelqu'un des Sylphes ou des Salamandres ? Il est vray (dit le Comte) ils ne devoient pas faire des Enfans par là voye qu'ils en firent. Votre Cabale, Monsieur (continuay-je), donne donc quelque invention à l'Homme et à la Femme de faire des Enfans autrement qu'à la méthode ordinaire ? Assûrément (reprit-il). Hé, Monsieur ! (poursuivis-je) apprenés-là moy donc, je vous en prie. Vous

ne le saurez pas d'aujourd'huy, s'il vous plaît; (me dit-il en riant.) Je veux vanger les Peuples des Elémens, de ce que vous avés eu tant de peine à vous détromper de leur prétenduë diablerie. Je ne doute pas, que vous ne soyés maintenant revenu de vos terreurs panniques. Je vous laisse donc pour vous donner le loisir de méditer et délibérer devant Dieu, à quelle espéce de Substances Elémentaires il sera plus-à-propos pour sa gloire et la vôtre de faire part de votre immortalité.

Je m'en vay cependant me recuëillir un peu, pour le Discours que vous m'avés donné envie de faire cette nuit aux Gnomes. Allés-vous (luy dis-je), leur expliquer quelque chapitre d'Averroës? Je croy (dit le Comte) qu'il y pourra bien entrer quelque chose de cela; car j'ay dessein de leur prêcher l'excellence de l'Homme, pour les porter à en rechercher l'alliance. Et Averroës aprés Aristote, a tenu deux choses qu'il fera bon que j'éclaircisse; l'une sur la Nature de l'Entendement, et l'autre sur le Souverain-Bien. Il dit qu'il n'y a qu'un seul Entendement Créé, qui est l'image de l'Incréé, et que cet unique entendement suffit pour tous les Hommes; cela demande explication. Et pour le Souverain-Bien, Averroës dit, qu'il consiste dans la conversation des Anges; ce qui n'est pas assez Cabalistique, car l'Homme dés cette vie, peut, et est créé

pour joüir de Dieu, comme vous entendrés un jour et comme vous éprouverés quand vous serez au rang des Sages.

Ainsi finit l'Entretien du Comte de Gabalis. Il revint le lendemain, et m'apporta le Discours qu'il avoit fait aux Peuples Soûterrains; il est merveilleux! Je le donnerois avec la suites des Entretiens qu'une Vicomtesse et moy avons eus avec ce Grand Homme, si j'étois sûr que tous mes Lecteurs eussent l'esprit droit, et ne trouvassent pas mauvais que je me divertisse aux dépens des fous. Si je voy qu'on veüille laisser faire à mon Livre le bien qu'il est capable de produire et qu'on ne me fasse pas l'injustice de me soupçonner de vouloir donner crédit aux Sciences Secrétes, sous le prétexte de les tourner en ridicules, je continuëray à me réjoüir de Monsieur le Comte, et je pourray donner bien tôt un autre Tome.

FIN

LETTRE A MONSEIGNEUR ***

MONSEIGNEUR,

Vous m'avez toujours paru si ardent pour vos Amis, que j'ay crû que vous me pardonneriez la liberté que je prens en faveur du meîlleur des miens, de vous suplier d'avoir pour lui la complaisance de vous faire lire son Livre. Je ne prétens pas vous engager par-là à aucune des suites que mon Amy l'Auteur s'en promet peut-être; car Messieurs les Auteurs sont sujets à se faire des espérances. Je luy ay même assez dit, que vous vous faites un grand point d'honneur de ne dire jamais que ce que vous pensez; et qu'il ne s'attende pas que vous alliez vous défaire d'une qualité si rare et si nouvelle à la Cour, pour dire que son Livre est bon, si vous le trouvez méchant; mais ce que je désirerois de vous MONSEIGNEUR, *et dequoy je vous prie très-humblement, c'est que vous ayez la bonté de décider un diférent que nous avons eu ensemble. Il ne faloit pas tant étudier,*

MONSEIGNEUR, *et devenir un prodige de Science, si vous ne vouliez pas être exposé à être consulté preférablement aux Docteurs. Voicy donc la dispute que j'ay avec mon Amy.*

J'ay voulu l'obliger à changer entierement la forme de son Ouvrage. Ce tour plaisant qu'il luy a donné ne me semble pas propre à son sujet. La Cabale, luy ay-je dit, est une Science serieuse, que beaucoup de mes Amis étudient serieusement : il faloit la refuter de même. Comme toutes ses erreurs sont sur les choses Divines, outre la dificulté qu'il y a de faire rire un honnête-homme sur quelque sujet que ce soit, il est de plus très-dangereux de railler en celuy-cy, et il est fort à craindre que la dévotion ne semble y être intéressée. Il faut faire parler un Cabaliste comme un Saint, ou il joüe très mal son rôle ; et s'il parle en Saint, il impose aux esprits faibles par cette Sainteté apparente, et il persuade plus ses visions que toute la plaisanterie qu'on peut en faire, ne les refute.

Mon Amy répond à cela, avec cette presomption qu'ont les Auteurs quand ils défendent leurs Livres, que si la Cabale est une Science serieuse, c'est qu'il n'y a que des melancoliques qui s'y addonnent ; qu'ayant voulu d'abord essayer sur ce sujet le stile Dogmatique, il s'étoit trouvé si ridicule luy-

même de traiter serieusement des sottises, qu'il avoit jugé plus-à-propos de tourner ce ridicule contre le Seigneur Comte de Gabalis. La Cabale, dit-il, est du nombre de ces chiméres, qu'on autorise quand on les combat gravement, et qu'on ne doit entreprendre de détruire qu'en se joüant. Comme il sait assez bien les Peres, il m'a allégué là-dessus Tertullien. Vous qui les savez mieux, que luy et moy, jugez, MONSEIGNEUR, *s'il l'a cité à faux.* Multa sunt risu digna revinci, ne gravitate adorentur. *Il dit que Tertullien dit ce beau mot contre les Valentiniens, qui étoient une maniere de Cabalistes trés-visionnaires.*

Quant à la Devotion qui est presque toujours de la partie en tout cet Ouvrage, c'est une nécessité inevitable, dit-il, qu'un Cabaliste parle de Dieu : mais ce qu'il y a d'heureux en ce sujet cy, c'est qu'il est d'une necessité encore plus inévitable pour conserver le caractere Cabalistique de ne parler de Dieu qu'avec un respect extrême ; ainsi la Religion n'en peut recevoir aucune atteinte ; et les esprits foibles le seront plus que le Seigneur de Gabalis, s'ils se laissent enchanter par cette devotion extravagante ; ou si les railleries qu'on en fait, ne levent pas le charme.

Par ces raisons et par plusieurs autres que je ne vous raporteray pas, MONSEIGNEUR,

parce qne j'ay envie que vous soyez de mon avis, mon Amy pretend qu'il a dû écrire contre la Cabale en fôlatrant. Mettez nous d'accord s'il vous plaît. Je maintiens qu'il seroit bon de procéder contre les Cabalistes et contre toutes les Sciences Secrétes, par des serieux et vigoureux argumens. Il dit que la vérité est gage de sa nature, et qu'elle a bien plus de puissance quand elle rit : parce qu'un Ancien, que vous connoissez sans doute, dit en quelque lieu, dont vous ne manquerez pas de vous souvenir avec cette mémoire si belle que Dieu vous a donnée : Convenit veritati ridere quia lætans.

Il ajoûte que les Sciences secrétes sont dangereuses si on ne les traite pas avec le tour qu'il faut pour en inspirer le mépris, pour en éventer le ridicule Mystère ; et pour détourner le Monde de perdre le tems à leur recherche, en luy en apprenant le plus fin, et luy en faisant voir l'extravagance. Prononcez, MONSEIGNEUR, *voilà nos raisons. Je recevray vôtre décision avec ce respect que vous savez qui accompagne toujours l'ardeur avec laquelle je suis,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

RÉPONSE A LA LETTRE DE MONSIEUR ***

MONSIEUR,

J'ay lû le Comte de Gabalis, et je vous tiendray compte de l'amité que vous m'avés faite de me l'envoyer. Personne ne l'avoit encore vû icy, j'ay été bien-aise de le lire des premiers, pour en faire une nouvelle à mes Amis; ils me savent bon gré que je leur aye communiqué. Quoy que nous l'ayons lû et relû ensemble, ils ne sont pas contens; c'est-à-dire, que vous m'en envoyés encore une douzaine d'éxemplaires; ces Messieurs en veulent faire une piéce de cabinet. Au reste vous me faites honneur d'un savoir que je n'ay pas; Si j'ay lû quelques Livres, ç'a été pour voir les diférentes opinions qu'ont les hommes, et non pour en garder quelqu'une; car je ne tiens guére qu'à ce sentiment, qu'à un petit nombre de vérités prés, toutes choses sont problématiques. Ainsi je suis peu propre à décider sur le diférent que

vous avés avec votre Amy l'Auteur. Cependant j'ay si peur que vous ne m'alliés faire la guerre, si je vous refuse de dire ce que je pense du Livre, que j'aime mieux vivre en sûreté, au hasard qu'il m'en coûte un jugement bon ou bien mauvais. Si je le fais bien ce sera miracle, car vous savés *Omnis homo mendax ;* s'il est mauvais, vous serés cause que je l'auray fait, et je me réserve de le désavoüer quand il me plaira. En tout cas, il sera fait à l'ami, et je n'y épargneray ni bon sens, ni paroles avec ce que je vous raporteray que j'ai oüi dire à d'autres. Quand j'invitay la premiére fois mes Amis à la lecture du Comte du Gabalis, ils me dirent d'abord, Bagatéle, bagatéle, de votre Roman ; laissés cela à vos laquais ; lisons quelque Livre nouveau qui soit bien écrit. Lisés, Messieurs, leur dis-je, en montrant le tître ; *Le Comte de Gabalis,* ou *Entretiens sur les Sciences Secrétes.* Ah vraîment ! repartirent-ils, voila qui ne parle plus Roman. C'est ici quelqu'un de nos distillateurs qui a déchargé son imagination, dit le Marquis, que vous connoissez tant : il est serieux, sans doute, dit un autre ; mais n'importe le Livre n'est pas gros. Je n'avois garde de m'y tromper, je leur promis qu'il les divertiroit. En éfet, ils rirent plusieurs fois durant le premier Entretien. Celui qui lisoit alloit passer au second, quand le Marquis, qui est, ne luy en

déplaise, un grand faiseur de Réflexions, le pria d'arrêter pour parler de ce qu'on venoit d'entendre, il crût avoir compris le dessein de l'Auteur. Assurément, dit-il, voicy un homme qui joüe les Cabalistes ; il aura sçû qu'il y a un grand nombre de Grans Seigneurs et d'autres personnes de tous Etats, entêtés de secrets, les uns d'une maniére et les autres d'une autre : peut-étre aussi a-t-il eu la même maladie. Au-moins je ne croy pas mal conjecturer, qu'il va faire découdre bien des Mystéres au Comte de Gabalis ; et de la maniére qu'il a commencé de raconter nous verrons une Comédie qui ne sera pas le pire. Je me récriay sur le mot de Comédie, et je dis au Marquis, que je connoissois l'Auteur. J'entens, me repartit-il, que l'Auteur veut mettre en étalage les Mystéres de la Cabale, et tourner en ridicules ceux qui ont la folie des Secrets ; pour cela il a pris le stile des Entretiens, et il me semble que le Comte de Gabalis commence de joüer merveilleusement bien son rôle. Pour moy, je le reconnois pour un véritable Cabaliste, et il me fait penser que si j'étois venu au monde quelques années plûtôt, et que j'eusse sçû par mes lettres me concilier l'amitié de ce bon Cabaliste Suisse Paracelse, comme les Cabalistes sont tous gens généreux, Celuy-cy n'auroit pas manqué de me venir voir en Bourgogne, et selon toutes

les aparences, il m'auroit salué gravement en langue Françoise et en accent étranger, à-peu-près dans les termes du Comte de Gabalis. La nouveauté du compliment m'auroit peut-être surpris, mais pour peu que j'eusse marqué de disposition à l'entendre, il m'auroit promis merveilles. Nous verrons, poursuivit le Marquis, ce que l'Auteur apprendra de son Comte, mais je n'espére pas d'étre fort savant à la fin du Livre. Tous les diseurs de secrets sont comme luy magnifiques en paroles, et aprés avoir demandé mille fois, discrétion et fidélité pour ce qu'ils ont à dire, on n'aprend à la fin que des secrets vuides, seulement propos à repaître des imaginations vigoureuses et spacieuses ; fou qui s'y laisse prendre et plus fou qui dépense son bien à chercher ce qu'il ne trouvera jamais. Il manquoit à Moliere une Comédie de Cabalistes, et je souhaite, poursuivit-il en s'adressant à moy, que votre Amy l'Auteur se soit aussi-bien connu en Caractéres, il pourra beaucoup contribuer à abréger le Catalogue des fous ; mais encore, Monsieur, me dit-il, peut-on aprendre le nom de l'Auteur, nous pourrions peut-étre mieux juger du Livre ? Les autres se joignirent à Monsieur le Marquis, ils me firent tous la même demande. Je m'en défendis jusques-à-ce qu'ils eussent vu tous les Entretiens, et je leur demanday à mon tour un jugement désintéressé pour mon

Amy. On reprit le Livre, et on ne discontinua guére qu'on ne l'eût tout lu. Ils en étoient charmés, et le Marquis ne manqua pas de s'écrier que ses conjectures se trouvoient véritables : il soutint de plus, que c'étoit-là le tour qu'il faloit prendre pour joüer les Cabalistes. de faire venir sur la Scéne un de l'espéce qui démêle bien ses imaginations. La Catastrophe est que tous ceux qui ressemblent à cet homme sont ridicules comme luy. Cependant un de ces Messieurs fut de vôtre sentiment pour le stile serieux, il porta à-peu-prés vos raisons. Pour moy, je suis pour l'Auteur, et je tiens qu'un homme d'esprit qui parlera sérieusement des chiméres d'un Visionnaire, imposera toujours à beaucoup de gens en faveur des chiméres : et loin qu'il puisse les ruiner par un maniére grave, plus les raisons qu'il portera seront subtiles et fortes, plus elles serviront à faire croire que celuy qu'il combat avoit des raisons aussi et qu'elles sont bonnes, puisqu'un homme d'esprit les entreprend de toute sa force. Vous le savés, il est peu de gens d'esprit, et de ceux-là, il n'en est presque point, qui, dans la contestation de deux personnes, veüille se donner la peine d'examiner sérieusement qui des deux a raison : outre que l'on a un panchant horrible à favoriser le party de ceux qui nous fournissent des doutes sur la Religion et sur les autres vérités qui

nous intéressent beaucoup. Au-moins, je ne doute pas que le Comte de Gabalis n'eut persuadé beaucoup de gens, si l'Auteur luy eût répondu, comme il le pouvoit à toutes ces imaginations fantastiques; au-lieu qu'il n'y aura que des gens faits comme luy, qui croiront à ces peuples Elémentaires et qui leur attribüeront tous ces éfets qu'il raporte. Vous auriés ry, si vous aviés entendu l'impertinence qu'un Medecin me dit l'autre jour, sur ce que le Comte de Gabalis dit que Dieu vouloit bien autrement peupler le monde qu'il ne l'est. Je luy passerois volontiers, me dit ce Docteur d'un ton grave, qu'Eve et toute autre femme auroit pu faire des enfans sans que les hommes les eussent touchées. Car je conçoy facilement que puisque *fit generatio per ovum,* comme nous le voyons dans toutes les femmes que nous disséquons, on pourroit composer un brûvage pour faire prendre à la femme, qui feroit décendre l'œuf dans la matrice et l'y conserveroit tout de même que la fem..... Je l'empêchay d'expliquer plus avant la sotise, et je vous répons, qu'il ne la débita pas impunément. Vous auriés pitié, peut-étre des gens, qui comme ce Medecin, chercheroient des raisons pour justifier des chiméres, mais moy, je croy qu'on ne sauroy assés les mortifier. Ce sont ordinairement gens pleins d'orgueil, qui se piquent de rendre raison de toutes

choses et qui apuyeront même, pour faire valoir leur esprit, les opinions les plus absurdes. Il est vray qu'ils sont déjà bien punis, de ne se repaître que de chiméres, mais il y a toujours de la charité de leur faire bien sentir le ridicule de leurs visions. Il faut que je vous confesse que je ne saurois, sans éclater de rire, ou me mettre furieusement en colére, quand j'entens des personnes qui cherchent à se confirmer et à s'assûrer dans les sentimens du Comte de Gabalis ; si je dissimule, c'est pour les pousser à-bout et pour voir, jusqu'où va l'étendüe de leur imagination. Je n'en ay pas trouvé qui prît pour vérités tout ce qu'on lit dans les Entretiens ; les uns en vouloient seulement aux Sylphes et croyoient véritable leur commerce avec les hommes ; les autres souhaitoient avoir de la poudre solaire de Paracelse ; d'autres plus timides en demeuroient seulement au doute, si les oracles et les exemples de l'Ecriture qui sont raportés étoient bien expliqués par le Comte de Gabalis. Le Medecin ne me parut pas donner dans ces visions. Mais quand je luy entendis dire sa sotise, il me souvint de ce qui m'arriva en une rencontre que j'allay mener un de mes Amis de Province voir les Fous des Petites-Maisons, vous savés que les Provinciaux sont curieux de voir tout. Un homme d'assez bonne mine nous vint recevoir à l'entrée, quand il

eut apris pourquoy nous venions, il nous voulut mener pas tous les endroits, et à chacun il nous faisoit l'histoire de la folie de chaque fou : il continua ainsi avec toutes les aparences qu'il avoit le bon sens. A la derniére Chambre qui nous restoit à voir : Messieurs, voila, nous dit-il, un fou qui croit étre Jesus-Christ, il faut qu'il soit bien fou pour le croire ; car moy qui suis le Pére Eternel, je n'ay point de Fils comme luy. Ah ma foy ! me dit alors le Provincial, cet homme a aussi sa folie ; j'en dis de même au Medecin, vous condamnés un tel et un tel de folie, mais au bout je vois la vôtre. Mais vous, Monsieur, que penserés-vous de ceux qui attendent avec impatience le second volume des Entretiens ? Plusieurs qui ne savent pas les liaisons que j'ay avec l'Abbé de Villars, ni qu'il soit Auteur du Livre, m'ont assûré qu'on verroit bien-tôt paroître la suite du Comte de Gabalis, et un de nos Conseillers aprés m'avoir dit qu'on parloit de censurer les Entretiens et de les défendre, ajoûta en bon Politique que si cela etoit, l'Auteur ne balanceroit plus à publier tous les secrets. A vôtre avis, le Conseiller n'avoit-il pas aussi sa folie d'attendre de nouveaux secrets. Je ne luy répondis rien, mais je luy ay souhaité depuis que quelque Italien luy vint escroquer sa bourse en luy promettant des secrets. Ce n'est pas que je ne croye que le Comte de Ga-

balis aura mille fois plus de vogue si on le défend que si on luy laissoit son sort; mes baise-mains à Monsieur l'Abbé. Adieu, je suis,

MONSIEUR,

Votre trés-humble et trés-obéissant serviteur.

NOUVEAUX ENTRETIENS

SUR

LES SCIENCES SECRÈTES

Touchant la Nouvelle Philosophie

NOUVEAUX ENTRETIENS

SUR

LES SCIENCES SECRÈTES

PREMIER ENTRETIEN

Je suis* prédestiné à voir tous les ans un homme extraordinaire. Benite soit l'Etoile qui m'a donné cette année Monsieur le Docteur Jean le Brun; et beni soit celui de mes Amis ou de mes Ennemis, qui pour se divertir, ou pour me faire insulte, m'a adressé cet excellent homme. Tout autre que moi se serait peut-être offensé d'un certain compliment qu'il m'a fait d'abord; mais je ne fais jamais de ces fautes-là. Je me trouve bien de ménager les gens singuliers en leur espèce; un Original est toujours d'un grand prix pour moi; et Dieu m'a fait la grace de reconnoître que les fols ne sont au monde que pour donner des leçons de sagesse. Il est vrai que j'eus un peu besoin de

*Cet ouvrage paroît trente ans après la mort de son Auteur.

cette grace, pour ne pas mettre à la porte Monsieur Jean le Brun, la premiére fois qu'il m'apparût. Il heurta brusquement à mon Cabinet, et entra de même, tenant un Livre et un bâton à une main, et ôtant son grand chapeau de l'autre. Monsieur, me dit-il, je suis votre serviteur : je viens tout exprès d'Irlande, pour vous dire que vous étes un mal-avisé. Il avoit les yeux rouges et farouches, le visage blême, un habit noir et court, une ceinture de laine sur sa soutanelle, une barbe particuliére, et l'air et le poil d'un dévot offensé. Monsieur, lui dis-je fort civilement, en lui saisissant doucement la main du bâton, avant que je réponde à l'honnête compliment, que vous étes venu m'apporter de si loin, ayez la bonté de me dire si vous étes Cabaliste, Rabin, ou Rose Croix. Je suis Maître Jean le Brun, me répondit-il, le grand *Jordanus Brunus* étoit mon Trisayeul, et vous étes un mal-avisé et un ignorant. Maître Jean le Brun, repartis-je, je demeure d'accord du second éloge; car je ne connois ni vous, ni vôtre Trisayeul : mais aprenez-moi quel sujet vous avez de me donner le premier épitete, et de venir du fonds de l'Irlande pour me complimenter ainsi. Pourquoi, me dit-il, m'avez-vous donc ravi dans ce méchant Livre la gloire que j'ai méritée ? Pourquoi donnez-vous à notre Ecolier Descartes, la gloire qui n'est düë qu'à *Jordanus* et à *Joannes Brunus*?

Pourquoi l'élevez-vous jusqu'au Ciel ? Et pourquoi dites-vous décisivement, qu'il a porté plus de lumière à la Philosophie, qu'il n'y en a eu jusqu'ici depuis trois mille ans ? Je n'entens rien à tout ce que vous me dites, Monsieur Jean le Brun, interrompis-je ; je n'ai fait nulle part les Panegyriques dont vous me parlez, je ne suis point autrement sujet à loüer personne mal à propos ; et de plus quoi que je n'aime guére Aristote, je ne trouve pas que personne se soit élevé de nos jours, qui éclaircisse mieux la Nature qu'il l'a éclaircie : or obscurité pour obscurité, je ne louerai jamais la nouvelle au préjudice de l'ancienne. Comment, Monsieur, me dit-il, en me montrant le titre du Livre, vous n'avez pas fait ce Livre-là ? Non assurément, lui repartis-je, il ne m'apartient pas de faire de tels essais. Et de plus, poursuivit il, vous n'êtes pas infatué pour Aristote ? et vous ne croyez pas que le Breton, dont il est parlé dans ce Livre, est le plus grand Philosophe qui ait jamais été ? Pour Aristote, repris-je, j'ai de grandes informations contre lui ; et pour Descartes, je n'ai garde de le fort estimer, car je ne l'entens pas. Ah ! Monsieur, s'écria-t-il humblement, je vous demande donc mille pardons de ma méprise. Un Religieux m'avoit pourtant assuré que vous aviez composé ce Livre-ci, et m'avoit donné votre nom et votre adresse : je suis tout prêt à vous faire

toute la satisfaction que vous sçauriez desirer. Je n'en veux pas, Monsieur Jean le Brun, lui dis-je; réparez seulement un petit mal par un fort grand bien, faites-moi part de votre science et de votre amitié. Je vous les donne, me dit-il, en mettant sa main dans la mienne. Vous me paroissez même un sujet propre aux grands desseins que j'ai formés dès ma jeunesse. Vôtre Morale est bonne, puis-que vous souffrez les injures sans vous émouvoir, et votre Philosophie pourra le devenir, puis-que vous n'étes pas entêté d'Aristote. Ah! Aristote, que tu as fait de mal aux bonnes mœurs, et que les Conciles qui défendoient autrefois de te lire étoient bien inspirez du Ciel! N'étes-vous pas de cet avis, Monsieur? Aristote n'est-il pas pernicieux à la Moralité? Pernicieux, répondis-je, Monsieur, du dernier pernicieux. Et ne trouvez-vous pas le siècle, continua-t-il, horriblement corrompu? Horriblement, repris-je. Et ne deviendres-vous pas volontiers, poursuivit-il, le Disciple et le Coadjuteur d'un homme suscité extraordinairement par le Saint Esprit pour la réformation générale des mœurs? Pourvû que ce ne fût ni Luther, ni Calvin, repris-je, ni quelque autre homme de même espèce, j'ai assez de penchant à corriger. C'est, dit-il, la plus loüable inclination que puisse avoir un Chrétien : il ne faut songer qu'aux mœurs,

nous sommes tous Pasteurs les uns des autres, Dieu nous a tous chargés en particulier du salut de notre prochain. Malheur à celui qui ne travaille qu'à sa sanctification, et qui néglige celle de ses freres : mais ce n'est rien faire que de corriger des fautes particuliéres, de ne s'oposer qu'en détail aux abus qui se glissent dans la Morale; il faut aller à la source, saper les fondemens de tous les desordres, connoître le principe de la corruption générale et le ruïner. J'espère que Dieu m'a réservé cette gloire; j'ai connu le mal, et j'en ai le reméde. Ah! Monsieur, lui dis-je, mettez-moi en part de cette gloire, faites-moi connoître ce mal, et souffrez que je vous aide à le guérir. Je ne vois rien en vous, me répondit-il, qui m'oblige à vous refuser ce que vous me demandez. Ce zèle si digne de loüange, que vous me faites paroître pour la bonne Morale, est l'effet et le manque du peu d'attachement que vous avez pour Aristote : c'est-là le grand point, quiconque aime Aristote ne sçauroit avoir la Morale droite. Quant à Descartes, c'est un mélancolique, plein de bonne opinion pour ses rêveries, qui a voulu aller plus loin que je ne voulois, et qui s'est égaré. Il a voulu ajuster ses speculations aux miennes et à celles de mon Trisayeul, et il a tout gâté. Si vous ne l'estimez guére, vous avez raison, et si vous ne l'entendez pas, je ne vous estime pas moins, il

est inintelligible. La Philosophie qu'il avoit aprise de nous étoit claire et pure, solide et sensible; nulle vision ne la rendoit ridicule et suspecte, et tout y étoit propre à réformer les mœurs. Il ne tiendra pas à moi que je ne vous explique tout cela, et même que vous ne soyez admis au nombre de ceux qui prétendent, avec l'aide de la Grace, réformer les mœurs de ce tems, par les principes que j'ai imaginez. Il faut pourtant que j'aille consulter Dieu là-dessus. Je vous prie cependant, Monsieur, d'oublier la brusquerie que je vous ai faite en entrant, je serai plus honnête quand j'aurai l'honneur de vous revoir. Il voulut s'en aller, mais je n'eus garde de le laisser échaper. Tous ces Visionnaires qui s'érigent en Réformateurs, et qui passent leur vie à méditer de nouvelles Loix, une nouvelle Politique, une nouvelle Théologie, une nouvelle Morale, une nouvelle Philosophie, ont toûjours du bon et du ridicule. Ils ont certains intervales lucides, où il y a quelque chose à profiter : on rit du reste et on admire jusqu'où se peut exalter l'imagination d'un Homme de Lettres. Monsieur, dis-je à *Joannes Brunus*, vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, vous étes fatigué de vôtre long voyage, vous vous reposerez ici. Voilà un petit lit de sale, où vous pourrez vous coucher quelque tems : et pour la consultation que vous voulez faire avec le Seigneur,

voilà un Prie-Dieu. Je vais cependant me faire habiller : nous confererons ensuite sur vos saints projets, puis nous dînerons, s'il vous plaît. Ah! Monsieur, me dit-il en m'embrassant, il n'y a rien de si honnête que vous; j'espère que Dieu m'inspirera de vous admettre à l'Apostolat où il m'a appelé, allez vous habiller : laissez moi ici pour lui demander quelle est sa volonté. Je le laissai dans mon Cabinet.

DEUXIÈME ENTRETIEN

Joannes Brunus fut une heure en conférence avec le Saint-Esprit : il sortit de mon Cabinet enflammé comme un Cherubin. Vous étes des nôtres, mon fils, me dit-il, Dieu m'a dit que le zèle que vous avez pour la réformation des mœurs vient de lui; que c'est lui qui vous a inspiré le mépris que vous faites d'Aristote; et que c'est lui qui vous a fait entendre que le mélancolique Descartes ne mérite pas toute l'estime que l'Auteur de ce Livre voudroit qu'on en fist. Sur ces trois fondemens je ne ferai point de difficulté de vous dire mes desseins, de vous raconter mon histoire, de vous expliquer ma Philosophie, et de vous associer à la gloire de réformer le Monde Chrétien. Asseyez-vous donc, Monsieur, lui répondis-je; je vais vous écouter avec toute la docilité dont je suis capable. Il s'assit et parla de la sorte.

Ces derniers tems ont été feconds en Réformateurs. L'Enfer semble avoir ouvert toutes les portes pour renverser la Nacelle de Pierre, sous prétexte de la réparer... Dieu toujours

fidèle à la promesse qu'il lui a faite, que les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle, a suscité aussi de son côté des Hommes extraordinaires pour la sauver par les mêmes moyens par où les Emissaires d'Enfer ont voulu la perdre. Un véritable zéle pour une Réformation générale a animé plusieurs grands Personnages, à travailler par des soins infatigables pour rétablir la pureté de la Morale primitive : mais par un secret jugement de Dieu, leurs saints efforts ont été inutiles. J'ai autrefois conféré avec la plûpart de ces grands Hommes; je leur ai dit mes sentimens, ils n'ont pas voulu me croire : je ne m'étonne pas s'ils n'ont pû réüssir. L'un d'eux voulut entreprendre d'abord de rétablir l'ancienne vigueur de la Discipline, et la sévérité des vieux Canons. Son dessein a échoüé : il ne faloit pas aller ainsi ouvertement contre le torrent de la corruption du siècle; le cœur humain veut être autrement ménagé. Un autre d'intelligence avec celui-là, fit une étude prodigieuse, pour faire changer de face à toute la Théologie, pour décréditer les Docteurs Scholastiques, et pour substituer au raisonnement une Science de mémoire et de collections sur les Peres. Ce dessein étoit grand et bon : mais, bon Dieu, quelle entreprise! rompre en visiere aux Pédans, aux Universités, aux Moines! Dieu veüille avoir son ame! je lui dis un jour, que

son projet manquoit de prudence, et qu'il feroit gendarmer trop de gens. Un autre fit grand fracas avec ses railleries, sur certains prétendus relâchemens : mais outre que peu de gens crûrent qu'il fût de bonne foi dans ses citations, beaucoup le trouvérent peu Chrétien; et tous les gens de bien trouvérent que cette invention nuisoit plus aux mœurs, qu'elle ne pouvoit leur profiter, puis-que tout au moins elle faisoit sçavoir aux peuples jusqu'où les Docteurs, qui leur étoient en plus grande vénération que cet Auteur, leur permettoient de se relâcher. Si tous ces Messieurs m'eussent voulu croire, nous eussions mieux fait que tout cela; mais chacun abonde en son sens, et c'est par où les affaires de Dieu sont très-souvent retardées. Il faloit commencer par décréditer Aristote, sans faire paroître l'intention qu'on avoit d'établir une Philosophie opposée; ainsi sans qu'on s'en apperçût, la Théologie et la Morale eussent nécessairement changé de face. La chose eût été facile en ce tems-là, je ne sçai si elle le sera maintenant. Des Disciples de ces grands Hommes, dont je vous parlois, se sont avisés de l'entreprendre, et ils font valoir tout de leur mieux une nouvelle Philosophie. Comme leur intention est bonne, et que tout cela ne tend qu'à continuer le plan de nôtre Réformation, je leur en sçaurois bon gré s'ils ne faisoient pas

deux choses. La premiére est d'attribuer à Descartes la gloire d'une invention qui appartient à mon Trisayeul et à moi. Et la seconde est qu'ils prennent pour argent comptant toutes les rêveries que Descartes a ajoûtées de son chef, qui sont néanmoins toutes propres à ruïner de fond en comble la Morale Chrétienne, si elle n'étoit pas ruïnée.

Ils ont grand tort en tous ces deux points, lui dis-je; mais je ne suis pas assez habile pour démêler ce que Descartes a mêlé du sien aux spéculations de vôtre Trisayeul *Jordanus Brunus*, de qui je ne lûs jamais les Ouvrages. Je ne sçai pas même assez la Philosophie de Descartes, pour discerner ce qu'il peut y avoir de si contraire aux bonnes mœurs. Ce que Descartes a pris de nous, reprit-il, est bon et propre à nôtre dessein : mais ce qu'il a ajoûté est très-pernicieux. Je veux vous le faire comprendre clairement et en peu de paroles. Et pour cet effet, il faut en premier lieu que je vous dise mes sentimens sur la Philosophie d'Aristote, et qu'ensuite vous demeuriez d'accord avec moi d'un principe de la Morale Chrétienne, sans lequel il n'y auroit point de différence d'un Chrétien à un Payen. C'est que la Foi est l'ame du Christianisme; elle est le principe de tout le bien et de tout le mérite : Or plus cette Foi souffre des contradictions, plus elle est combattuë par le raisonnement

humain, plus elle est seule, d'autant plus elle est méritoire, plus victorieuse, et plus triomphante. Ce principe est admirable, m'écriai-je; de sorte que, poursuivit-il, on ne peut rien faire de plus ruïneux à la Morale Chrétienne, que de diminuër la gloire et le mérite de cette Foi, en s'ingérant d'assujettir à la raison les choses divines. Il est de la gloire du Christianisme que celui qui approche de Dieu croye que Dieu est, c'est-à-dire, que la seule Foi le lui apprenne. Tout raisonnement sur les choses divines, ne fait qu'accoûtumer et instruire l'esprit à douter : S'il ne détruit pas la Foi, du moins en diminueroit-il le mérite, s'il arrivoit que l'on trouvât une démonstration de ce qu'on croit. Afin que la Foi ait tout son prix, il lui faut laisser toute son obscurité, qui fait une partie de son mérite. Ainsi l'on ne peut rien faire de si pernicieux, que de remplir l'esprit des jeunes gens d'une Philosophie qui entreprend de leur prouver l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, et les autres choses de cette nature. C'est changer le Christianisme en Peripateticisme, et transplanter la Croix du Calvaire dans le Licée. O Dieu! extirpez le Syllogisme et l'Entimême de vôtre Eglise, et ne laissez pour tout argument, que l'argument des choses qu'on ne voit point. Monsieur, interrompis-je, vôtre Oraison jaculatoire et vôtre raisonnement me font voir que

vôtre grand chagrin contre Aristote vient de ce que son étrange Philosophie est propre à prouver qu'il y a un Dieu. Vous l'avez dit, mon fils, me dit-il, cette Philosophie est la ruïne de la Foi; il n'y a rien dans la Religion qu'on ne puisse entreprendre de prouver par elle. N'est-ce pas sur cette dangereuse maniére de raisonner, et par ce malheureux principe, que le Phanatique Raymond Lulle a crû démontrer la Trinité, et l'Incarnation; et le plus ignorant des Disciples de cet extravagant, n'a-t-il pas la témérité de dire, qu'il voit plus clair que le jour dans ces mystéres? Voilà le fruit de la Philosophie d'Aristote. Déracinons de par Dieu cet arbre maudit, et travaillons de toutes nos forces à exterminer cette ennemi de la Foi : je voudrois mourir pour cette querelle, et je croirois être Martyr. Vôtre zéle est admirable et singulier, lui dis-je : mais est-ce que par vôtre Philosophie on ne sçauroit prouver qu'il y a un Dieu, que l'ame est immortelle, et les autres choses de cette nature? Et n'est-elle pas en ce point aussi pernicieuse à la Foi, que la Philosophie d'Aristote? Non, mon enfant, reprit-il, voici en quoi Descartes s'est égaré. Par la Philosophie qu'il a prise de nous, on ne sçauroit à la vérité prouver évidemment qu'il n'y a point de Dieu, ni que l'ame est mortelle : mais il s'ensuit clairement de nôtre systême, qu'il n'est pas nécessaire

que Dieu ait aucune part à la création, à la conservation, et à la conduite du monde : et pour nôtre ame il s'ensuit, ou qu'elle n'est pas différente de celle des bêtes, ou qu'il n'est pas nécessaire qu'elle ne meure point. De sorte que le mérite de la Foi ne reçoit aucune atteinte par cette Philosophie, et vous voyez qu'elle n'est pas indigne d'être enseignée, ni étudiée par des Chrétiens. Mais Descartes peu soigneux de la gloire du Christianisme, a mêlé des chimeres Peripateticiennes dans cette solide Philosophie : et il a tant rêvé sur une pensée d'Aristote, qu'il est enfin parvenu à en faire une maniére de sophisme, qui ébloüit d'abord les esprits foibles, et qui leur paroît une démonstration claire et certaine de l'existence de Dieu.

Voilà, Monsieur, lui dis-je, ce que j'avois trouvé de ridicule et d'impénétrable en cet Homme. Il dit ouvertement qu'on ne peut rien entendre dans sa Philosophie, si on ne sçait parfaitement sa Métaphysique; et cette Métaphysique si nécessaire est toute fondée sur cette démonstration dont vous parlez, et qui me parut d'abord un vrai Paralogisme, qu'on ne sçauroit comprendre qu'en supposant deux ou trois fois ce qu'il faut prouver.

Il est vrai, mon enfant, repris Jean le Brun; mais ce n'est pas là le pire : ce ne seroit pas un mal fort dangereux d'avoir fait une fausse

démonstration de l'existence de Dieu; en faisant voir cette fausseté à celui qui seroit persuadé que sa démonstration est bonne, on le fortifieroit dans la foi, et il demeureroit convaincu de l'inutilité du raisonnement sur des verités plus difficiles, puis-que celle-ci qui est si plausible et qui paroit si vraissemblable aux Payens aussi-bien qu'aux Chrétiens, ne peut être démontrée : mais le grand mal qu'ont fait les visions dont Descartes a embroüillé la Physique de mon Trisayeul, c'est qu'il met d'abord dans l'esprit de son disciple la plus dangereuse disposition où puisse être l'esprit d'un Chrétien, par cette supposition ridicule que tout ce que les sens et les hommes, et la raison même peuvent lui avoir apris, est faux ou douteux. N'est-ce pas ressuciter la Secte dangereuse des Pyrrhoniens, accoûtumer l'esprit à douter de tout, ou à ne cesser de douter que par sa propre lumière ; enfin se rendre l'arbitre unique de la verité ?

Je ne sçai pas, repartis-je, si, dès qu'on veut être disciple de Descartes, il faut devenir Pyrrhonien ; mais je m'aperçois bien que cette disposition d'esprit qu'il demande est toute propre à faire un Calviniste : à force de s'accoutûmer à n'en croire qu'à soi-même sur les choses naturelles, et à ne rien déférer aux lumiéres d'autrui, on aura la même présomption pour les choses divines : l'autorité de la tradi-

tion des Peres et des Conciles ne sera pas comptée pour grand'chose. Tout ce commencement de Métaphysique de Descartes est assez naturellement le précurseur de l'esprit particulier de Calvin : ce qui fait que tous ceux qui sont suspects parmi nous de favoriser une bonne partie des erreurs de ce Novateur, s'accommodent assez de cette Philosophie, et prennent soin de l'insinuër insensiblement, et de la substituer à celle d'Aristote.

Ceux qui favorisent Calvin, reprit Jean le Brun, pourroient encore favoriser nôtre Philosophie par des raisons que l'on m'a objectées dans mes voyages ; mais comme elles sont tirées de la Physique, je les payerai, avec l'aide de Dieu, en disant que Dieu est tout-puissant, et que la Physique et la Foi n'ont rien de commun. Il n'en est pas de même de la Métaphysique. Vous avez sagement remarqué, qu'il est fort dangereux de la commencer par un principe si semblable et si favorable à celui de Calvin.

Mais ce n'est pas là tout le mal, il faut que je vous dise une petite avanture qui m'est arrivée dans le Nord. Lors-que Descartes fit paroître sa Métaphysique, je fus assez simple de me servir de sa méthode contre un Manichéen. Quoi ! se trouve-t-il encore des Manichéens au monde, interrompis-je ? Beaucoup, poursuivit-il, et de tous les Hérétiques il n'en est

point de plus opiniâtres. Je voulus donc lui prouver l'unité d'un principe de toutes choses, par la méthode de Descartes, de laquelle j'avois été d'abord un peu ébloui, je l'avoue, et que je n'avois pas encore reconnue si pernicieuse qu'elle est. Je le priai premiérement, suivant cette méthode, de supposer que tout ce qu'il avoit ouï dire, et tout ce qu'il avoit crû vrai jusqu'alors, étoit faux. Le Manichéen me regarda à peu près comme on regarde un fol dont on a sujet de se divertir, en entretenant sa folie. Comment est-il possible, me dit-il, de faire cette supposition ? Dieu qui est tout-puissant, répondis-je, ne peut-il pas avoir voulu vous tromper par quelque raison secrete ? Mais ne faut-il pas que je supose aussi, repartit-il, qu'il n'y a point de Dieu, puisqu'il faut que je suppose que tout ce que j'ai sçu jusqu'ici est faux ? Comment supposerai-je donc, que ce Dieu, que je suppose qui n'est point, a voulu me tromper ? Et puis, continua-t-il, qu'elle méthode de raisonner est la vôtre ? vous supposez d'abord ce Dieu que vous voulez me prouver, ou plutôt ce principe du mal dont vous voulez me desabuser ; car si j'avois été trompé jusqu'ici, ce ne seroit sans doute que par le principe de l'illusion et du mensonge, aussi bien que de tous les maux qui sont au monde. De quelque manière que vous fassiez çette supposition, dis-je au Manichéen, faites-

la toûjours ; puis faisant réflexion sur ce doute universel de toute choses, faites une démonstration de vôtre existence, et dites : Je doute, donc je suis. Le Manichéen soûrit. Monsieur le Docteur, me dit-il, je vous demande, s'il vous plaît, que veut dire, je doute, car je l'ai oublié. Seroit-ce par avanture la même chose que : je suis en doute ? C'est cela même, lui dis-je. C'est-à dire, poursuivit-il, que vous raisonnez sçavamment et ingénûment que vous-étes, parce que vous étes : Je suis en doute, donc je suis, est une plaisante démonstration ; et tant que vous direz, je suis, donc je suis, on ne pourra pas vous contester que la conséquence ne soit contenuë dans l'antecedent. Je traitai de chicane de Logique cette raillerie du Manichéen ; et dissimulant le petit embarras où j'étois, vous avez beau plaisanter, lui dis-je, il est certain que je pense et que je connois que je suis, sans qu'aucun corps ait contribué à me donner cette connoissance. Je puis connoître en moi cette pensée, sans connoître aucun corps ; il s'ensuit donc que ma pensée n'est point corporelle, et que moi qui pense ne suis ni corps, ni matiére ; puisque le corps et la matière ne pensent point, et ne contribuënt rien à la connoissance et à la pensée. Le Manichéen parut peu touché de tout cela. Avant que de répondre à vôtre démonstration si impliquée, me dit-il, il faudroit premiérement que nous fus-

sions convenus de bien des choses, sur lesquelles j'ai peur que vous n'ayez guéres médité. Car sans m'arrêter à contester, que, lors-que vous dites, je doute, ou je suis, ce *je* signifie d'abord un certain composé de corps et d'ame, et que vous ne pouvez vous connoître sans connoître ces deux choses : autrement ce qui fait le *je*, le *moi*, la *personne*, ne seroit précisément que l'ame, dont le corps ne seroit que la prison, ou la demeure, ou le Navire, comme disoient les Platoniciens, et le corps ne seroit pas une partie essentielle et physique de l'homme ; nous ne conviendrons pas peut-être aisément ce que c'est que pensée, et il n'est pas si évident que vous croyez que l'on puisse penser sans corps. C'étoit un consentement de la Synagogue et des premiers Chrétiens aussi bien que de la Secte de Platon, que les Intelligences et que les Anges sont matériels. Selon cette ancienne Théologie, ou Philosophie, la pensée n'est qu'une très-subtile partie de matiére, mûë en certain sens par une moins subtile. Il paroissoit aux premiers Docteurs si peu éloigné de la matiere de pouvoir penser, que Tertullien n'a pas crû faire injure à la Divinité, de dire qu'elle étoit matérielle ; et notre Docteur Manés n'a point déterminé le contraire. Quoi-qu'il en soit de ces Questions si difficiles, je mets en fait qu'il n'y a point d'homme vivant qui comprenne pleinement et sans

aucune obscurité ce qu'il dit, quand il dit, je pense ; et qui soit évidemmment assuré qu'il penseroit comme il fait, si tout ce qu'il y a de matériel en lui étoit anéanti, et même si les organes étoient troublés, ou disposés d'une autre façon ; ce qui fait qu'il ne peut juger sans hésiter, que sa pensée ne dépende pas essentiellement de la disposition de la matière, et qu'elle ne soit telle quelle est, parce-que la disposition des organes est telle.

Je vous avoue, mon fils, poursuivit Jean le Brun, que ce Manichéen m'embarassoit fort. Cependant comme j'en voulois venir à la demonstration de Descartes pour l'existence de Dieu : Il n'est pas tems, lui dis-je, de réfuter maintenant les imaginations de Platon, et des Rabins ; non plus tout ce que peuvent avoir écrit les premiers Chrétiens, pour attirer les sçavans Payens au Christianisme, par quelque conformité de Philosophie. Mais supposons que je pense que Dieu est, toutes les créatures ensemble étant infiniment moins parfaites que cet Etre, dont j'ai l'idée infiniment plus parfaite qu'elles : il est certain qu'elles n'ont pû me donner cette idée, car la cause doit être autant ou plus parfaite que l'effet. Il n'y a donc qu'un Etre ou plus parfait que cette idée, qui peut me l'avoir donnée, et cet Etre si parfait est Dieu. Le Manichéen étoit rêveur et triste durant tout ce discours. Etes-vous

fâché, lui dis-je, que je vous déssille les yeux, et que je vous montre qu'il y a un Dieu. Helas! je m'aflige de ce que vôtre démonstration ne prouve rien ; je désirerois de tout mon cœur qu'elle fût solide, car la doctrine du grand Manés seroit incontestable. Je dirois comme vous à tous ceux qui ne sont pas de ma croyance : j'ai l'idée du principe de tout le mal, d'un Etre souverainement mauvais, comme vous avez l'idée du principe de tout le bien et d'un Etre souverainement bon, nulle chose du monde n'est assez mauvaise pour m'avoir donné l'idée d'un principe infiniment méchant, comme nulle chose du monde n'est assez bonne pour vous donner l'idée d'un principe infiniment bon : Ainsi s'il étoit nécessaire qu'un être infiniment bon produisît votre idée, il seroit nécessaire qu'un être infiniment méchant produisît la mienne ; mais l'une et l'autre de ces preuves ont deux grands défauts. Premierement, elles supposent que ce n'est pas la nature de l'entendement de ramasser en une seule idée une multitude d'objets. Cependant, il ne faut autre chose que ranger tout ce qu'il connoit sous de certaines idées générales et universelles, et réduire tant d'êtres différens à une certaine unité. Il voit dans le monde une diversité de maux et de choses mauvaises, il les assemble et les range sous une idée universelle du mal ; et cette idée universelle est

infinie, parce qu'elle est fondée sur une infinité de maux particuliers : ainsi on a l'idée du mal infini, sans qu'il soit nécessaire que ce mal infini existe pour produire en nous son idée. De sorte que, comme ce ne seroit pas par ce raisonnement que je voudrois prouver un principe du mal, vous ne pouvez aussi vous en servir pour prouver vôtre principe du bien.

Outre ce défaut que je viens de remarquer, continua ce Manichéen, vôtre démonstration en a un deuxiéme qui est sans replique ; c'est qu'elle suppose qu'on peut avoir l'idée d'une chose finie et limitée, plûtôt que l'idée d'une chose qui n'est ni finie ni limitée, et qu'on peut connoître plûtôt le fini. Cependant, dire, qu'une ligne est finie, c'est dire qu'elle n'est pas infiniment étenduë ; comme dire qu'elle est infiniment etenduë, c'est dire qu'elle n'est point finie. De là viennent ces axiomes si communs et si raisonnables, que la science des contraires est la même, et que les choses relatives ne peuvent être connuës l'une sans l'autre ; c'est pourquoi l'idée de l'infini est aussi naturelle et aussi proportionnée à nôtre entendement, que l'idée de ce qui est fini.

Vraîment m'écriai-je, je n'ai rien à vous dire, si vous ne tenez pas nos conventions. Vous me venez parler de contraires, de relatifs et d'axiomes, avant que nous ayons découvert s'il y a des contraires et des relatifs, et contre

la supposition que nous avons faite que tous les axiomes quels qu'ils puissent être, sont faux et impertinens, sur tout s'ils sont d'Aristote. Mon ami, me dit mon Manichéen, vous avez été le premier à rompre le marché, je vous ai laissé passer les causes et les effets sans vous obliger à m'en faire un long Traité qui vous eût peut-être fatigué, et qui vous eût assurément empêché d'achever ajourd'hui vôtre beau sophisme.

Je ne vous ai point querellé de ce que vous ne vous êtes pas tenu vous-même dans la supposition que vous m'avez proposée, parce-que j'ai bien vû qu'il étoit impossible de s'y tenir. Car nôtre raison se forme insensiblement sur les différentes idées que les sens nous présentent dès notre enfance, et sur les diverses expériences que nous faisons de la vérité ou de la fausseté de ces idées. Il est impossible que nous fassions un raisonnement d'un peu longue haleine, que par le secours de ces idées que nous avons reconnu être raisonnables : ainsi il est impossible de supposer de bonne foi que tout ce que le sens et l'expérience nous ont dit est faux ; et je défie aucun homme du monde de faire un raisonnement juste, en se tenant rigoureusement dans cette fantasque et peu naturelle supposition.

Je tins la meilleure mine que je pûs avec ce Manichéen : Je lui dis qu'il seroit damné,

qu'Aristote et Platon seroient l'instrument de sa réprobation ; et qu'au reste, je voyois que la priére étoit l'unique épée qu'il faut employer contre les Hérétiques. Je le quittai pour m'aller mettre en oraison ; mais à vous dire le vrai, j'étois si inquiet sur tout ce que cet homme m'avoit dit, et si scandalisé de ma Métaphysique, que lorsque je fus devant Dieu, j'employai moins de tems à le prier pour la conversion de ce Manichéen, qu'à le consulter touchant la validité de la démonstration que j'avois entreprise, et touchant la solidité de ma métaphysique. Ce fut alors, ô Seigneur ! Auteur adorable et Consommateur de la Foi, que vous me fîtes cette grace, et que vous répandîtes sur mon esprit cette lumiére admirable, que toutes les preuves métaphysiques et naturelles sur l'existence de Dieu, sur l'immortalité de l'ame et sur les autres choses de cette nature, sont plus propres à égarer, qu'à persuader, et que le plus grand service qu'on puisse rendre à la Foi, et le plus agréable sacrifice qu'on puisse faire à la Croix de Jesus-Christ, c'est de lui immoler toutes ces audacieuses Philosophies, qui ont l'insolence de porter leurs enthimêmes téméraires jusques dans l'essence de Dieu. Voilà donc, Monsieur, lui dis-je, la grande raison pourquoi Joannes Brunus renonce juridiquement à l'audicieux Aristote, et même à la Métaphysique de Des-

cartes. Mais comment pourrez-vous insinuer la gloire de la Foi, la Physique de Descartes ou de vôtre Trisayeul Jordanus, puisque Descartes a prétendu qu'on ne la pouvoit entendre sans le secours de la Métaphysique et ses belles démonstrations de l'ame et de l'existence de Dieu ? Comme Descartes, me répondit-il, n'avoit pas en vuë la réformation générale des mœurs et qu'il ne vouloit que faire paroître la force de son esprit, il n'a pas dédaigné de marcher sur les traces d'Aristote qu'il méprisoit si fort, et croyant pouvoir fortifier et déguiser tout ensemble une vieille et foible démonstration par un nouveau tour, il a cherché à se signaler et a voulu s'emparer de l'admiration de ses Lecteurs par la hardiesse de ses principes et de la méthode. Mais Dieu qui fuit toujours les superbes qui le cherchent, a confondu celui-ci, et a permis que les démonstrations prétenduës ayent plus rebuté de gens de sa Physique, qu'ils n'y en ont attiré.

Et certes, ce n'étoit pas pour prouver les choses divines que cette Physique a été inventée. Je vois bien maintenant que ce n'est pas pour cela que Dieu a permis que je l'aye comprise ; aussi je n'ai garde ni de la commencer par là, ni de la faire aboutir là. Je ne veux point de l'admiration de mes Disciples au préjudice de la Foi et de la morale chrétienne. J'ai par la grace de Dieu un moyen plus sûr

et plus naturel de faire admirer d'abord ma Physique, et d'en donner une merveilleuse curiosité.

Quoi ! Monsieur, lui dis-je, vous pourrez vous passer dans votre Physique de prouver ou de supposer qu'il y a un Dieu ! Assurément, repartit-il, je puis même supposer tout le contraire, et il n'est aucunement nécessaire que je fasse aucune mention de Dieu, ni pour la création, ni pour la conservation, ni pour la conduite du monde. Je vous dirai bien plus ; mais il ne faut pas trop publier ceci à cause des Moines et des Chaperons. Je suis parvenu par la grace de Dieu à comprendre qu'il est assez facile de prouver avec cette Physique, qu'il n'est pas nécessaire que l'ame soit immortelle et spirituelle, ni qu'il y ait un principe spirituel qui gouverne le monde : de sorte qu'un Chrétien imbu de cette Physique, ne sauroit perdre la gloire et le mérite de la Foi, puisqu'il ne sauroit trouver dequoi apuyer aucune des choses qu'il croit. Il sera même tous les jours en état de remporter de nouvelles victoires, puis que cette Physique pourra lui fournir en tous et par tout des raisons contre ce qu'il croit. Loüé soit Dieu, m'écriais-je jusqu'ou va le zéle des serviteurs de Dieu, quand il est selon sa science ! Il porte même à inventer et à favoriser des Sectes contre l'existence de Dieu. Vous aviez raison,

Monsieur, de dire que vous aviez un moyen sûr pour vous emparer de l'admiration de vos Disciples. On vous admirera jusqu'à l'étonnement, et presque jusqu'au scandale.

Ce ne sera point, continua-t-il, parce que je viens de vous dire, que je me ferai admirer à toutes sortes de gens. Je n'en parlerai qu'aux esprits solides et bien Chrétiens ; pour les autres je me contenterai de les enchanter par un nombre infini de choses rares, singuliéres, inoüies, étonnantes, inimaginables, et pourtant évidentes dont notre Physique est remplie. Je proposerai en gros toutes ces choses extraordinaires ; et il est impossible qu'on n'en soit enchanté, et qu'on n'ait pas une avidité extréme d'en entendre le détail et les preuves. Enchantez-moi donc, Monsieur, lui dis-je, et parcourez en gros toutes ces merveilles, en attendant que vous m'en expliquiez un jour le détail.

Volontiers, me dit-il ; mais Monsieur, vous devez savoir que l'oraison mine un peu le corps, et que les longs discours philosophiques affoiblissent un peut l'estomach. Il me semble que vous m'aviez proposé de me donner à dîner : Ah ! il est vrai, m'écriai-je, Monsieur Jean le Brun, allons-y donc.

TROISIÈME ENTRETIEN.

Monsieur Jean le Brun dîna sans parler : Je remarquai qu'il étoit extraordinairement altéré. Après le repas il dit graces longuement, puis s'aprochant du feu : Si nous avions de la foi, s'écria-t-il, comme un grain de moutarde, nous n'aurions pas besoin de manger et de tant boire ; car il est écrit, que l'homme juste vit de la foi et de la parole de Dieu ; la foi nourrit quarante jours, Elie et Moïse. Je crois, lui dis-je, Monsieur, que, quand le Fils de l'homme viendra, il ne trouvera guéres sur la terre de cette foi nourrissante. La Morale est grandement relâchée, et les plus dévots ne haissent pas la bonne chére. C'est que la foi est modique, reprit Jean le Brun : pour moi, je ne mange pas beaucoup par la grace de Dieu, et ne bois guére que par inadvertance et par distraction. Comme d'ordinaire j'ai la tête remplie de quelque grand dessein, et que mon esprit est appliqué ou à Dieu ou à quelque affaire de Dieu, la nature qui ne veut rien perdre prend son tems et se conforte à la dé-

robée, pour pouvoir ensuite soutenir les travaux que lui impose la grace et la foi. Toutes choses se tournent en bien à ceux qui aiment Dieu. Je pense, mon enfant, que le peu que je viens de boire me rend bien plus propre à philosopher. Je souhaite, Monsieur, qu'il soit vrai de dire à cette fois que la verité est dans le vin.

Philosophons donc, me dit-il. Quel est, à votre avis, le principe des choses naturelles, et la premiére matiére de tout ce que nous voyons? Un Comte Allemand, répondis-je, qui avoit beaucoup de votre air et de vos maniéres, excepté qu'il faisoit profession de vivre sans manger et boire, en appliquant sur le nombril un certain lut de sapience, m'enseignoit l'an passé fort devotement, comme vous faites, que la lumiére est le premier sujet dont toutes choses sont faites. C'étoit un fat et un ignorant, reprit Jean le Brun, car il n'y a point de lumiére. Il n'y a point de lumiére, m'écriai-je? Non, me dit-il. Comment, poursuivis-je, la lumiére n'est pas répanduë en l'air à l'heure qu'il est? Non, dit-il en élevant la voix. La lumiére, continuai-je, n'est pas un corps ou une qualité, ou un être ramassé dans le Soleil? Non, non, s'écria-t-il, il n'y a ni lumiére, ni corps lumineux; c'est une vieille erreur. Ceci commence fort bien, lui dis-je, et qu'est-ce donc que ce Soleil que nous voyons,

et ce je ne sçai quoi que nous apellons lumiére? Ce que vous apellez lumiére, vous autres ignorans, répondit-il, n'est qu'une pensée de l'ame raisonnable, dont l'homme seul est capable, car les bêtes ne voyent point cette lumiére : un lynx et un chien ne voyent pas plus qu'une taupe; et pour le Soleil que vous appellez grossiérement un corps lumineux, ce n'est qu'un tourbillon de poussiére qui piroüette rapidement autour de son centre, et qui piroüettant agite l'air d'une certaine maniére; l'air agité vient aussi piroüetter d'une certaine maniére et affecter les muscles des yeux et la retine, et alors nôtre ame à point nommé produit cette pensée qu'elle voit un corps lumineux : mais, vive Dieu, il n'y a point de lumiére; et quand Dieu dit dans la Genése, que la lumiere soit faite, c'étoit à dire qu'un grand tourbillon de poussiere et de limailles de matiére s'assemble en cet endroit, qu'elle piroüette de telle et telle manière jusqu'à nouvel ordre.

Ce Commentaire de l'Ecriture, lui dis-je, est-il tiré de quelque Rabin? Point du tout, dit-il, les Rabins n'ont que des visions creuses, et ceci est appuyé solidement sur des démonstrations de Méchanique, si belles, si naturelles et si nécessaires, que pour vous en parler franchement, il est tout-à-fait inutile de supposer que Dieu se soit aucunement mêlé de

toute cette affaire, de la production du Soleil, de la prétenduë lumiére qui l'environne, et de tout le reste des choses : et si l'Ecriture ne nous aprenoit que Dieu a travaillé sept jours pour la production du monde, nous lui eussions permis de se reposer dès l'aurore du premier jour, et nous l'eussions tenu quitte de tout travail, pourvu qu'il nous eût créé comme il a fait une matiére divisible à l'infini, en petits corpuscules en forme de dés et de vis.

En verité, Monsieur, m'écriai-je, je suis bien aise de vous avoir fait donner de bon vin, car il vous échaufe admirablement l'imagination. Vous m'admireriez bien autrement, continua-t-il, si je vous prouvois qu'il n'est même nullement necessaire que Dieu se donne la peine de créer cette matiére, et qu'il est incomprehensible qu'elle ne soit pas d'elle-même telle qu'elle est; mais je crois qu'il est à propos de differer encore un peu à vous expliquer l'essence de cette matiére; cela nous engageroit, peut-être, à quelque digression épineuse et qui apliqueroit trop notre esprit, ce qu'il faut éviter soigneusement après la réfection, de peur que la digestion n'en soit troublée, car il n'est pas besoin d'alterer sa santé pour philosopher. De sorte que pour ne point sortir de ce que ma Physique a d'agréable, je me contenterai de vous faire remarquer qu'il est évident et clair comme le jour, que ces dés dont

je vous ai parlé piroüettant nécessairement autour de leurs centres, et se frottant les uns contre les autres, il a été inévitable qu'il se soit fait une infinité de raclures, lesquelles s'assemblant en divers endroits, ont composé par ci par là divers tourbillons de raclure et de poussiere. Ces tourbillons tournant continuellement autour de leur centre, font ce que nous appellons Soleil et Etoiles. Mr. Jean le Brun, lui dis-je, ne faites-vous jamais la meridiane, et n'avez-vous pas accoûtumé de dormir après dîné? Pardonnez moi, dit-il, c'est une bonne pratique que plusieurs serviteurs de Dieu observent. J'irai me coucher dans quelque tems, si vous voulez me le permettre. Allez, Monsieur, allez-y donc tout maintenant. Je veux pourtant encore vous expliquer la suite de la formation du monde; et après vous avoir dit quelque chose du Ciel, vous expliquer encore un petit échantillon de l'histoire de la terre, dans laquelle nous vivons. Car il n'apartient qu'à moi et à Descartes d'être les Historiographes de la nature, et de savoir le détail de toutes les avantures de la matiére. Sachez donc, mon fils, que la terre a eu l'honneur autrefois d'être un beau Soleil et un assemblage lumineux de limailles étincelantes, qui piroüettoit aussi glorieusement que ce tourbillon que nous voyons et qui éclairoit quelqu'autre terre et quelqu'autre certain monde

particulier : mais une certaine fumée s'étant élevée d'un autre certain endroit, comme il nous est fort facile de le démontrer méchaniquement, elle fit autour de ce tourbillon de lumiére une certaine croute obscure, opaque et impénetrable, qui enveloppa ce tourbillon et l'empêcha de piroüetter à son ordinaire, ou du moins de faire piroüetter l'air qui l'environnoit, de sorte que ne pouvant plus demeurer en cette place, et faire la fonction de Soleil, il fut obligé de sortir du tourbillon où il étoit et d'errer sans situation fixe et déterminée dans les espaces immenses de l'Univers, jusqu'à ce qu'ayant trouvé le moyen d'entrer dans ce grand tourbillon qui compose le monde que nous habitons, il s'arrêta parmi les Planétes, et devint Planéte lui-même : car notre Histoire mathématique et philosophique nous aprend que toutes les Planétes sont des terres toutes pareilles à celle-ci et arrivées en ce monde de certains autres mondes lointains où elles avoient l'honneur de piroüetter lumineusement et de faire la fonction de Soleil. Je n'ai pas encore bien déchifré par les loix de la méchanique ce qui est arrivé à toutes ces Planétes depuis qu'elles sont entrées dans notre monde. Mais voici les véritables avantures de notre terre, et celles des autres terres sont aparemment de même. Quand elle fut entrée dans ce tourbillon, quatre autres cer-

taines croutes vinrent tenir compagnie à cette croute susdite qui envelopoit le tourbillon des raclures, et elles s'agencérent les unes sur les autres, à peu près comme les peaux d'un oignon sont arrangées. Nous sommes encore en grand souci, et nous ne pouvons pas bien démontrer dequoi la plus basse de ces croutes est composée : je crois pourtant être parvenu à découvrir que c'est d'une infinité de corpuscules en forme de vis, qui sortent incessamment et sans jamais s'épuiser, et viennent circuler en ovale dans l'air; d'où nous tirons en tems et lieu la raison démonstrative pourquoi l'aiman attire le fer, car les vis se vont insinuées dans le fer à point nommé, sans s'embarrasser aucunement les unes les autres, et sans entrer en aucun autre corps, de sorte qu'elles attirent méchaniquement le fer. Je tiens donc que cette premiére croute est le premier magasin de ces vis admirables. La seconde étoit une masse de tous les métaux et des pierreries. La troisiéme étoit un assemblage de corpuscules en forme d'aiguilles qui composoient un grand corps liquide comme l'eau. Quant à la quatriéme et derniére croute, elle étoit un peu dure et suspenduë en forme de voute, comme à peu près la croute d'un pâté. Il arriva donc par succession de tems, que cette espéce de pâté de lumiére s'étant séché, fendu et crevassé par l'ardeur du So-

leil, se brisa enfin en mille et mille piéces. Jugez le beau spectacle que ce fut aux yeux de Dieu et des Anges, et combien fut épouvantable le fracas et le tintamarre qui se fit alors; cela me réjoüit quand j'y pense, et il me tarde extrémement que mom ame ait le plaisir après la mort de voir arriver la même avanture à ce Soleil qui nous éclaire, lorsqu'il aura contracté les croutes susdites, comme la méchanique nous montre qu'il ne peut éviter de les contracter. Je prie Dieu seulement, et faites-en de même, s'il vous plaît, mon fils, tous les jours en vous levant et en vous couchant, que cette affaire n'arrive pas au Soleil, et qu'il ne vienne point ainsi avant notre mort; car comme il est, suivant le calcul qu'on a fait, plusieurs centaines de fois plus grand que la terre, il nous tomberoit dessus, et nous entraîneroit avec lui dans quelqu'autre tourbillon, ce qui seroit le moyen de faire mourir sans confession le genre humain.

C'étoit, peut-être, par cette raison, interrompis-je, que les premiers Chrétiens, au raport de Tertullien, desiroient ardemment la fin du monde, et demandoient à Dieu de hâter le jour du Jugement, ils craignoient assurément que le Soleil ne contractât cette croute fatale.

Je ne sçai pas s'ils le craignoient, dit Jean le Brun; mais je vous assure que tous ceux qui sont dans nos principes en tremblent de

peur, d'autant plus que certains Astronomes ont eu d'assez bonnes Lunettes pour remarquer de certaines taches dans le Soleil qui font conjecturer qu'assurément cette malheureuse croute se forme déja. Voila, lui dis-je, un point admirable pour la Morale, je le veux marquer, s'il vous plaît, sur mon Agenda, afin d'en intimider les pécheurs quand je prêcherai. Appuyez bien là-dessus, continua-t-il; les choses merveilleuses frapent l'imagination; et quand l'imagination est gagnée, ont fait bien du chemin, et on arrive bien-tôt au cœur. Mais pour continuer l'histoire des avantures de la terre : lors-que sa derniére croute s'entr'ouvrit et se crevassa, les débris de ce fracas effroyable tombérent irréguliérement, confusément et pêle-mêle les uns sur les autres : Il fut donc nécessaire qu'une grande partie se trouvât ensevelie dans l'eau, et laissât paroître la croute liquide que nous apellons la mer. D'autres parties s'accumulant les unes sur les autres, il en résulta une masse élevée, qui est ce que nous habitons. Sur cette masse se sont assemblés des corpuscules en divers sens et dans toutes les situations imaginables, et il s'en est composé fortuitement un nombre infini de machines différentes, que nous apellons fleurs, plantes, arbres, qui nous paroissent vivre, croître et mourir. Et une infinité de machines bien plus merveilleuses, qui outre cela sem-

blent sentir et connoître, et qui en effet ne sentent, ne connoissent et ne vivent non plus que cette Horloge qui sonne trois heures, qui m'avertit sans savoir ce qu'elle fait, qu'il est tems que j'aille dormir. Allez, Monsieur, dormez au nom de Dieu, lui dis-je.

Comme il passoit dans mon cabinet, deux des plus grands Philosophes du siècle, à qui Dieu et la connaissance profonde et rare de la plus fine Mathématique, ont donné de belles lumiéres contre les imaginations de Descartes, vinrent pour me voir; ils entrevirent en entrant la figure et le chapeau de Jean le Brun. Quelle espéce d'homme entreteniez-vous là, Monsieur, me dirent ils en riant? Parlez bas, Messieurs, leur dis-je; car c'est un Serviteur de Dieu, suscité extraordinairement pour la réforme de la morale et des mœurs de l'Eglise. Il me fait l'honneur de m'associer à son Apostolat, et dans peu de jours nous allons mener par un beau chemin les probabilités et toutes les imaginations licentieuses, qu'on apuye si foiblement par la maniére de philosopher du foible Aristote. Mais nous prouverez-vous du moins, me dirent-ils, par votre nouvelle méthode, qu'il faut s'habiller extravagamment comme fait cet homme, et se distinguer d'abord par un habit et des maniéres fantasques, d'entre ceux qui ne sont pas de votre parti? Ce sont minuties, répondis-je, que nous

n'avons encore pû traiter à fonds : nous avons commencé par le solide, et nous n'avons encore touché que le principe fondamental de la Morale.

Nous avons enfilé une belle carriere, et mon nouveau Maître me donnoit des lumiéres rares; mais l'oraison lui ayant affoibli l'estomach, il m'a demandé à dîner : durant le repas une distraction lui étant survenuë, mon Apôtre s'est enyvré par inadvertance, et il y a une heure qu'il me dit des choses si foibles, que vous et moi sommes fort heureux que l'heure de la meridiane soit arrivée, sans quoi vous couriez risque d'être regalés d'une extravagante conversation. Nous sommes tous accoûtumés, repartirent-ils, à oüir extravaguer des Réformateurs. Paris en abonde : Mais encore que vous disoit celui-ci, quand il vous parloit de bon sens, et quel est son grand principe? Le merite et la pureté de la Foi, répondis-je, l'inutilité et même le danger de la raison humaine, le mépris de tout ce qui s'apelle preuve métaphysique, et une profonde aversion pour le témeraire Aristote, et pour l'impudence des Theologiens Scholastiques, qui sur les principes de ce Payen, entreprennent à la honte et à la diminution de la Foi, de prouver qu'il y a un Dieu, que l'ame est immortelle, et les autres choses de cette nature, comme si le plus grand esprit de ce siécle

n'avoit pas été obligé d'avoüer de bonne foi qu'il ne se sentiroit pas assez fort pour trouver dans la nature dequoi convaincre un Athée.

Cette imagination est plaisante, dirent ces Messieurs, mais elle n'est pas nouvelle; je connois bien des gens qui en sont frappés. Ce bel esprit dont vous parlez s'étoit mis cette vision dans la tête, et il avoit entrepris de concert avec un grand nombre de beaux esprits comme lui, de faire un Livre pour établir ce beau principe, qu'on ne peut prouver par aucune raison naturelle, ni l'existence de Dieu, ni l'immortalité de l'ame, ni aucune verité divine, et que toutes les raisons naturelles qu'on en peut alléguer, ne font qu'égarer l'esprit. Ce grand Homme dédaignoit même les démonstrations métaphysiques que Descartes en a faites, quoi qu'il en aprouvât beaucoup la Physique. Il ne vouloit que des preuves morales, c'est-à-dire qu'il devoit résulter de tout son Livre, que moralement parlant l'ame est immortelle; de sorte que cette espéce de preuves ne convainquant point l'esprit, la Foi conservoit toute son obscurité et toute sa difficulté, et par conséquent toute sa gloire et tout son mérite.

C'est à peu près le jargon et l'intention de mon Docteur Mr. Jean le Brun, qui repose là dedans : mais il encherit encore par dessus ce bel esprit; car outre qu'il ne veut pas d'une

Philosophie qui puisse prouver les vérités de la Foi, Dieu lui en a révélé une qui détruit de fonds en comble les vérités capitales et les mystères essentiels du Christianisme, de sorte que la foi aura bien plus de gloire et plus de mérite quand elle demeurera ferme et inébranlable, malgré les démonstrations physiques dont cette nouvelle Philosophie en renverse tous les points. Est-il au monde, dirent ces Messieurs, un homme assez fol pour former ce projet insensé? Mais quelle est encore cette Physique terrible, qui veut établir la Foi en la ruinant? Je n'en sçai rien encore, répondis-je, Monsieur Jean le Brun m'en a entretenu durant le dîné, ou a prétendu m'en entretenir; mais il m'a dit des choses si bizarres, que j'ai crû que le vin les lui inspiroit. Car où est l'homme de sens rassis, qui s'aviseroit de vouloir expliquer comment le Soleil, les Astres, la Terre, les Animaux et le Monde entier ont été formés par le mouvement nécessaire et inévitable d'une infinité de dés invisibles? Ah! c'en est assez, interrompirent-ils, nous voyons bien de quelle Secte est ce Monsieur Jean le Brun; ce qu'il vous a dit dans le vin, il vous le dira de même quand son vin sera cuvé. Il est du nombre de ces Serviteurs de Dieu qui font profession de dire que la Philosophie de Descartes a de grandes difficultés pour la Religion; et cependant quoi

que ce dût être une raison insurmontable à toute personne tant soit peu Chrétienne pour rejetter cette doctrine, ils l'autorisent et la font valoir de toute leur force. Ils sollicitent ouvertement pour en éluder la condamnation : ils la font aprendre à leurs jeunes neveux et aux enfans de leurs amis; et s'ils trouvent quelque chose de foible dans les écrits de cet homme, ce n'est que la démonstration qu'il a faite de l'existence de Dieu; car selon eux un bel esprit ne sauroit trouver dans la nature dequoi convaincre un Athée. Mais pour la Physique de Descartes, elle est toute à leur gré, comme vous l'a sans doute dit votre Jean le Brun, parce qu'elle est toute propre à conserver à la Foi toute son autorité. Je ne connois assez, repliquai-je, ni la Philosophie de Descartes, ni les Serviteurs de Dieu dont vous me parlez, pour juger si vous avez bien raison de dire ce que vous dites. Mais Maître Jean le Brun et ces gens-là sont animés par un même esprit; et s'ils sont inspirés de mettre en crédit la même Philosophie, je serai instruit avant la fin du jour de tout le fin de leurs projets. Car Dieu a dit à M. Jean le Brun de ne me rien taire. Nous allons donc vous quitter, interrompirent-ils pour donner lieu à cet Apôtre de vous catéchiser sur sa doctrine, et de vous instruire sur sa Mission; et afin que vous ayez le tems de parcourir, avant qu'il se réveille,

deux Traités contre la Philosophie de Descartes, dont l'un est en forme de Lettre, et l'autre est intitulé la Connoissance des bêtes; cette lecture vous disposera à mieux pénétrer la doctrine de votre Docteur. Je les remerciai de leur présent : ils s'en allérent, et je lus ces deux Ouvrages. Ils sont tous deux forts et bien écrits.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

Peu de temps après, Monsieur Jean le Brun se réveilla. Dieu soit loüé, mon fils, me dit-il en passant dans ma chambre. Dieu soit beni, qui veille pour le salut de ses serviteurs quand ils dorment, et qui vient éclairer les vapeurs du sommeil par les lumiéres de sa grace. Dieu vous parle-t-il aussi quand vous dormez, lui dis-je? Quelquefois, reprit-il; mais pour aujourd'hui il ne m'a pas parlé en personne, il m'a seulement envoyé un Ange de paix pour m'annoncer sa volonté, et pour m'ordonner de me réconcilier avec Mr. Descartes. Avec Descartes, m'écrai-je, Mr. Jean le Brun! Cet Ange prétendu est un esprit de tenébres, transfiguré en Ange de lumiére. Nullement, repartit-il : Aprenez, mon enfant, comme je l'aprens aujourd'hui, à ne précipiter jamais votre jugement, et à ne condamner personne sans l'entendre. A peine ai-je été endormi, que l'Ange de paix s'est présenté à moi, tenant par la main Mr. Descartes : Embrassez-vous Serviteurs de Dieu, a-t-il dit, et il a disparu. M. Descartes m'a embrassé avec beaucoup de res-

pect, et ensuite il s'est amplement justifié sur toutes les plaintes que je pouvois faire contre lui. C'étoit un habile homme, mon fils, et peu de gens pénétrent ses intentions et entendent sa doctrine. Je lui ai reproché d'abord qu'il avoit entrepris de diminuer la gloire et le mérite de la Foi, en prouvant l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame, en supposant que Dieu est l'auteur du mouvement de toute la matiére. Il a fort bien répondu à ce reproche, et je suis très-content de lui. Il est certain, comme il me l'a fort bien dit, qu'il faut, quand on fait un Livre, ménager les esprits foibles autant que contenter les esprits forts. Lorsqu'un esprit foible voit qu'on tâche de prouver les vérités de la Foi, il prend cela pour argent comptant, et ne se défie de rien ; mais un esprit fort démêle facilement dans un Livre ce qu'on y a mis pour les foibles ou pour lui, et il distingue facilement le nécessaire du politique. Il étoit de sa prudence d'ébloüir d'abord les Moines et leurs partisans par un sophisme sur l'existence de Dieu, et par une supposition spécieuse, qu'il est seul moteur de la matiére. On se met par là à couvert de la persécution de ces faux Chrétiens, qui ne peuvent souffrir qu'on fasse servir la Philosophie à conserver l'obscurité de la Foi, et qui veulent opiniâtrément qu'on accorde toujours la Religion avec la raison. Cependant un

esprit fort pénétre assez là-dedans, et ne prend que ce qui est écrit pour lui, sa Foi demeure pure et inviolable dans toute son obscurité, et il ne trouve rien dans la nature qui puisse convaincre un Athée quand il est fortifié par un Physique aussi claire et aussi convaincante que celle de *Jordanus Brunus*, et que Mr. Descartes a été inspiré du Ciel de mettre en son jour. Vous croyez donc, Monsieur Jean le Brun, que votre Philosophie est propre à conserver la gloire et le merite de la Foi, en empêchant qu'aucune raison naturelle ne puisse confirmer les vérités divines. Assurément, répondit-il, la Foi remportera tous les jours de nouvelles victoires : cette Philosophie lui opposera à tout moment des démonstrations physiques contre tous les mystéres. Ah ! Monsieur, lui dis-je, faites donc triompher ma foi, et armez un peu ma raison, afin que je croye les mystéres avec tout le mérite que peut avoir un esprit fort. Vous êtes trop bien intentionné pour la réformation de la Morale, me répondit-il, pour n'être Chrétien que comme les esprits foibles. Voici donc de quoi il est question. Premierement il n'est pas vrai que, si Dieu n'étoit pas le Createur de toutes choses, il n'en seroit ni le Conservateur, ni la fin. Vraîment, lui dis-je, Dieu n'est notre fin, que parce qu'il nous a créés pour lui, et il ne peut conserver le monde que parce-qu'il

l'a pû créer. Mais pensez-vous, reprit-il, que Dieu ait pû créer la matiére, ou du moins qu'il soit nécessaire que Dieu l'ait créée? Sans doute, lui répondis-je. Vous ne savez donc pas, ajouta-t-il, que l'étenduë, c'est-à-dire, la longueur, la largeur et la profondeur, est l'essence de la matiére. Quand cela seroit, repris-je, s'ensuivroit-il que Dieu ne l'a pas créée. Oüi, repartit-il, parce-qu'il s'ensuivroit, qu'il est impossible d'imaginer un moment où cette matiére n'existe point; et voici le petit raisonnement que je fais, auquel il n'y a certainement point de réponse. Il faut dire nécessairement qu'une chose existe, quand on ne peut en aucune maniére concevoir qu'elle n'existe point : or est-il qu'on ne peut en aucune maniére concevoir que la matiére n'existe point. Pourquoi non, interrompis-je? Il est impossible que devant que le monde fût créé, cet espace que le monde occupe ne fût point. On ne peut pas ne point concevoir cet espace. Or il est impossible de concevoir cet espace sans concevoir une longueur, une largeur et une profondeur; cette longueur, cette largeur et cette profondeur, c'est l'essence de la matiére. Concluez, mon fils, et jugez s'il est nécessaire que la matiére ait été créée. Je vois bien, Monsieur, repartis-je, que suivant cette définition de la matiére il n'y a que la foi qui en puisse persuader la création, parce-

qu'il n'y a que la foi qui puisse persuader que de toute éternité il n'y a point eu d'espace, ou que cet espace n'a point été long, large et profond. Faites donc un acte de foi, mon fils, reprit-il, sur la création de la matiére, et commencez au nom de Dieu à faire triompher votre foi, de Praxeas, d'Hermogene, et des Platoniciens, à qui la raison démontroit aussi que la matiére est éternelle; mais à qui la lumiére de la grace n'inspiroit pas qu'elle est créée malgré la démonstration. Mais quand bien la matiére seroit éternelle, lui dis-je, s'ensuivroit-il qu'elle n'est point créée, et Dieu ne pourroit-il pas l'avoir créée de toute éternité? Puisqu'il est impossible, répondit-il, de comprendre que l'espace n'existe point, encore que Dieu ne le crée pas, il s'ensuit clairement de deux choses l'une, ou que Dieu n'a pas créé cet espace, ou qu'il ne l'a pas créé librement. De sorte que vous avez à faire un second acte de foi sur la liberté dont Dieu a créé le monde, et il faut croire malgré la raison qu'il l'a créé, et qu'il l'a créé librement. Cela s'entend en général de la matiére du monde; car pour tout ce que nous voyons, il n'est nullement nécessaire que Dieu se soit mêlé de le faire ainsi. Il est impossible, comme Mr. Descartes l'a fort bien expliqué, que suivant les loix de la méchanique, le monde ne se soit formé de lui-même tel qu'il est, et vous avez trop d'es-

prit pour ne pas comprendre après ce que je vous ai dit, que la supposition que Mrs. Descartes fait que Dieu a créé une certaine quantité de mouvement et de repos dans la matiére, moyennant quoi on peut démontrer mathématiquement la nécessité de la production de toutes les machines que nous voyons : vous avez trop de discernement, dis-je, pour ne vous pas apercevoir que cette supposition n'a été faite que pour se mettre à couvert de l'importunité des Moines, qui ne peuvent souffrir qu'on explique les choses naturelles sans y mêler Dieu : cependant il est clair que cette supposition est inutile et ridicule, et Mr. Descartes mérite une grande loüange d'avoir eu l'humilité de dire une sottise pour contenter les petits esprits. Car qui ne voit que la matiére étant essentiellement longue, large et profonde, ses parties le sont aussi ; et qu'une longueur, une largeur, et une profondeur égale, faisant un dé ou un corps cubique, il est impossible que ce corps cubique n'ait quelque poids et ne tende en bas, et qu'ainsi tous ces corps cubiques se rencontrans, ils ne se meuvent les uns les autres en plusieurs sens ; et qu'enfin par le différent assemblage qui résulte de leur mouvement, il ne résulte des corps de différentes figures et des machines diverses. Monsieur, interrompis-je, j'ai peur que vous ne ressuscitiez la

Philosophie d'Epicure et de Démocrite, ce qui seroit odieux pour la Morale. Vous savez que les Epicuriens étoient accusés d'être Athées; et parce-qu'ils ne croyoient point de Dieu ni d'ame raisonnable, ils mettoient assez raisonnablement le souverain bien dans la volupté. Cependant tout leur Athéisme n'étoit fondé que sur certains atomes de figure irréguliere, qui se mouvant de biais, produisoient aussi bien que vos dés tous les corps différens que nous voyons; et ainsi Epicure n'avoit besoin pour expliquer la nature, ni d'un Dieu qui formât le monde, ni d'une Providence qui le gouvernât. Il n'y a point de différence, répondit Jean le Brun, entre cette Philosophie et la nôtre pour le fonds des choses. Car, comme vous voyez, qu'importe à la Religion et à la Foi que les parties de la matiére soient quarrées ou irréguliéres, qu'elles se meuvent de biais ou perpendiculairement, ou en rond, pourvu que l'un ou l'autre arrive nécessairement, et qu'il en résulte des machines, sans qu'il soit besoin de recourir à une Divinité, ni à rien de ce qui s'appelle esprit ou ame spirituelle? Mais la Philosophie d'Epicure, quoi qu'elle soit très-propre à combattre les vérités divines et à conserver l'obscurité de la Foi, n'est pas si propre au dessein que nous avons de réformer l'Eglise, parce que, comme vous avez fort bien dit, elle est odieuse

à la Morale Chrétienne, et fort décriée chez les Péres. Celle de Mr. Descartes est mieux notre fait, elle a la grace de la nouveauté, ce qui est un grand article pour la réformation : et de plus, elle est encore plus propre à conserver l'obscurité de la Foi, que n'est la Philosophie d'Epicure ; car il y a deux différences considérables entre Epicure et nous. Epicure admet le vuide, et nous soutenons qu'il est impossible. Qu'est-ce que cela fait à la Foi, interrompis-je ? Vraîment si le vuide étoit possible, reprit-il, vous voyez bien que tout ce que nous avons dit de l'éternité et de l'indépendance de la matiére, seroit renversé. Il n'y auroit qu'à mettre devant la création du monde le vuide au lieu de l'espace. Ah ! je le comprens, repris-je, un Epicurien n'est assurément pas si contraire à la Foi qu'un Chrétien. Non, par la grace de Dieu, poursuivit-il ; cela se voit encore dans l'autre différence qu'il y a entre Epicure et nous. Il met que les parties de la matiére sont indivisibles, et nous soutenons qu'elles se peuvent toujours diviser jusqu'à l'infini. De sorte qu'il nous est incomparablement plus facile qu'à Epicure de composer le Soleil, les Etoiles et les Planétes, des limailles des corps cubiques, qui se frottent ensemble, et de montrer par les régles de la méchanique, que ces parties si divisées de la matiére, s'assemblent nécessairement en tour-

billon ; au lieu qu'Epicure est obligé de dire que tout l'assemblage de la matiére se fait fortuitement, ce qui est absurde et inconcevable. Or la Foi a bien plus de gloire et de mérite de s'élever au-dessus d'une raison nécessaire, et d'une démonstration de Mathématique, qu'elle n'en auroit dans le systême d'Epicure. Il résulte, Monsieur, lui dis-je, de tout ce que vous venez de m'expliquer, que, lorsque Descartes supose que Dieu a créé la matiére, qu'en suite il l'a divisée en dés et en cubes, qu'il a agités en divers sens, chacun autour d'un centre, et tous autour d'un cercle commun, après laquelle suposition cet incomparable Philosophe consent que Dieu ne fasse plus rien, et prend à prix fait de déduire évidemment par des régles nécessaires de Méchanique et par des conséquences infaillibles, tous les effets de la Nature : il résulte, dis-je, que ce sage et politique Philosophe n'a mêlé Dieu dans son raisonnement, que pour ménager les Moines et que ses Disciples ne l'y mêlent, comme lui, que pour ménager Rome.

Vous le prenez bien, reprit Jean le Brun ; il est certain que *Jordanus* mon trisayeul et Monsieur Descartes, n'ont eu dans l'esprit qu'une grande émulation contre Epicure, et une envie très-forte d'expliquer mieux que lui tous les effets de la Nature, et la formation, l'ordre et la durée du Monde, sans avoir besoin

de recourir à Dieu, mais seulement par la seule matiére. Car si Monsieur Descartes eût parlé de Dieu de bonne foi, et non point par considération et par crainte ; et s'il avoit crû seulement que celui qui vit éternellement a créé dans le tems toutes choses ensemble, pourquoi se fût-il avisé de se tourmenter à chercher par les régles de la Méchanique, si les parties de la matiére tournant autour d'un centre sont des limailles, et s'il est nécessaire que ces limailles s'assemblent en tourbillon, et fassent le Soleil ? Si ce Soleil doit contracter une croute opaque, et aller ensuite errer par l'Univers ? Tout ce soin et tout ce détail lui eût paru inutile et ridicule, s'il eût été certainement persuadé que la chose ne s'est pas passée de la sorte, et que Dieu a produit toutes choses par une seule parole : mais nous qui sommes animés par un esprit de réformation, nous disons les mêmes choses que lui par un meilleur motif que le sien : ce qu'il a dit par vanité ou par jalousie contre Epicure, et même ce qu'il a dit par la crainte des Moines, nous le disons par le zéle de Dieu, et par l'amour d'une pure et primitive morale ; c'est pourquoi quand nous parlons aux foibles, nous mêlons Dieu dans notre discours, persuadés que les Esprits forts verront que nous ne l'y mêlons que *ad honores*, et qu'ils ne perdront rien du mérite de leur foi, puis-qu'ils

comprendront bien qu'en bonne Physique il n'est aucunement nécessaire de l'y mêler; car où est le bon Esprit qui ne verra pas que Monsieur Descartes se moque des Capuces et Chaperons, et élude ironiquement les censures des Facultez; quand pour sauver la foi d'un Moteur, il supose que Dieu a créé dès le commencement une certaine quantité de mouvement, et une certaine quantité de repos, et qu'il a divisé l'un et l'autre aux diverses parties de la matiére, lesquelles s'entreprêtant ce mouvement et ce repos, en sont un commerce et un échange continuel d'où résultent tous les différens effets, tous les changemens, la production et la rüine de toutes choses? Quand nous voyons qu'une boule en pousse une autre, c'est que cette boule qui pousse, prête à l'autre une partie du mouvement que Dieu lui a donnée, et que cette boule poussée prête à celle qui la pousse une partie de son repos; et par ce troc mutuel du present que Dieu leur a fait, la boule qui prête le repos se meut, et celle qui prête le mouvement s'arrête. A vôtre avis n'est-ce pas une burlesque ironie, et les Moines ne sont-ils pas bien simples de prendre tout cela pour argent comptant, comme s'il n'étoit pas plus qu'évident qu'une meule de moulin, par exemple, suspendüe d'un fil d'archal tombe d'elle-même par son propre poids, dès que le fil est

dénoüé, sans qu'elle emprunte d'ailleurs son mouvement, et sans prêter son repos à quoi que ce soit. Vous voyez bien que, tant que l'existence de Dieu, ou la nécessité de sa Providence dépendra de savoir si cette meule de moulin tombera d'elle-même, ou si elle demeurera immobile, il ne faudra pas avoir beaucoup de pente à l'Athéïsme pour conjecturer qu'il n'est pas nécessaire que Dieu ait créé en particulier un être appelé mouvement, sans lequel cette meule ne tomberoit pas à terre. Pour peu qu'on ait de penchant à l'irreligion, on aimera mieux dire que c'est la nature de cette grosse masse de tendre en bas par son propre poids, que d'avoüer qu'il est nécessaire qu'il y ait un Dieu qui la précipite et qui lui fasse prêter le repos qu'elle a à quelque être voisin.

Ce prêt de mouvement et de repos, répondis-je, est fort extravagant et fort burlesque. Descartes vouloit assûrément joüer les esprits foibles, quand il a fait créer ces deux êtres. Il s'est attendu que tout esprit raisonnable trouvant en cette supposition une contradiction manifeste, penetreroit facilement le motif pourquoi on la fait, car, ou cet être est matiére lui-même, et en ce cas il aura la même indifférence au mouvement et au repos que la matiére même, et ce seroit l'inconvenient que l'on craindroit le plus. Que si l'on dit que c'est

un mode ou une façon d'être de la matiére, il est clair que c'est encore une fiction pour amuser les simples; car, ou ce mode est en effet une même chose avec la matiére, ou non : si ce n'est pas la même chose, c'est donc un esprit : si c'est la même chose, n'est-il pas ridicule de penser qu'une chose se puisse prêter, le diviser et le communiquer à une autre, c'est-à-dire, devenir une autre chose sans cesser d'être ce qu'elle est. De deux boules, par exemple, dont l'une pousse l'autre, si le mouvement est la même chose avec celle qui pousse, il s'ensuit qu'en communiquant à l'autre son mouvement, elle se divise d'elle-même, et donne une partie de soi-même, laquelle partie devient ensuite une même chose avec la boule poussée; de sorte qu'il se feroit toûjours dans la Nature une transsubstantiation continuelle et une transmigration d'être en être, et de substance en substance, plus incomprehensible qu'aucun mystére de la Religion, puis-qu'une chose se changeroit en une autre chose, sans cesser d'être ce qu'elle est; par où il est constant que Descartes n'a pas mêlé de bonne foi dans sa Philosophie cette création de deux êtres, mouvement et repos.

Non, mon fils, me dit Jean le Brun, en m'embrassant, avec la grace de Dieu le mérite de la Foi ne sera jamais diminué par aucune

apparence de la nécessité de cette création particuliére de ces êtres, mouvement et repos. Que les Moines cherchent s'ils la trouveront dans la Genése; qu'ils y cherchent, dis je, si le repos est autre chose que la cessation du mouvement, et s'il n'est pas vrai que la matiére a d'elle-même un mouvement qui lui est naturel. Ce qu'il faut seulement observer, c'est de ne lui pas attribuer un mouvement bizarre, comme fait Epicure, qui suppose qu'elle se meut de biais; il faut seulement supposer qu'elle se meut en bas par son propre poids, et en rond autour de son propre centre, parce que c'est le mouvement qui demande le moins d'action, et par ces deux mouvemens si naturels et si nécessaires, on explique la composition méchanique de toutes les machines que nous voyons.

Je vois bien, Monsieur, lui dis-je, que tout ce que vous dites est raisonnable; mais comme c'est une chose odieuse de dire qu'un homme n'est pas de bonne foi, et de plus comme il est fort mal-honnête de ne dire pas nettement ce qu'on pense en Philosophie, sur tout sur le chapitre des choses Divines, j'ai peur que la Morale ne recevroit pas un fort grand secours, si nous nous érigions en Philosophes de mauvaise foi, et s'il falloit que nos Disciples fussent toujours en garde pour pénétrer quand

nous parlerions en Philosophes, ou quand nous parlerions en Politiques. C'est pourquoi il me semble qu'il seroit bon de laisser croire, à ceux qui le voudront croire ainsi, que nous disons de bonne foi qu'il y a un Dieu qui s'est mêlé de la création, et qui s'applique à la conservation de toutes choses; et pourvû que cela ne serve pas trop à la confirmation des verités du Christianisme, je ne vois pas qu'il y ait beaucoup d'inconvenient, puis-que la Foi conservera tout son mérite, et la Morale toute sa pureté.

Vous avez raison, mon fils, reprit-il, aussi avons-nous mis bon ordre, qu'encore qu'on prenne à la lettre tout ce que nous disons de la nécessité d'un premier Moteur, une partie des verités de la Foi, bien loin d'être confirmées sont très-évidemment combatues, sans parler de quantité de conséquences bizarres et ridicules qui s'ensuivent de là : car pensez-vous, par exemple, mon fils, que, lors-qu'un petit enfant a fait un château de cartes, il soit au pouvoir de tous les Anges du Ciel, et de tous les Démons de l'Enfer de le renverser? Ceci seroit curieux, répondis-je, qu'ils ne le pussent point. Ils ne le peuvent pas assurément, poursuivit-il; et quand tous les Démons de l'Enfer, et tous les Anges du Ciel s'uniroient ensemble, le château de cartes subsis-

teroit, supposé qu'il soit vrai de bonne foi que Dieu soit l'Auteur du mouvement et du repos. Le petit enfant, interrompis-je, est donc plus puissant que tous les Anges et que tous les Démons, puis qu'il renverse en soufflant son petit château qu'ils ne sauroient abattre. Non, mon ami, vous perdez les étriers, et vous ne vous tenez pas ferme dans le principe supposé. Si Dieu est uniquement l'Auteur de l'être appellé mouvement, il en est uniquement le Conservateur, il lui appartient uniquement de le continuer, puis-que la conservation est une création et une production continuelle; donc c'est à Dieu et non pas à l'enfant à renverser immédiatement le château de cartes. Quoi! lui dis-je, l'enfant qui soufle ne le renverse pas? Non vraîment, repliqua-t-il. Et qu'est-ce donc que le soufle fait, repliquai-je? Il fait signe à Dieu de renverser le château, répondit-il; car Dieu a fait un pacte avec soi-même de toute éternité, de renverser ce château de cartes, toutes les fois que ce petit enfant lui en feroit le signe en souflant. Ainsi quand un boulet de canon est tiré contre un moulin à vent, ce n'est ni le feu, ni le boulet qui abat ce foible moulin : voici philosophiquement comme l'affaire se passe. Le Canonnier fait signe à Dieu avec sa baguette d'allumer l'amorce dans le bassinet, et Dieu l'allume : l'amorce allumée fait

signe à Dieu d'allumer la poudre qui est dans le canon et Dieu l'allume : la poudre allumée fait signe à Dieu de pousser le boulet, et Dieu le pousse : le boulet poussé fait signe à Dieu de pousser l'air, cet air poussé de pousser la muraille; et Dieu fait tout cela pour executer le pacte éternel qu'il a fait d'être ponctuel à tous ces signes : et voilà le moulin abattu philosophiquement, mon fils.

Mon Pere, cette Philosophie n'est-elle point la Théurgie, ou la Magie blanche des Anciens, qui operoit, dit-on, toutes ces merveilles par des pactes faits immédiatement avec Dieu, et par des signes que ces Mages lui faisoient, et qui leur tenoient lieu de culte et d'enchantement tout ensemble? Je n'aime pas, me dit-il, d'entendre parler de ces curiosités, et je crois que toutes ces traditions Théurgiques sont fabuleuses; quoi qu'il en soit, il est certain que la nature ou la matiére peut être assez ingénieusement appellée une savante Magicienne, qui par les signes differens qu'elle fait à Dieu, par les differentes situations où elle se trouve, oblige Dieu de produire tous les differens mouvemens que nous voyons.

Je ne trouve pas cela trop ingenieux, lui dis-je, cela est burlesque à la verité; car puis-que Dieu est uniquement l'Auteur de tout le mouvement, il seroit Auteur aussi de

toutes les différentes situations de la matiére, et ce seroit lui par conséquent qui se feroit signe à lui-même de ce qu'il auroit à faire. Cette maniére de philosopher est aussi ridicule que le seroit un homme, qui à toutes les actions qu'il voudroit faire gesticuleroit, et se feroit cent signes à soi-même pour exprimer son dessein; ce seroit un homme à peindre, et je me rejouïrois bien d'un Arlequin comme celui là.

Mon enfant, me dit Jean le Brun, ce ne seroit pas grand'chose, si cette Philosophie sur le mouvement n'étoit que ridicule; ce qu'il y a de bon et d'heureux, c'est qu'elle est manifestement heretique de plusieurs côtés; car selon ce que nous venons de dire, Dieu est immédiatement et uniquement Auteur de tous les effets; ce n'est pas le feu qui brûle, c'est Dieu à la presence du feu : ce n'est pas l'homme qui remuë sa main, c'est Dieu seul, et cela est depuis long-tems condamné par Saint Thomas, comme faux, comme dérogeant à la divine Sagesse, comme renversant l'ordre de l'Univers, ôtant à toutes choses leurs propres effets, et détruisant sans ressource tous les jugemens que portent nos sens. Outre cela, mon fils, cette opinion ruïne admirablement la liberté, puis-qu'elle ôte absolument à l'homme le domaine sur ses propres actions, en quoi la liberté consiste.

Ce seroit, lui dis-je, une grande affaire, si nous pouvions aussi exercer la Foi touchant la liberté. Vous allez voir, poursuivit-il, si la Foi d'un homme imbu de notre Physique n'a pas un grand combat à rendre sur ce point-là. Pourquoi faut-il dans notre Physique que Dieu soit l'Auteur du mouvement de ma main quand je la remuë, parce-que, répondis-je, le mouvement de la matiére n'a pas pû être produit au commencement que par Dieu même, et que c'est à celui qui donne l'être à une chose de la conserver? Ainsi Dieu ayant donné l'être au mouvement, c'est à lui seul à le conserver dans la matiére. Vous avez bien parlé, me dit-il; donc Dieu est l'Auteur immédiat et unique de tous les mouvemens de nôtre volonté, et nôtre ame n'y a pas plus de part que la matiére en a eu au mouvement. Comment, repliquai-je, prouveriez-vous cette consequence? Fort clairement, repartit-il : Aristote, Saint Thomas, Saint Anselme, et généralement tous les Auteurs qui ont parlé en Philosophes, ou en Catholiques, ont supposé, ou démontré, que Dieu a dû nécessairement donner le branle à notre volonté, et produire lui seul le premier mouvement, ou la premiére action qu'elle sentit en elle. Raisonnez maintenant, et dites : Tout mouvement ne peut être continué que par celui qui l'a commencé : Dieu seul a pû commencer le

mouvement de notre volonté, donc Dieu seul peut continuer de la mouvoir. Selon cela, repliquai-je, nous ne sommes pas libres; jamais Luther n'a si bien combattu la liberté que votre Philosophie, et ce sera l'effet d'une Foi épurée, et fort détachée du raisonnement et de l'apparence, lors-que vos serviteurs croiront être parfaitement maîtres de leurs actions; d'autant mieux, mon fils, poursuivit-il, que nous expérimentons à toute heure, qu'il nous vient inopinément cent pensées et cent desirs ausquels la raison n'a point de part, et qu'aucune déliberation ne précéde; il paroît assez naturel de dire qu'ils sont produits en nous par quelque agent extérieur qui ne peut être que Dieu; et si vous faites réflexion que l'essence de l'ame est de penser toûjours et d'être dans un mouvement continuel, il est clair que celui qui commence le mouvement est celui qui le continuë.

Les Théologiens et les Philosophes Catholiques vous diront pourtant, Monsieur, que l'ame conjointement avec Dieu est la cause physique de nos actions, tant des mouvemens du corps que du mouvement de l'ame. Nous ne pouvons dire cela, reprit-il, sans convenir avec eux de deux choses, et il faut bien s'en garder. Premiérement, qu'un esprit puisse agir sur la matiére : et en deuxiéme lieu, que l'ame soit unie physique-

ment au corps. Est-ce que votre Physique, interrompis-je, leur contesteroit ces deux choses? Si cela étoit, je prévois bien de grands inconveniens contre la Foi. Tant mieux, reprit-il, et je le sai bien : c'est pourquoi il faut toûjours soûtenir que tout mouvement vient de Dieu par préciput; qu'il n'appartient qu'à lui qui l'a commencé, et que c'est à lui de le continuer; et que l'ame, les Anges, les Diables, ne sauroient agir contre un corps, parce-qu'étant des Esprits, ils ne peuvent que penser et connoître : or penser et connoître ne font aucune impression, et ne peuvent produire aucun mouvement dans la chose connuë.

Les Moines sont donc bien ignorans, lui dis-je, de s'imaginer qu'un Ange enleva par un cheveu le Prophéte Abacuc, pour porter dequoi dîner à Elizée. Ignorance crasse, répondit Jean le Brun, tous les Anges ensemble n'eussent pû faire dresser un cheveu d'Abacuc, c'étoit Dieu même qui faisoit tout cela, à la présence et à la priére d'un Ange. Mais il y a encore ici une petite raison oculte, que je vous dirai bien, si vous voulez. Ne voyez-vous point que de cette proposition si raisonnable, qu'un Esprit ne peut que penser et connoître, et qu'il est contre sa nature de produire aucun mouvement local, il s'ensuit assez naturellement que plus un Esprit est pur, plus il est

éloigné de la matiére, et moins il est propre à la mouvoir : ainsi Dieu étant le plus pur de tous les Esprits, il est évident qu'il pense plus simplement que tous les autres, et qu'il peut moins que tous les autres agir sur la matiére; par où vous voyez en combien de façons un Chrétien imbu de notre Philosophie, est obligé de captiver son entendement à l'obéïssance de la Foi, seulement pour cette vérité que Dieu a créé et gouverne le Monde. Je vous avois prié, Monsieur, dis-je, de ne toucher plus à cela, et de supposer toûjours un Dieu et sa Providence. Eh bien, me dit-il, j'aurai desormais cette complaisance pour vous, quelque difficile qu'il soit de le supposer toûjours dans nos Principes, la Foi aura assez de victoires à remporter ailleurs. On n'est pas Chrétien parce-qu'on croit un Dieu, et une Philosophie qui en prouveroit l'existence ne diminuëroit pas extrémement la gloire de la Foi Chrétienne. Mais une Philosophie qui prouveroit la possibilité de l'Incarnation : ah! ce seroit celle-là qui seroit pernicieuse au Christianisme et à la Morale, parce-qu'elle diminuëroit le mérite de la Foi dans un mystére qui est le fondement de la Religion.

Dieu vous auroit-il encore inspiré, m'écriai-je, de ruïner l'Incarnation par votre Philosophie? Assurément repartit-il, Dieu m'a

fait cette grace, que nos Principes posez, ma raison me démontre l'impossibilité de l'Incarnation, et voici sur quoi je me fonde : suivant ce que nous avons dit l'ame n'est pas unie au corps, de telle sorte qu'elle puisse être la cause des actions et des mouvemens du corps. Supposé que Dieu en soit l'unique Auteur, tout ce qu'on peut dire pour expliquer l'union de l'ame au corps, c'est que Dieu a établi un certain raport entre le corps et l'ame, et qu'il a fait un pacte que toutes les fois qu'il arriveroit un tel mouvement au corps, il produiroit une telle pensée dans l'ame; et que toutes les fois que l'ame penseroit de telle maniére, il se produiroit dans le corps un tel mouvement. Ainsi quand Dieu agite l'air, après avoir allumé la poudre dans un pistolet, et qu'à l'occasion de cet air agité il émeut certains petits nerfs qui viennent répondre à la glande pineale, il execute le pacte qu'il a fait de produire dans notre ame cette pensée qui s'appelle ouïe, ou sentiment du son; ainsi quand nôtre ame pense que le corps marche, suivant cette maniére de penser que nous appellons volonté, à l'occasion de cette pensée Dieu ébranle la machine du corps, et fait mouvoir les ressorts et les nerfs qui servent à marcher, et voilà comme se doit entendre l'union de l'ame avec le corps.

Voilà qui est fort Philosophique, interrom-

pis-je, c'est-à-dire, fort contraire à la Religion, et fort injurieux à Dieu. Extrémement, reprit-il, extrémement. Dieu merci, je vous aime bien, de ce que vous pénétrez d'abord les choses; car vous voyez, sans doute, que Dieu est l'Auteur et la cause unique et immédiate de tous les mouvemens sales et deshonnêtes qui préviennent la raison et la volonté, et qui affligent l'ame du juste. Dieu, tout pur qu'il est, selon ces Principes, est l'unique Ministre, et l'Executeur unique des plus infames et des plus abominables desirs : en un mot, la seule cause physique et véritable des plus noires actions des hommes.

Je vois bien qu'il s'ensuit de-là, répondis-je, que l'union du corps et de l'ame n'est qu'une union morale, et que l'ame n'est qu'une cause morale des actions du corps : car un Bachelier me disoit l'autre jour, que les Théologiens qui sont d'avis que les Sacremens ne sont que les causes morales de la Grace, expliquent cette affaire de cette sorte. Ils disent que Dieu a résolu de produire la Grace dans notre ame, toutes les fois que le Ministre du Sacrement fera tels et tels signes extérieurs, avec les conditions requises, et alors ces signes sont censés être les causes morales de la Grace. Ainsi quand un Fantassin s'enfuit de la tranchée, épouvanté par le bruit du canon, la glande pineale fait signe à Dieu de produire

dans l'ame de ce Fantassin cette pensée qui s'appelle peur, et cette pensée fait signe à Dieu de mouvoir les nerfs, les muscles et les tendons du Fantassin d'une certaine maniére, et de le faire fuïr à toutes jambes.

Fort bien, me dit Jean le Brun, et par là il s'ensuit clairement que l'ame n'est que la cause morale des actions du corps. Je suis fâché qu'un certain grand Partisan de Descartes n'eût plus de raison qu'il n'en avoit dans une certaine distinction qu'il m'apporta là-dessus, car on tireroit de sa distinction une fort bonne démonstration contre une certaine vérité de la Religion. Il disoit qu'une cause devoit être appellée cause physique, lors-que Dieu à un certain signe, produisoit toûjours un certain mouvement dans le cours ordinaire de la nature; mais que, lors-qu'un mouvement est produit par une institution singulière et extraordinaire, le signe, à l'occasion duquel ce mouvement est produit, doit être appellé cause morale. Plût à Dieu que cela fût vrai, il seroit d'un bien plus grand mérite qu'il n'est, de croire que l'ame raisonnable est spirituelle; car Dieu s'étant obligé, dans le cours ordinaire de la Nature, de produire toûjours l'ame raisonnable toutes les fois que l'embrion sera formé, et que la matiére sera dans telle et telle disposition, il est clair que la matiére ainsi disposée seroit la cause phy-

sique de l'ame raisonnable, et qu'un Esprit ne pouvant être l'effet d'un corps, il faudra chercher ailleurs que dans la spiritualité, l'essence de l'ame et la raison de son immortalité.

Mais en quoi faites-vous consister, lui dis-je, la différence de la cause physique et de la cause morale? Je n'en sai point d'autre, reprit-il, et je n'en cherche point, parce-que je souhaite qu'il ne s'en puisse trouver que celle-ci. La Foi n'en seroit pas mieux; car outre les difficultés susdites, elle en auroit encore assez d'autres à surmonter. Par exemple, ma raison pourroit me dire quand il lui plairoit, que mon ame est physiquement unie avec le Saint-Esprit; car ne m'est-il pas libre d'expliquer la Grace par une union toute pareille à celle dont nous parlions tout-à-l'heure, et de bons Théologiens ne l'ont ils pas expliqué ainsi? Monsieur, interrompis-je, ne vous embarquez pas dans les mystéres de la Grace et pour cause; mais souvenez-vous qu'il y a assez longtems que vous étes en digression : vous m'aviez, ce me semble, proposé de parler de l'Incarnation. Ah! il est vrai, reprit-il, mais je n'en suis pas si éloigné que vous pensez. Cette façon dont nous avons expliqué l'union de l'ame raisonnable avec le corps nous y mene naturellement. Vous vous souvenez bien que les Peres et toute l'Eglise, après Saint Athanase, ou tel autre que ce

soit, qui est l'Auteur du Symbole qui porte son nom, expliquent l'union du Verbe avec notre nature, comme l'union de l'ame avec le corps. *Sicut anima rationalis et caro unus est homo ita Deus et homo unus est Christus.* Cette union de l'ame au corps n'étant véritable, qu'au sens que nous avons expliqué, et de plus l'ame et le corps ayant, selon nous, chacun sa subsistance particuliére, c'est-à-dire, subsistant indépendemment l'un de l'autre, il est clair qu'il n'y aura entre le Verbe et l'Humanité du Seigneur, qu'une union morale et nullement hypostatique; que l'union ne se fera point dans le supôt, comme parlent les Théologiens, et qu'il en faudra revenir nécessairement à l'Hérésie de Nestorius, qui ne veut pas admettre cette union, et cependant admettoit entre le Verbe et l'Humanité, une union toute pareille à celle que Monsieur Descartes et moi admettons entre l'ame et le corps. Il est vrai, lui dis-je, et cela ne vaut pas la peine que vous vous expliquiez plus au long : j'entens assez qu'on ne peut être Cartésien, sans être manifestement Nestorien. Cela s'entend, repartit-il, si l'on ne prend pas soin de faire là-dessus de bons actes de foi, contre les démonstrations que la raison oppose : car sans cela on seroit aussi Socinien : je n'ai point trouvé de Socinien dans mes voyages qui ne m'ait accordé de tout son cœur cette union morale de la

Divinité avec l'Humanité de Jesus-Christ : mais ils m'ont tous soutenu que l'union hypostatique et l'unité de la personne est impossible; et ils se soutenoient par les mêmes raisons par lesquelles je leur prouvois que l'ame et le corps ne pouvoient être unis de telle sorte qu'ils n'ayent que la même subsistance, parce que la subsistance n'étant, selon nous, qu'un mode de l'être, la subsistance de la matiére ne peut être une maniére d'être de l'esprit, ni la subsistance de l'esprit une maniére d'être de la matiére. Il y a autant de contradiction à faire subsister la matiére par l'esprit, qu'à faire subsister l'esprit par la matiére; et il y a autant de contradiction à unir véritablement et physiquement l'ame avec le corps, qu'à faire que l'esprit soit long et large, et que la matiére pense. N'admirez-vous pas, mon enfant, jusqu'où nous a conduits insensiblement ce Principe, que la longueur, la largeur, et la profondeur sont l'essence de la matiére; et n'espérez-vous pas, qu'avec l'aide de Dieu, cette Philosophie fournira de grandes matiéres de triomphe à la Foi de tous ceux à qui nous pourrons l'insinuër? N'est-elle pas contraire à d'autres mystéres, lui dis-je? Je n'ai point encore trouvé, me dit-il, d'homme plus insatiable et plus infatigable que vous : je crois que vous écouteriez philosopher jusques au Jour du Jugement, sans songer à vous ra-

fraîchir et à prendre aucune réfection. Vous ne savez pas, sans doute, que je me couche régulièrement à huit heures et demie en cette saison, et qu'il ne nous reste pas trop de tems pour souper, pour nous recréer ensuite, et puis pour me retirer chez moi, faire ma priére et mon examen. Hé bien, lui dis-je, je vais donner ordre à vous faire servir, car pour moi je ne fais qu'un repas; je prendrai ce tems pour aller écrire, durant que vous mangerez.

CINQUIÈME ENTRETIEN

Bonsoir, Monsieur Jean le Brun, dis-je, en rentrant dans ma chambre, après avoir écrit, avez-vous bien soupé et sans distraction ? Fort bien, par la grace de Dieu, me répondit-il, j'ai médité durant tout le repas sur l'extravagance de certains Hérétiques que j'ai vus en Allemagne, appellés Ubiquitaires, qui croyent communier toutes les fois qu'ils mangent, parce qu'ils s'imaginent que le Corps de Jesus-Christ est par-tout. Ne faut-il pas être insensé pour dire cela ? Car si l'étenduë et l'impénétrabilité sont de l'essence de la matiére, n'est-il pas aussi impossible qu'un corps soit reçû dans un autre corps d'égale ou de moindre étenduë, qu'il est impossible qu'un corps cubique de neuf piés soit renfermé dans l'espace d'un corps cubique de trois piés ? Ce qu'il y a de plus ridicule dans ces Ubiquitaires, c'est qu'ils croyent que leur opinion est probable en bonne Physique, et qu'il n'implique point du tout qu'un corps puisse être en deux endroits, ou que son étenduë puisse être augmentée, ou rétressie.

Si ces gens-là, répondis-je, n'étoient Hérétiques qu'en ces deux points, ils ne seroient point rétranchés de notre Communion ; car un Maître-ès-Arts me contoit l'autre jour que ces deux opinions sont problêmatiques dans les Ecoles Catholiques, où il me disoit, qu'on considére dans la quantité trois effets différens : le premier est de distinguer les parties entr'elles et à leur égard : le second, de les distinguer et les situer les unes hors des autres par raport au lieu : et le troisiéme, d'exclure tout autre corps de ce même lieu. Le premier de ces effets est de l'essence de la quantité et toûjours nécessaire ; les deux autres ne le sont pas : de sorte que les Ubiquitaires ne sont pas ridicules du côté de la Physique, en ce qu'ils assurent une chose impossible ; mais ils le sont du côté de la Théologie, de la Tradition, et de l'Ecriture qu'ils combattent.

Mon Dieu, mon enfant, reprit Jean le Brun, d'un ton de compassion, vous étes tombé dans le sens réprouvé, depuis que vous étes passé dans ce cabinet, et voulez-vous encore vous égarer dans les imaginations d'Aristote ? Ah ! Monsieur, repartis-je, je n'ai pas cru que ce fût-là l'opinion d'Aristote : le Maître-ès-Arts me disoit au contraire, qu'Aristote étoit assez conforme à ce que vous m'avez dit, de l'impénétrabilité et

de l'étenduë essentielle à la matiére. Il m'alléguoit Saint Thomas pour ces trois effets de la quantité. Il disoit que ce Saint, qu'il loüoit infiniment, a ratifié la Philosophie d'Aristote, et l'a accommodée à la Foi, quoique par une modestie Angélique il dissimule souvent les chûtes de ce Philosophe, pour se dérober la loüange qu'il mérite de l'avoir redressé ; et qu'il se contente d'en expliquer modestement les obscurités et les erreurs, en leur donnant un tour et un sens conforme aux vérités de la Foi, en quoi il mérite, sans doute, plus de loüange que tous les Fondateurs de Sectes, et tous les Inventeurs d'Opinions nouvelles. Ce Maître-ès-Arts me gagna le cœur en faveur de Saint Thomas : c'est pourquoi, Monsieur, si vous ne voulez point vous broüiller avec moi, je vous prie ne traitez point d'imagination les pensées du plus solide et du plus sage de tous les Docteurs ; car pour Saint Thomas je me broüillerois avec vous, avec votre trisayeul *Jordanus*, avec Descartes, et avec une certaine Cabale de Philosophes hypocrites, qui sous ombre de tourner Aristote en ridicule, confondent dans leur raillerie insolente, et mêlent dans leurs brocards sacrilèges, la Doctrine de ce grand Homme, seulement peut-être, parce-qu'il étoit grand ennemi de tout ce qui s'appelle invention et nouveauté

en matiére de Théologie, et dans les questions de Philosophie qui ont quelque raport aux vérités de la Religion. Contentez-vous, Monsieur Jean le Brun, que je vous abandonne Aristote dans tous les points où il ne s'accorde pas avec Saint Thomas. Comme nous ne lisons guéres les Ouvrages de ce Docteur, reprit-il, parce-qu'il raisonne trop, et qu'il prend même à tâche de prouver tous les points de la Religion, et de faire voir que la Physique ne leur est pas contraire : et comme je me garderai bien de m'appliquer à le lire, de peur de diminuer le mérite de ma foi, je ne puis pas juger si l'estime que vous avez pour ce Saint, et les plaintes que vous faites, ont beaucoup de fondement ; ainsi je ne me broüillerai point avec vous pour cela, et nous pouvons continuer à dire, sauf le respect de Saint Thomas, qu'il y avoit une maniére plus facile d'expliquer la Nature, que de s'aller embarrasser et soutenir avec Aristote qu'il y a des accidens. N'étoit-il pas plus court et plus aisé de dire qu'il n'y a que des substances ? Mais comme chaque Serviteur de Dieu a sa vocation particuliére, qui compose son caractére, et qui est propre au tems dans lequel Dieu le fait briller dans l'Eglise, le caractére de Saint Thomas étoit de rectifier les mœurs de son siécle, en rendant les vérités de la Foi vrai semblables,

et mon caractére et celui des Conducteurs de ma vocation, est de faire voir clairement que les vérités de la Foi sont contraires à la raison, et de réformer les mœurs des Chrétiens, en réformant leur maniére de croire : car vous devez savoir, mon fils, qu'il y a trois sortes de Foi. La premiére est de croire aveuglément, sans examiner si ce qu'on croit est raisonnable, puis-qu'on nous le propose à croire. La deuxiéme est quand on croit, ou en connoissant, ou en cherchant la raison de ce qu'on croit. Et la troisiéme enfin, est de croire en connoissant clairement que ce qu'on croit est contre la raison. Or de ces trois sortes de Foi vous voyez bien que la troisiéme est la plus glorieuse, et la plus méritoire. Beni soit le Pere des Lumiéres, qui a fait les premiers Peres de l'Eglise les Apôtres de la premiére de ces trois sortes de Foi, Saint Thomas de la seconde, et moi de la troisiéme. C'est pourquoi, lui dis-je en riant, vous eussiez sans doute voulu que les Ubiquitaires eussent pris votre principe de l'impénétrabilité et de l'étenduë essentielle à la matiére, afin qu'ils vissent que ce qu'ils croyent de la matiére, est tout à fait contraire à la raison ; mais ne seriez vous pas bien-aise aussi que les Catholiques Romains suivissent cette Philosophie, afin d'élever leur Foi, en leur démontrant évi-

demment que tout ce qu'ils croyent de ce mystére est physiquement impossible ? Vous l'avez dit, mon fils, me dit-il, en m'embrassant, comme ce qu'on croit de l'Eucharistie est le point essentiel qui divise les Hérétiques de ce tems d'avec l'Eglise Romaine ; et comme il sera toûjours un sujet de discorde, quand même les Calvinistes se relâcheroient sur les autres points, il est important d'exalter la Foi des Chrétiens sur ce mystére, d'en augmenter le mérite, la gloire et la pureté, et de distinguer ceux qui ont quelque penchant au Calvinisme, d'avec ceux qui sont inviolables dans leur créance. Ce dessein est loüable, lui dis-je. Et de plus trés-facile, reprit-il ; car par la miséricorde de Dieu, ce que je vous ai dit de l'étenduë et de l'impénétrabilité de la matiére, renverse de fond en comble tout le mystére de l'Eucharistie, et le ruïne si évidemment que le plus ingénieux et le plus habile Sophiste du monde n'y sauroit trouver de réponse. De sorte que, quand notre Philosophie n'auroit pas la gloire d'avoir fourni à la Foi des matiéres de triomphe dans les autres vérités de la Religion, elle le fait tellement dans ce mystére, que ce seroit uniquement pour cela qu'il faudroit la mettre en vogue, pour hâter la Réformation que nous méditons. Car enfin, il est impossible que dans

nos Principes la Raison et la Foi s'accordent jamais dans l'Eucharistie. Suposé que l'étenduë soit de l'essence de la matiére, et qu'il soit de l'essence d'un corps de trois pieds, d'occuper l'espace de trois pieds, n'est-il pas vrai qu'il est physiquement impossible que ce corps de trois pieds soit dans la plus petite particule d'une Hostie ? On a beau se tourmenter, on ne répondra jamais à cela, non plus qu'à ceci. L'impénétrabilité est de l'essence de la matiére, donc il est impossible qu'une partie de la matiére soit dans un même lieu que l'autre. Je donne au plus grand Chicaneur de l'Univers de repartir à cela.

Vous étes bien presomptueux, Monsieur Jean le Brun, lui dis-je ; et moi je trouve qu'il est très facile de vous répondre. Dieu n'est-il pas tout-puissant, et l'Ange Gabriël n'a-t-il pas dit que rien n'est impossible à Dieu ? Ah, mon fils, s'écria-t-il, avec un grand éclat de rire ! Voilà une des choses habiles et politiques que le sage Monsieur Descartes a insérées ironiquement dans ses Ouvrages, pour amuser les simples, pour se moquer des Moines, et pour éluder les censures des Universités, et il a prudemment fait d'en user ainsi ; avec un Passage de l'Ecriture on ébloüit bien des gens, et avec un peu de crédit et d'intrigue on gagne du tems :

mais entre nous qui savons en quel sens l'Ecriture a parlé, et ce que c'est que la toute-puissance de Dieu, dequoi vous avisez-vous de vouloir détruire mes deux démonstrations, par une réponse si frivole ? Est-ce que vous étendez sérieusement la puissance de Dieu sur les essences des choses ? Voyons un peu quelle est votre créance sur la puissance de Dieu.

Puis-qu'il faut toûjours, lui dis-je repondre positivement, précisément et sérieusement, quand on nous interroge de notre Foi, je vous dirai que je croi là-dessus ce qu'un certain grand Jacobin me disoit l'autre jour que Saint Thomas en croit : il me disoit que ce Saint explique cela de cette façon. Il dit que Dieu tout-puissant peut tout faire ; mais que tout ne peut pas être fait par ce Dieu tout-puissant. Qu'est-ce que cela, s'écria Jean le Brun, vous raillez-vous de moi, et votre Saint Thomas ne raisonne-t-il pas autrement ? Attendez, lui dis-je, vous serez assurément content de lui. Il y a des choses, selon ce Saint Docteur, qui sont essentiellement impossibles, et il y en a qui ne sont impossibles que par accident. Une chose est essentiellement impossible, quand elle ne peut pas arriver sans qu'il implique contradiction, et sans qu'on puisse dire d'elle, ou de quelque autre chose, cela est et cela n'est pas tout en-

semble. Une chose est impossible par accident, lors-qu'à la vérité il n'implique pas de contradiction qu'elle arrive ; mais qu'elle ne peut arriver dans le cours ordinaire de la nature, quoi-qu'elle puisse arriver par une disposition extraordinaire de Dieu. La premiére impossibilité est ordinairement attachée à l'essence des choses, et la seconde aux propriétés et aux accidens. Un Ange, par exemple ne peut manger et boire, parce-que la nature de l'esprit n'est que de penser et vouloir ; et il y auroit contradiction de supposer qu'il mange et boit : on pourroit dire qu'il est esprit, et qu'il ne l'est point ; qu'il est esprit, puisqu'il est Ange ; et qu'il n'est point esprit, puis-qu'il mange et qu'il boit. Mais vous, Monsieur Jean le Brun, vous mangez et bûvez fort bien, par la grace de Dieu ; n'est-il pas vrai qu'il est impossible dans le cours ordinaire de la nature, que vous vous passiez de manger et de boire ? Assurément, me dit-il. Hé bien, repris-je, cela s'appelle une chose impossible par accident ; car il pourroit se faire que Dieu, par une disposition extraordinaire, vous pourroit faire vivre sans manger ni boire, et vous n'en seriez pas moins animal raisonnable. J'entens, me dit-il. Saint Thomas dit donc, poursuivis-je, que Dieu peut faire toutes les choses qui ne sont impossibles que par accident, et qui n'im-

pliquent point de contradiction ; mais que pour celles qui sont essentiellement impossibles, et qui ne peuvent arriver sans une contradiction manifeste, Dieu ne sauroit les faire, non pas par un défaut de puissance du côté de Dieu, mais par un défaut de possibilité du côté des choses. Fort bien, s'écrie Jean le Brun, Saint Thomas est un excellent homme, ne veut-il pas dire que Dieu ne peut changer les essences des choses ? Ou du moins, repris-je que les essences des choses ne peuvent être changées ? C'est pourquoi, ajouta-t-il, l'impénétrabilité et l'étenduë étant de l'essence de la matiére, il est impossible que le Corps du Seigneur n'ait toute son étenduë dans l'Eucharistie.

Cela est certain dans vos principes, lui dis-je ; mais voici une certaine idée, qui peut-être vous embarrassera. Tout le Corps de Jesus-Christ étoit dans l'embrion, quand Dieu y créa une Ame raisonnable, et dans ce moment on pouvoit dire que c'étoit-là tout Jesus-Christ. Or Dieu qui prévoyoit que Jesus-Christ devoit se laisser en viande dans l'Eucharistie, n'a-t-il pas pû faire que cet embrion soit aussi pétit, que la plus petite particule de l'Hostie ? et ne peut-on pas dire que Jesus-Christ ne s'est laissé que tel qu'il étoit à la création de sa sainte Ame ? Ha ! non, mon fils, s'écria Jean le Brun, outre que

ce seroit changer entiérement la façon de l'expliquer ; et de plus il est aussi impossible que Jesus-Christ demeurant dans toute sa grandeur et ses dimensions, se soit réduit à cette figure qu'il avoit à l'instant de la création de son Ame, qu'il étoit impossible de faire qu'il n'eût pas trente-trois ans quand il est mort, et qu'il n'eût pas crû en taille et en grandeur depuis sa naissance ; Dieu ne pouvant empêcher que le passé ne soit passé. Il ne reste donc point de réponse, repartis-je, que de s'obstiner à dire, sans savoir pourquoi, que Dieu peut changer l'essence des choses. Et en ce cas-là, reprit Jean le Brun, on sera de la Secte de l'Hérétique Praxeas, qui étendoit à l'étourdie la puissance de Dieu sur les choses passées, aussi-bien que sur les essences. C'étoit grand dommage, car il avoit de l'esprit et étoit bon Philosophe. Il soutenoit que la matiére est éternelle et indépendante de Dieu : si nous eussions vécu en même tems, nous nous fussions bien accordés ensemble ; je l'eusse fait revenir de cette imagination insensée, que Dieu peut changer l'essence des choses, et faire que le tems passé ne soit pas passé. Comme il faut prendre les gens par leur foible, je lui eusse fait voir qu'il donnoit par là grand avantage à Valentin son Antagoniste, et père des Valentiniens, comme Praxeas l'étoit des Praxéens ;

car, lui eussé-je dit, si Dieu peut changer l'essence des choses, il peut faire que deux et un font trente, et non pas trois : de sorte qu'il n'est pas impossible que la Divinité soit multipliée en trente Æones, comme Valentin se le figure, et que de ces trente Æones résulte encore cet essain de Divinités, dont Tertullien raille Valentin d'avoir eu la libéralité d'enrichir les Cieux, par là j'eusse assurément ramené Praxeas à mon avis.

Il seroit à souhaiter, Monsieur Jean le Brun, dis-je, que vous y ramenassiez encore tous ceux, qui font profession d'expliquer, ou de suivre Descartes ; car ils disent tous d'un commun accord, qu'ils ne veulent point mettre de borne à la toute-puissance de Dieu, et sous ombre de respect et de soumission, ils accordent cent suppositions contradictoires.

Ne vous embarrassez pas de cela, repartit Jean le Brun, et souvenez vous des raisons politiques qu'on peut avoir de parler de la sorte, pourvu que les vérités de la Foi soient bien combattuës par cette Philosophie, la Morale ira bien, et ne nous mettons pas en peine du reste. Je loüe Dieu de ce que surtout elle combat le mystére de l'Eucharistie par tant d'endroits, qu'il est impossible que ce mystére puisse jamais s'accorder avec aucun de nos Principes.

Vous savez bien, par exemple, que c'est la

Foi de l'Eglise que les accidens du pain et du vin demeurent après la consécration, c'est le langage des Peres, des Papes, et des Conciles. Le Concile de Constance, le Pape Martin III, et le Concile Romain sous Jean XXII, le Concile de Trente, celui de Cologne y sont tous formels. Cependant notre Philosophie démontre qu'il n'y a point d'accidens dans la nature, que tout est substance, parce-que tout est matiére, et que le différent arrangement des parties de la matiére fait toutes les machines, toutes les couleurs, tous les sons, et tout ce que nous sentons et que nous voyons. Or comprenez, mon fils, combien grande est l'atteinte que cette démonstration qu'il n'y a point d'accidens, donne à la confiance que nous avons que le Saint-Esprit préside aux Conciles, dirige les Papes, et conserve la Tradition ; car s'il n'y a point d'accidens dans la nature, pourquoi le Saint-Esprit a-t-il décidé que les accidens subsistent sans sujet dans l'Eucharistie ? Quoi-qu'on ne puisse pas conclure nécessairement de l'Infaillibilité de l'Eglise pour les vérités de Foi, son Infaillibilité pour les matiéres de Philosophie ; il n'y a guére d'apparence que, quand le Saint-Esprit parleroit de Philosophie par la bouche d'un Concile, en décidant quelque point de Foi, il voulût, en censurant les Hérétiques, s'exposer inutilement à la censure des Phi-

losophes, et faire une indigne alliance des ténébres d'une ignorance crasse et infructueuse avec ses lumiéres salutaires, non plus qu'expliquer la vérité d'un mystére obscur par la fausseté d'une Philosophie encore plus obscure. Lors-que le Saint-Esprit se serviroit d'une proposition de Philosophie pour expliquer un mystére, si cette proposition n'étoit pas de Foi, elle seroit voisine de la Foi, si liée et si enchainée avec la Foi, qu'il sembleroit qu'on ne pût détacher l'une de l'autre. La ruïne du fondement est la ruïne de l'édifice ; et l'absence du Saint-Esprit dans l'examen d'une vérité, est une grande conjecture qu'il n'est guére présent à la décision de cette vérité. Aussi pouvons-nous espérer que notre Philosophie rendra très-difficile la créance de l'Eucharistie, puis-que nous pouvons dire hardiment avec Monsieur Descartes, que personne jusqu'à nous ne peut avoir expliqué véritablement le mystére de l'Eucharistie, puis-que tout le monde a suposé jusqu'ici que les accidens du pain et du vin y demeurent. L'avantage que la Morale et la Foi reçoivent en ceci, c'est qu'outre que cette démonstration contre l'existence des accidens décrédite et rend fort suspecte la vérité de la Tradition de l'Eglise, et taxe d'ignorance les Papes, les Conciles, les Peres, et tous les Docteurs : il arrive que n'admet-

tant point d'accidens, on ne peut expliquer ce Mystére par nos Principes, sans tomber dans de grands inconvéniens, et sans renouveller plusieurs Hérésies. Avez-vous ouï parler de l'Hérésie des Stercoranistes ?

J'ai ouï dire, répondis-je, que le Cardinal du Perron et le Président Manquin en parlent, et qu'ils prouvent que ces sales Visionnaires croyoient à la vérité la Transsubstantiation, mais qu'ils disoient, que le Corps du Seigneur avoit le même sort que les viandes que nous digérons.

Ce n'est pas-là tout, répondit Jean le Brun : ils expliquoient leur opinion, en disant que le Corps de Jesus-Christ avoit dans l'Eucharistie la forme de pain, et tous les accidens sensibles qu'a le pain, ou pour mieux dire, toutes les apparences du pain. C'étoit là le fin de leur opinion, et la raison pourquoi ils disputoient ensuite si l'Eucharistie passoit en excrémens, ou s'exhaloit par insensible transpiration. Quoique Thomas Valdensis rapporte qu'Heribalde Evêque d'Autun, et Raban Evêque de Mayence fussent du parti des excrémens, on voit au septiéme tome du *Spicilegium* qu'Amalarius, qui à mon avis étoit le Chef de ces Hérétiques fantasques, laisse problématique si le Corps de Jesus-Christ, quand nous l'avons reçû, retourne invisiblement au Ciel, ou demeure dans no-

tre corps jusqu'à la mort, ou s'exhale par transpiration, ou sort avec les excrémens : de sorte que ce fur quoi ces Hérétiques fondoient leur extravagante curiosité, c'est que le Corps de Jesus-Christ dans l'Eucharistie a la même forme, les mêmes accidens, et la même apparence que le pain : ce que nous sommes aussi obligés de dire nécessairement dans notre Philosophie. Car ôtant les accidens, comme nous faisons, il faut dire que les parties extérieures du Corps de Jesus-Christ prennent la même situation et le même lieu, et pirouetent de même que les parties extérieures du pain : or les parties de la matiére constituant, selon nous, les formes essentielles des choses, il s'ensuit nécessairement que la forme essentielle du pain demeure dans l'Eucharistie : de sorte qu'outre l'Erreur des Stercoranistes, on voit encore ici l'Impanation de Luther, puis-que des parties de matiére disposées, tout comme l'étoient celles du pain un peu auparavant, constituent la forme essentielle du pain. Au reste, il arrive ici, malgré qu'on en ait, une chose bizarre ; car le pain est transsubstantié au Corps de Jesus-Christ, et le Corps de Jesus-Christ est transsubstantié en pain. Vous étes ingénieux, lui dis-je, à tirer de grandes extravagances de vos Principes. Ce n'est pas tout, mon enfant, poursuivit-il, quant aux accidens et aux appa-

rences du pain, que les Stercoranistes disoient être nécessairement dans le Corps du Seigneur, il est clair que cela doit être ainsi dans nos Principes. Le changement qui arrive dans certaines parties du vin, sans en détruire la forme essentielle, et qui fait qu'il est aigre, par exemple, arriveroit de même dans le saint Calice, si on l'exposoit longtems à l'air, et ce seroit, selon nous, certaines parties du Sang de Jesus-Christ, qui prendroient cette situation, et qui piqueroient notre langue et notre odorat, aussi véritablement que seroit du vin qui commenceroit à se faire aigre ; d'où il faut conclurre, avec les Stercoranistes, que le Corps de Jesus-Christ a les mêmes accidens et la même forme du pain et du vin, et de plus qu'il est pain et vin ; puis-que les parties sont arrangées de même que les parties du pain et du vin.

Cela est convaincant, lui dis-je : un Cartésien est pire qu'un vilain Stercoraniste. Ou le seroit sans la Foi, poursuivit Jean le Brun ; mais la Foi s'épure par ces contradictions. En voici encore une : L'Eglise a toûjours dit et cru que les mêmes accidens en nombre, qui étoient auparavant, demeurent apres la consécration ; or cela ne peut être, puis que cette blancheur et cette rondeur ne sont ou ne s'offrent plus par le différent arrangement des parties du pain, mais par la diverse disposi-

tion des parties extérieures du Corps de Jesus-Christ ; de sorte que ce qu'on a dit encore jusqu'ici est faux, que pour une véritable transmutation il faut qu'il reste quelque chose de ce qui étoit auparavant, puis qu'il ne reste ici quoi-que ce soit. Ne trouvez-vous point, mon enfant, que notre Philosophie fait d'assez grands ravages ?

J'admire, lui dis-je, comme quoi le Seigneur Descartes, se jette inconsidérement dans tous les précipices, et donne tête baissée dans toutes les Hérésies. Il est vrai, répondit Jean le Brun, que cela est merveilleux, qu'il ait pu tout à la fois favoriser tant d'Hérétiques ; car il semble encore être de la Secte de ceux qui troublérent l'Eglise du tems de Charles le Chauve. Ils soutenoient que dans l'Eucharistie il n'y a ni voile, ni figure ; qu'on y voit et qu'on y touche véritablement Jesus-Christ ; et qu'entre ce qu'on y voit et qu'on y croit, il n'y a point de différence : il est impossible que dans nos Principes nous ne souscrivions à cela, que nous ne disions que nous touchons véritablement le Corps de Jesus-Christ, et qu'il n'y a point d'autre voile ni d'autre signe que lui-même. Au reste, quant à la Tradition qui dit que dans le Sacrement il y a un signe et une chose signifiée, cela ne peut compatir avec nos Principes, si ce n'est qu'on voulût accorder une chose ridicule, et

avoüer que le signe n'est point distinct de la chose signifiée, et que le Corps de Jesus-Christ est le signe de lui-même.

Ne pourroit-on point, lui dis-je, éluder une partie de ces choses que vous opposés à la Foi, et dire que Dieu conserve dans nos sens l'impression que le pain et le vin avoit faite avant la consécration ; et qu'ainsi de quelque maniére que le Corps de Jesus-Christ soit dans l'Eucharistie, nous croyons toûjours voir et savourer du pain, quoi-qu'il n'y en ait point effectivement ? Ce seroit-là, mon fils, répondit Jean le Brun, une extravagante réponse. Premiérement, outre qu'elle n'auroit point de lieu à l'égard de ceux qui n'auroient pas vu le pain avant la consécration, on attribueroit à Jesus-Christ, si je l'ose dire, un prestige et un enchantement continuel ; ce seroit l'accuser de fasciner nos yeux, sans comparaison ; comme on dit que font les Démons et les Sorciers ; et on le rendroit immédiatement Auteur d'une illusion phantastique, très-indigne de la gravité et de la Majesté de Dieu, et très-injurieuse à la sincérité de son amour. Je me souviens en effet, lui dis-je, que le grand Jacobin, dont je vous parlois tantôt, me disoit hier que Saint Thomas prend un très-grand soin de justifier, qu'il n'y a aucune sorte d'illusion dans l'Eucharistie ; parce-que les sens ne peuvent juger que des

accidens, et rapporter seulement qu'il y a de la blancheur, de la rondeur, et de la saveur ; Or tous ces accidens sont effectivement les mêmes qui étoient auparavant ; ainsi il ne se passe nulle illusion, puis-que la raison n'est point forcée de conclure qu'il y a du pain, quoi-que les accidens du pain s'y rencontrent ; parce-qu'une Lumiére divine qui les éclaire mieux que ne font les sens, lui fait voir le Corps de Jesus-Christ sous ses accidens que les sens lui montrent.

Quoi-qu'il en soit, dit Jean le Brun, il est certain que, si Dieu ne faisoit autre chose, pour conserver les apparences du pain et du vin, que de conserver ou de produire cette impression dans nos sens, il ne resteroit dans l'Eucharistie rien de tout ce qui y étoit auparavant ; et si on eût expliqué ainsi ce Mystére du tems de Théodoret, les Eutichiens eussent remporté sur lui tout l'avantage, et il n'eût eu rien à repliquer. Les Eutichiens soûtenoient que par la Résurrection, ou par l'Ascension, la Nature Humaine de Jesus-Christ étoit entiérement absorbée par la Nature Divine ; en sorte qu'il ne reste plus maintenant en Jesus-Christ que la Nature Divine. Théodoret et Gelase soutenoient pour les Catholiques la vérité des deux Natures en Jesus-Christ, aussi bien maintenant qu'il est à la droite de la Majesté de son Pere, que

lors qu'il étoit parmi les hommes. Les uns et les autres se servoient, pour expliquer leur créance, de la comparaison de l'Eucharistie. De même, disoient les Hérétiques, que les simboles sont entiérement changés par la Consécration, et deviennent toute autre chose que ce qu'ils étoient : ainsi la Nature Humaine est entiérement changée par la Résurrection ou par l'Ascension en la Nature divine. Théodoret et Gélase prétendoient aussi convaincre les Eutichiens par ce même Mystére. Comme les signes sacrés, disoient-ils, ne sont pas tellement changés, que leur premiére figure et les mêmes accidens ne demeurent : de même la Nature Humaine n'est pas entiérement absorbée en la Nature Divine. Vous voyez, mon Enfant, que, quoiqu'il y ait peut-être à dire dans cette comparaison de l'Evêque de Cir et de ce Pape, elle leur donne pourtant tout l'avantage sur les Eutichiens ; mais ce n'est que dans la supposition qu'il demeure véritablement quelque chose des simboles sacrés ; car s'il n'en demeuroit rien du tout, comme effectivement dans notre Philosophie il n'en peut rien demeurer, les Eutichiens ont gagné, il faut leur quitter la partie ; et voilà Dieu merci un nouveau sujet de triomphe pour notre Foi.

Mais ne pourroit-on pas dire, repartis-je, dans cette Philosophie, qu'il reste effective-

ment quelque chose de ce qui étoit auparavant, en ce que Dieu y conserve miraculeusement les apparences du pain, c'est-à-dire, les mêmes modes du pain, sans conserver le pain ? Cela implique contradiction, répondit Jean le Brun ; car, puis-qu'il n'y a point d'accidens, les modes seroient des substances qui ne seroient point distinguées du pain, et par conséquent qui ne pourroient être, le pain n'étant point. Pourroit-on imaginer une plus grande chimére, que de dire que la maniére d'être d'une chose peut subsister sans que la chose soit, c'est-à dire, qu'un homme peut demeurer assis dans un fauteüil, sans que son corps soit dans le fauteüil ?

On dit quelquefois des choses bien foibles, quelque fort qu'on soit, lui repliquai-je. J'avois ouï faire cette réponse à un homme de bon sens et de bon esprit, qui a pris à tâche d'expliquer la Philosophie de Monsieur Descartes. Il est impossible, reprit Jean le Brun, que ceux qui expliquent cette Philosophie, s'accordent jamais avec la Foi ; et toutes les fois qu'ils l'entreprendront, ils ne peuvent jamais se passer de dire des choses très-foibles. Il n'y a point de parti à prendre que de dire que l'esprit humain n'est pas capable de comprendre les liaisons de certaines vérités de Foi, avec certaines vérités de Philosophie ; et bien loin de nous plaindre de cette

foiblesse de notre esprit, nous devons en loüer Dieu, puis-que plus les vérités de la Philosophie sont éloignées des vérités de la Foi, plus nous avons de mérite à être fidéles.

Cependant, comme cette grande opposition qu'a notre Philosophie à la Foi, pourroit peut-être la rendre odieuse, il sera bon de faire remarquer que la Philosophie qui soutient que les accidens peuvent subsister sans sujet, n'est pas la Philosophie des Peres de l'Eglise ; et pour cela il faut assembler avec grand soin autant de passages des Peres qu'on en pourra trouver, qui sembleront dire cela ; sur tout il faudra fort appuyer sur ce qu'a dit le Cardinal Pierre Dailli, que, s'il se trouvoit quelqu'un qui dît que les accidens ne peuvent subsister sans sujet, il ne seroit point Hérétique.

Vous voyez, Monsieur, répondis-je, je ne doute point que tous nos Confreres, les Réformateurs de la Morale, ne cherchent avec grand soin, et ne fournissent des Passages des Peres pour combattre la Philosophie des accidens; mais je vois à ceci de très-grands inconvéniens. Premiérement, s'il est vrai que les Peres de l'Eglise n'ayent point tenu cette Philosophie des accidens, dira-t-on qu'ils ayent tenu la vôtre, et que votre Trisayeul *Jordanus* ni *Joannes Brunus,* ni Descartes, n'ont point la gloire de l'avoir inventé ? Il

seroit ridicule de dire, repartit-il, que les Peres ont su cette Philosophie, personne ne le croiroit. Il faut dire que la Foi des Peres étoit une Foi aveugle et soumise, qui n'avoit nulle liaison et qui ne dépendoit nullement de la Philosophie particuliére que chacun d'eux pouvoit tenir ; qu'ils proposoient simplement les Mystéres à croire, et qu'ils n'en faisoient nullement dépendre l'explication des questions de la Philosophie.

Tout ce que vous dites là, Monsieur, repliquai-je, ne vous sauve point d'un étrange inconvénient, que je m'étonne que vous et vos Amis n'ayez point senti. Ne voyez-vous point quel avantage ce sera pour les Calvinistes, et combien leur Erreur sera confirmée, si vous leur apprenez, ou si vous allez copier dans les Livres de leurs Ministres, les Passages des Peres qui semblent prouver, que les accidens ne sauroient subsister sans sujet ? Ils inséreront de là, que la maniére dont l'Eglise Romaine explique l'Eucharistie, n'est pas conforme à la Tradition des Peres ; et puis-quand ils verront que votre Philosophie prouve si évidemment, par tant de démonstrations, que ce que l'Eglise Romaine croit de ce Mystére est physiquement impossible, ils ne s'y rangeront jamais. Tant pis pour eux, répondit Jean le Brun ; s'ils sont prédestinés, ils croiront contre la raison et

contre la démonstration ; et s'ils sont réprouvés, Dieu les hait de toute éternité, et je les hais aussi : *Esaü autem odio habui, iniquos odio habui.*

Il seroit pourtant bon d'aimer nos Freres, et de travailler à leur conversion, lui dis-je ; et il seroit encore à propos de ne point scandaliser les Fidéles, de ne point donner occasion de douter de notre Foi, ni lieu de penser que nous sommes Calvinistes dans le cœur. Car enfin quoique nous puissions dire, nous ne dissuaderons jamais le monde que nous ne soyons Calvinistes dans le cœur, tant que nous ferons nos efforts pour donner cours à une Philosophie, par laquelle les Erreurs de Calvin sont physiquement démontrées. Or je vous avouë, Monsieur, que votre Secte de Calvin me paroît par tant d'endroits si injurieuse à Jesus-Christ et si peu Chrétienne, que non-seulement j'aimerois mieux mourir mille fois que de l'embrasser; mais j'aimerois mieux mourir et renoncer à la gloire d'être le Coadjuteur de votre Apostolat, que de donner le moindre ombrage qui favorise cette Secte.

Il est pourtant impossible, répondit-il, pour en parler franchement, que nous soyons tout à fait exempts de soupçon : mais, mon fils, les serviteurs de Dieu se mettent-ils en peine de l'estime des hommes ? Oüi, quand il est question de la Foi, répondis-je ; et je vous

déclare, une fois pour toutes, qu'absolûment je ne veux rien risquer là-dessus. Ah ! mon fils, reprit-il, il sera bien difficile de trouver un expédient pour cela. J'en demanderai pourtant un à Dieu cette nuit ; car enfin, je veux que vous soyez des nôtres, et j'espére qu'il m'en révélera quelqu'un durant le sommeil, qui commence à me presser ; c'est pourquoi je vous donne le bon soir, il est près de neuf heures, je vous reverrai demain. Allez, Monsieur Jean le Brun, dormez bien, vous en avez besoin.

SIXIEME ENTRETIEN

A peine étoit-il jour, que le vénérable Jean le Brun heurta rudement à ma porte. Les Valets le maudirent ; et après lui avoir enfin ouvert, on vint me dire à mon lit, que le Pelerin si grand bûveur demandoit à me parler d'une affaire importante. Qu'il entre, dis-je, et qu'on nous laisse seuls. Monsieur Jean le Brun, lui dis-je, en le voyant entrer, vous est il arrivé cette nuit quelque aventure fâcheuse, et venez-vous si matin pour employer mon service ? Tant s'en faut, répondit-il ; je me suis hâté de venir, avant même que d'avoir fait ma Méditation, pour vous dire une nouvelle qui vous réjoüira. Et qu'est-ce, lui dis-je ? C'est que vous étes Prédestiné : Moïse me l'a dit. La nouvelle est réjoüissante répondis-je, et d'autant plus que vous la tenez de bonne part : Mais encore quel commerce avez-vous avec Moïse ? Je ne l'avois jamais vu jusqu'à cette nuit, répondit-il ; je me couchai hier au soir en grand souci, sur la difficulté que vous me faisiez : je m'endormis pourtant ; et sur

l'aurore à l'heure que Dieu a accoûtumé d'envoyer les Visions Célestes, Moïse m'est apparu, et après m'avoir remercié de la part de Dieu, des longs travaux que j'ai soufferts, pour la réformation de la Morale, il m'a dit que Dieu vous a prédestiné à être le Bâton de ma Vieillesse, le Coadjuteur de mes Desseins, et l'Héritier de mon Zéle. En disant cela, Moïse qui tenoit en sa main son Pentateuque, l'a ouvert, et a proféré ces paroles : Dy de ma part au Coadjuteur de tes travaux, et au Compagnon de tes Couronnes, que la Philosophie que tu enseignes, et qui mal à-propos lui paroît suspecte, est à la lettre la même que j'avois dans l'esprit, quand je composai la Genése ; je n'en eus jamais d'autre. Dieu, pour les péchés du Monde, n'a pas voulu qu'on ait encore découvert cela, mais sa colére est passée, et le tems de sa miséricorde est venu : on entendra desormais les deux premiers Chapitres de la Genése, et on saura comment le Monde a été fait. Alors il a lu ; et s'arrêtant à chaque verset, il y a appliqué ma Philosophie, si clairement et si invinciblement, que j'en ai été tout consolé. Après avoir lu deux Chapitres, il a fermé le Livre, et le bruit qu'il a fait en le fermant m'a éveillé : je me suis levé en sursaut, et suis couru vous dire cette grande nouvelle.

Moïse, repartis-je, ne vous a-t-il expliqué

que la Genése, et ne vous a-t-il rien dit de l'Æneïde de Virgile, et des Métamorphoses d'Ovide? Non, repondit-il : pourquoi me faites-vous cette question-là? Parce-que, lui dis-je, Messieurs les Alchimistes auront un grand avantage sur vous. Un homme rare qui me vint entretenir l'an passé, à peu près comme vous faites, avoit eu Révélation aussi, que son Systême et tous les Mystêres de la benite Pierre Philosophale, étoient contenus clairement dans la Genèse, dans le Livre de Job, dans la Sagesse, dans les Proverbes, dans l'Apocalypse, et de plus dans l'Æneïde de Virgile, et dans les Métamorphoses d'Ovide; et que tous ces Livres n'ont jamais été composés que pour l'expliquer. Ce qu'il y a de plaisant en ceci, est que cet Homme m'expliqua tous ces Livres à la lettre, d'une maniére si précise, que quoi que, je risse de sa folie, je ne pouvois m'empêcher de l'admirer. Je vous admirerois aussi beaucoup, Monsieur Jean le Brun, si vous appliquiez la Genése à votre Philosophie, aussi nettement que cet Homme, tout insensé qu'il étoit, l'appliquoit à la sienne. Helas! dit-il, ce n'est pas moi qu'il faut admirer, c'est Moïse qui me l'a expliqué. Je vous avouë que jusqu'à ce matin j'avois toûjours trouvé que la Genése étoit absolûment contraire à mes Principes, et je n'en étois point fâché, parce-que cela donnoit d'au-

tant plus d'exercice à ma Foi : car, par mes Principes, le Soleil est la Cause de l'assemblage des parties interieures de la Terre : c'est lui qui forme les croutes dont nous avons parlé; ainsi cette Terre ne peut-être formée que long-temps après le Soleil. De plus, le Soleil est la cause des arbres, des fleurs, des fruits, etc., cependant Moïse dit, que la Terre, l'Eau, le Ciel, les fruits, les fleurs, et les arbres, ont été faits plûtôt que le Soleil. Je m'étois toûjours flâté que ces deux choses étoient d'une contradiction manifeste, et qu'il étoit impossible d'accorder là-dessus la Philosophie et la Foi. De plus, je savois par démonstration physique, que la lumiére n'est qu'une pensée de l'homme; cependant l'Ecriture dit, que l'homme ne fut créé que le sixiéme jour, et la lumiére le premier, et le Soleil toûjours après la lumiére. De plus, l'Ecriture parlant des animaux de l'air, de la terre et de l'eau, leur donne une ame vivante qui les fait mouvoir. Or par mes Principes nulle bête n'est animée, ce ne sont que de purs automates, et des machines insensibles : Tout cela me paroît très-propre à exercer la Foi. Loüé soit Dieu, qui ne veut pas que j'aye tant de mérite, et qui m'a fait entendre aujourd'hui que la Philosophie de la Genése est la même que la mienne : et voici comment. Je vous ai fait entendre, ou j'ai dû le faire, qu'entre toutes les

différences que les figures peuvent mettre parmi les petits corpuscules, qui sont les parties de la matiére, un grand nombre sont ronds comme de petites boules, d'autres assez subtils pour remplir les espaces qui sont entre ces boules, et d'autres d'une figure irréguliére et embarrassante ; de tout cela confondu ensemble, il a dû se former de grandes masses, pareilles à la masse de la Terre : au dessus de ces masses il a dû rester quantité de particules longues comme des aiguilles et fort pliables, et quantité d'autres semblables à celles qui composent l'air ; tout cela doit avoir été nécessairement entouré d'un nombre infini de petites boules, et d'un autre nombre infini plus subtil, pour remplir les intervalles des boules. Voilà fort clairement et fort intelligiblement la chose, tout comme Moïse la raconte dans la Genése.

Hé ! Monsieur, m'écriai-je, voilà une Bible sur cette table, montrez moi cela, s'il vous plaît. Le voici, me dit-il, en l'ouvrant : *Au commencement Dieu créa le Ciel et la Terre : or la Terre étoit inutile et aride, et les ténébres étoient sur la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu étoit porté sur les eaux.* Voilà l'affaire : Peut-on parler plus clairement et avec un plus grand détail ? Cela est fort clair, me récriai-je, et j'admire que Saint Augustin, qui avoit tant d'esprit, et que Platon, qui étoit si

spéculatif, et qui avoit lû les Livres de Moïse, ne se soient pas aperçûs de ce Systême, qui est expliqué là si clairement : tant il est vrai que cet Esprit, qui étoit porté sur les eaux, soufle où il veut. Vous parlez là selon le sens moral, me dit-il; car vous voyez bien qu'il est évident que selon le sens litéral, cet Esprit qui étoit porté sur les eaux étoit la matiére subtile qui étoit agitée au dessus des corpuscules en aiguilles. Voilà qui est fort philosophique, fort naturel, et fort Catholique, repris-je : je vous prie d'appliquer ainsi à vôtre Systême toutes les paroles du Passage que vous venez de citer. Comment, me dit-il, est-ce que vous ne trouvez pas ce Passage bien formel et bien clair? Pardonnez-moi, repliquai-je; mais je voudrois voir si je l'entens tout-à-fait comme vous. C'est sans doute, dit-il, puis-que vous êtes prédestiné à réformer la Morale avec moi : ce n'est pas la peine que je perde le temps à vous expliquer tout cela plus au long. Remarquez cependant que notre Philosophie a le privilege elle seule de pouvoir expliquer cette grande difficulté, qui depuis tant de siécles a mis tous les esprits à la torture, comment il faut entendre ce qu'a dit Moïse, que la lumiére a été créée avant le Soleil : car pour cela il ne faut que supposer que Dieu créa d'abord tout à la fois le Ciel, la Terre et les Eaux, et que des Corps assez sub-

tils, pour être appellés Esprits du Seigneur, étoient portés çà et là; et qu'ensuite tout l'ouvrage des six jours n'a été que pour régler tout le mouvement des corps déjà créés; de sorte que le premier jour, qui commence par la formation de la lumiére, veut dire manifestement que s'étant formés différens tourbillons des petites boules dont nous avons parlé, et que ces petites boules tournant autour d'un même centre, la matiére subtile qui remplissoit les intervalles de ces boules s'assembla nécessairement vers le centre; de là elle poussa les globules qui l'environnoient : ces globules poussés firent la lumiére en tous les endroits où il se trouva un suffisant amas de matiére subtile, semblable à celui qui remplit les intervalles des petites boules : mais comme il ne pouvoit pas encore s'être assemblé une grande quantité de matiére subtile dans le centre, son effet sur les petites boules ne pouvoit pas s'étendre fort loin, et les petites boules ne pouvoient pas produire fort loin leur lumiére; c'est pourquoi elles y laissoient les ténébres, et c'est précisément et litéralement ce qui est écrit, que *Dieu divisa la lumiére des ténébres :* c'est-à-dire, que les petites boules furent en certain endroit agitées, et en un certain sens, qui agitoit certaine matiére subtile, en un certain autre endroit, dans lequel s'il y eût eu un homme, cet homme eût

formé cette pensée qui s'appelle lumiére, et eût dit, *il est jour :* et s'il eût été en un autre endroit où la matiére subtile n'eût pas été ainsi agitée, il auroit dit, *il est nuit :* et voilà ce qui est écrit, *Dieu divisa la lumiére des ténébres.* Que dites-vous de cela ? Cette explication est solide et nouvelle, répondis-je. Le second jour est-il aussi savamment et aussi curieusement expliqué ? Tout de même, reprit-il : il est si vous voulez encore mieux. Voici comme il y a dans l'Ecriture : Dieu dit, que le Firmament soit fait au milieu des eaux, et qu'il divise les eaux des eaux; et il divisa les eaux qui étoient sous le Firmament, d'avec celles qui étoient sur le Firmament, et il appella le Firmament Ciel.

Le Firmament, mon fils, comme Moïse m'a dit ce matin, n'est autre chose que le parfait arrangement de cette infinité de tourbillons qui remplissent nécessairement l'espace immense que la matiére occupe. Tous ces tourbillons étant parfaitement arrangés, les masses qui se trouvérent en ce tourbillon où nous sommes, furent séparées par la matiére subtile du tourbillon, laquelle s'écoula entr'elles, et qui les divisa, et les tint éloignées du centre, selon qu'elles se trouvérent plus ou moins pesantes, ou solides. Cette matiére du tourbillon n'est autre chose que la matiére du Firmament. Ces grandes masses composées

de particules embarrassantes et couvertes d'aiguilles longues, pliables et déliées ne sont autre chose que des terres couvertes d'eaux. Donc il est vrai de dire, que le Firmament a divisé les eaux des eaux, puis-qu'il a divisé ou ces Terres, ou ces Planétes, car c'est cela même. Vous entendez maintenant ce que c'est que les cataractes qui s'ouvrirent au tems du Déluge : c'étoit quelqu'une de ces Masses, de ces Terres, ou de ces Planétes, dont la Mer se versa sur notre Terre.

Le second jour que vous venez d'expliquer, lui dis-je, peut faire comprendre qu'il y a des hommes aussi dans les autres Terres, Masses, ou Planétes. Croyez en ce que vous voudrez, reprit-il, il n'est pas maintenant question de cela. Dieu au troisiéme jour assembla les eaux qui couvroient tout le rond de la Terre, afin qu'une partie de la Terre demeurant à découvert, pût produire des plantes et des arbres. C'est donc en ce jour, Monsieur, lui dis-je, que se fit le fracas épouvantable, dont vous me parliez hier après dîner, dans l'Histoire des Aventures de la Terre. Justement, repartit il; car si la Terre eût demeuré ronde, les eaux n'eussent pû s'assembler en un lieu, et eussent toûjours couvert nécessairement toute la superficie. Il faut donc dire que la croute supérieure s'étant entr'ouverte en ce jour, il s'en entassa irrégulièrement de grands mon-

ceaux les uns sur les autres, ce qui fit les montagnes et les colines : voilà le troisiéme jour. Pour le quatriéme, Dieu créa les deux grands Luminaires, c'est à-dire, qu'il s'écoula tant de matiére subtile vers le centre de ce tourbillon où nous sommes, par l'effort que firent les petites boules de s'éloigner de ce centre, qu'elle fut capable de pousser les dites petites boules jusqu'à la circonférence du tourbillon, ce qui forme les rayons qui nous font voir si brillante cette matiére subtile, ou ces limailles, ou ces raclures qui sont assemblées au centre de ce tourbillon, que nous appellons Soleil. Il ne faut dire maintenant, si ce n'est que cette matière subtile assemblée dans le centre, a assez de force pour pousser les petites boules des tourbillons voisins, pour y faire sentir son action, et l'on comprendra facilement ce que c'est que la lumiére de la Lune et des Etoiles; c'est pourquoi sans m'y amuser, je passe au cinquiéme et sixiéme jour, qui sont de très-grande conséquence dans nôtre Philosophie. Il est écrit, que Dieu dit en ces jours : *Que les eaux produisent tout reptile ayant ame vivante,* et tout volatile; et que la Terre produise ame vivante selon son genre, reptiles et bêtes. J'avois cru jusqu'ici que notre opinion sur les automates ou machines apparemment vivantes, que nous apellons animaux, étoit contraire à l'Écriture;

mais Moïse m'a fait remarquer ce matin, que sa Genése nous insinuë assez que les bêtes n'ont point d'ame : car quoi-qu'il y ait dans la Vulgate, *Que la terre produise ame vivante,* la vérité Hébraïque porte, Que la Terre produise un individu. Or un individu ne signifie autre chose, qu'une certaine machine disposée et organisée de telle façon, que, si elle étoit rompuë, elle n'auroit plus le même mouvement, et ne seroit plus la même. Et pour montrer que cela est ainsi, cette machine, que la Vulgate apelle ame vivante, est produite par la terre et par l'eau; puis-qu'il est dit, *Que la Terre produise ame vivante.* Or tout ce qu'un corps produit ne peut être qu'un corps : donc cette ame vivante, ou cet individu n'est qu'un corps. De sorte que ce qui fait vivre et mouvoir les bêtes, n'est qu'une certaine disposition des parties de la matiére; comme ce qui fait aller une horloge, n'est qu'une certaine disposition des roües. De ce principe s'ensuit nécessairement cet autre, que l'homme se meut aussi par les mêmes ressorts, et par une disposition de la matiére et des organes, toute semblable à celle des bêtes. D'où vient que l'Ecriture, après avoir dit que l'individu fut produit par la terre, dit aussi que l'homme fut formé de bouë. De sorte qu'il est constant que ce n'est pas une ame qui fait mouvoir les bêtes : et de plus, il est certain que ce n'est

pas une ame qui fait mouvoir les hommes; l'ame ne fait que penser. Je suis bien content de Moïse, mon fils, de ce qu'il m'a expliqué ce matin son Pentateuque, et de ce qu'il m'a dessillé les yeux : j'y vois maintenant clair comme le jour, et je ne crois pas qu'il puisse y avoir rien à objecter.

J'ai pourtant, répondis-je, deux ou trois petits scrupules : Donnez-moi cette Bible. Pourquoi Dieu défend-il de manger le sang des bêtes ? et pourquoi, ajoute-t-il, qu'il le défend, parce-que le sang leur tient lieu d'ame : et plus fortement, parce-que l'ame de toute chair est dans le sang ? Dieu repete avec de terribles menaces cette raison jusqu'à trois fois en six Versets dans le dix-septiéme du Lévitique. Il semble que cela infirme extrémement cette réfléxion, que l'Hébreu dans le premier Chapitre de la Genése, au lieu du mot d'*ame vivante* s'est servi du mot d'*individu :* car outre qu'on lit *ame* et non pas *individu* dans le Lévitique, il paroît de la raison que Dieu donne pour la menace effroyable qu'il fait à ceux qui mangeront du sang, qu'il y a quelque chose dans ce sang qui mérite quelque sorte de respect plus que le reste, et qui est plus cher à Dieu, comme partant plus immédiatement de sa main que le reste de la machine. En sorte qu'il semble que la terre et l'eau ayent eu la vertu de produire le corps

des bêtes, ensuite du commandement que Dieu leur en avoit fait : et que Dieu s'étoit comme réservé la gloire de tirer de la puissance de cette matiére une ame qui la fit vivre, se mouvoir, croître et multiplier son espéce. C'est ce que Moïse dit assez formellement au premier Chapitre; voici ses paroles. *Dieu dit aussi que les eaux produisent le reptile de l'ame vivante, et le volatile sur la terre, sous le Firmament du Ciel; et Dieu créa les grandes baleines, et toute l'ame vivante et mobile que les eaux avoient déjà produites en leurs espéces.* Si les eaux avoient déjà produit les poissons en leurs espéces, quelle nécessité que Dieu les creât ensuite, ou plûtôt comment pouvoit-il les produire? Cela ne montre-t-il pas évidemment qu'il s'étoit formé de l'eau, en vertu du commandement que Dieu avoit fait, des corps de toutes les espéces de poissons qui sont dans la mer; et qu'ensuite Dieu tira de la puissance de cette matiére ainsi disposée des ames de différente espéce, suivant l'éxigence de cette disposition, pour informer ces corps, les faire vivre, croître et multiplier en leur espéce? Et cette ame vit veritablement et a une connoissance matérielle et sensitive : selon l'Ecriture. *Le bœuf a connu son Maître, et l'âne la créche de son Seigneur.*

Je suis bien assuré, mon fils, dit Jean le

Brun, que tout ce que vous dites là n'est pas raisonnable, parce que c'est le jargon d'Aristote : *Connoissance sensitive tirée de la puissance de la matiére!* Quels vilains termes sont-ce-là? Cependant il y a quelque chose dans cette réfléxion que vous faites sur l'Ecriture, sur la menace de Dieu, sur la raison qu'il en donne, et sur cette production des bêtes, après que l'eau et la terre les ont produites : il y a là quelque chose d'embarrassant; il faudra méditer un peu là-dessus. Je vous conjure, Monsieur, repris-je, de le demander à Moïse la première fois que vous le verrez. Oüy da, dit-il. Je suis cependant fâché que ces difficultés me soient survenuës du côté de l'Ecriture; car, graces à Dieu, du côté de la Physique il n'y a rien à objecter contre nos automates. En tout cas, il faudra dire à cette contrarieté de l'Ecriture, ce que nous avons dit à toutes les autres contrarietés de la Foi : Le mérite de croire en sera plus grand, et le triomphe de la Foi plus diversifié. Tout de bon, lui dis-je, vous croyez expliquer tout ce que font les animaux, sans leur attribuer aucune sorte d'ame, ni de connoissance? Vous ne voulez pas qu'ils voyent, qu'ils entendent, qu'ils ayent de la memoire, du plaisir, de la tristesse, de la faim, de la soif? etc.

Rien de tout cela, repartit-il; il n'y a qu'à bien comprendre quatre ou cinq choses sur

lesquelles toute cette doctrine est appuyée, et l'on voit clair comme le jour que ce sont machines pures, sans sentiment et sans connoissance. Premiérement, il faut bien savoir toutes les loix du mouvement que Monsieur Descartes a fort bien expliquées. En second lieu, il faut être parfaitement instruit de notre maniére de philosopher sur la lumiere. Troisiémement, il faut bien savoir que la rétine de l'œil est tellement composée, que tous les filamens du nerf optique s'y terminent d'une certaine maniére. En quatriéme lieu, pour pouvoir bien expliquer le mouvement des membres, il est absolûment nécessaire de comprendre qu'il y a des muscles et de certaines valvules très-commodes pour faire ce mouvement. Cinquiémement, ce qui est le plus important, il faut pour entendre les opérations et les passions des animaux, savoir bien précisément comment toutes les fibres et tous les nerfs vont aboutir à la glande pineale. Sans tout cela il seroit impossible d'expliquer les machines des bêtes, ni la machine de l'homme; mais avec cela tout se démontre méchaniquement.

Mais toutes ces cinq choses sont-elles bien vrayes, lui dis-je? Il faut bien qu'elles le soient, répondit-il: Monsieur Descartes a fondé là-dessus toute cette Philosophie. Il y a donc quelque apparence, repris-je, qu'il en étoit

bien assuré. Eh bien, avec cela nous expliquerez-vous tout ce que font les bêtes? Tout, dit-il. Jusqu'à cette action surprenante, continuai-je, de la guenon d'un Roi de Pologne? Que fit-elle, reprit-il?

Une chose de fort bon sens, poursuivis-je : Elle joüoit tous les jours aux échecs avec le Roi. Aux échecs! s'écria Jean le Brun. Le jeu des échecs est un jeu de raisonnement : il faut même avoir assez d'esprit pour le joüer; il y a mille gens qui n'en sont pas capables. Cette guenon l'étoit pourtant, répondis-je : elle joüoit aux échecs, et y joüoit fort bien. Un jour après avoir long-tems disputé une partie, elle fit si bien qu'elle donna échec et mat. Le Roi piqué lui donna un grand soufflet. Il avoit tort, s'écria Jean le Brun; mais n'est-ce point un apologue, et une de ces fables à la mode que vous me contez là? C'est une veritable histoire, lui dis-je. Mais attendez un peu, vous n'en serez pas quitte à si bon marché. Quelques jours aprés, le Roi voulut rejoüer avec sa guenon : elle se mit gravement dans son fauteüil, et commença fort judicieusement la partie. Après l'avoir encore fort long-tems disputée, elle prit de sa main gauche le bonnet du Roi, que l'application du jeu lui avoit fait mettre sur la table; elle s'en couvre la tête, et de la main droite pousse l'échec et mat, et s'enfuit. Que dites-vous de cette machine,

Monsieur Jean le Brun? Elle est admirable, répondit-il, tout pensif. Mais cette histoire est-elle bien vraye? Elle est du moins bien célébre, répondis-je; et je crois que vous auriez bien de la peine à faire comprendre aux Polonois, que cette guenon ne se souvenoit pas du soufflet que le Roi lui avoit donné, et qu'elle donnoit échec et mat, et disputoit long-tems une partie d'échecs sans aucune sorte de connoissance.

Il faut pourtant bien le dire ainsi, reprit Jean le Brun; car si nous allions accorder que les bêtes pensent, et que la matiére subtile en se mouvant peut former ce sentiment que nous appellons pensée, on nous viendroit inquieter sur l'ame raisonnable, et sur ce que les ames des animaux deviendroient après la mort. C'est pourquoi un grand homme Anglois appelé Morus, a cru que Monsieur Descartes a mieux aimé dire que les bêtes n'ont point d'ame, que d'être obligé de répondre à certains esprits importuns, dont ce siécle abonde, qui mêlent la Religion par tout, et qui mettent la foi de toutes les disputes : gens oisifs et indignes de philosopher, qui n'eussent pas manqué de demander que devient cette ame des bêtes ; pourquoi elle n'est pas immortelle et spirituelle, puisqu'elle pense ; ou pourquoi l'ame de l'homme est immortelle parce-qu'elle pense. C'est pour-

quoi nous avons toûjours sagement recours à une certaine réponse générale, qui nous débarasse de toutes ces petites hîstoriettes incommodes qu'on nous fait tous les jours, sur les singes qui ont eu des enfans des femmes qu'on avoit exposées dans des isles, des éléphans amoureux, de la finesse des renards, de la prudence des fourmis et des abeilles, et de tout ce qu'il y a de machines qui semblent n'être point privées de connoissance. C'est que Dieu est immédiatement le principe de tout mouvement de la matiere : Ainsi c'étoit Dieu qui faisoit immédiatement mouvoir la main de la guenon du Roi de Pologne, et c'étoit Dieu qui donnoit échec et mat.

Monsieur Jean le Brun, je perds enfin patience ; et tout le respect que j'ai pour vos cheveux gris, ne peut m'empêcher de vous dire qu'ils couvrent une des plus creuses cervelles qui soient dans le monde. Le dessein que vous avez de réformer l'Eglise, est la plus chimérique idée qu'un homme d'aussi peu de vertu que vous se puisse mettre dans la tête ; et votre détestable Philosophie est la plus détestable voye et le chemin le plus extravagant et le plus éloigné qu'on puisse tenir pour un dessein comme celui-là. J'appelle détestable votre fantasque Philosophie : Car enfin, peut-on ne pas détester une chimére qui combat et qui détruit elle seule ce qu'il y a de plus

saint dans la Religion, et qui couvre d'une sacrilege obscurité toutes les vérités Chrétiennes ? J'excuse ceux qui l'embrassent par l'amour naturel de la nouveauté, sans s'appercevoir du tort qu'elle fait à la Religion, ou sans être persuadés que les objections qu'on en peut tirer sont insurmontables. Mais vous, qui en connoissez la force et le danger, qui l'avoüez, qui le dites, que par je ne sçai quelle phanatique imagination de vous ériger en Réformateur, vous donniez cours à des nouveautés si pernicieuses, et que vous vous en déclariez le Protecteur. Je vous souhaiterois les maledictions effroyables que Dieu irrité verse sur ceux qui disent que ce qui est mauvais est bon, si je n'avois quelque compasion de certaine teinture de zéle que je vois en vous ; si toutesfois ce n'est point une apparence hipocrite, tant que je vous vois de sotte vanité, de complaisance pour vous même, d'intempérance, de soin de votre personne, de mépris pour les talens des autres, et sur tout cela un certain esprit de singularité pire que toutes ces choses, ennemi du bon sens, source d'Hérésie, et l'aversion des honnêtes gens. Allez, vieux rêveur : Dieu vous confonde ou vous convertisse. Un valet, qui m'entendit lever la voix, entra. Jean le Brun pâlit, rougit, fronça le sourcil et sortit.

DERNIER ENTRETIEN.

Je croyais être délivré de Jean le Brun ; mais le jour d'après une jeune servante vint me rendre un billet de sa part, conçû en ces termes : *Cette Créature de Dieu vous dira, Monsieur, que je suis fort mal, et qu'il m'est arrivé une grande affliction qui va me mettre au tombeau. Il est important pour la gloire de Dieu que je vous voye avant de mourir.* Ce billet me surprit. Je demandai à la créature de Dieu où son Maître logeoit ; et ayant sçu d'elle que c'étoit près des Petites-Maisons, je lui promis d'y aller dans une heure, et j'y allai en effet. Je trouvai que la Créature de Dieu donnoit un bouillon à Jean le Brun. Venez, mon fils, s'écria-t-il, venez consoler un homme qui vous estime assez pour vous pardonner le petit emportement qu'un peu trop de zéle vous fit avoir hier : venez moi consoler de la plus épouvantable disgrace qui pouvoit arriver à un homme de mon âge, de mon savoir et de mon zéle. Hélas ! tous mes travaux sont vains ; j'ai perdu mon temps et mes soins, je ne réformerai point la Morale.

La Philosophie de *Jordanus Brunus* et de Monsieur Descartes ne sauroit avoir cours parmi les gens raisonnables; nul homme sage n'en voudra oüir parler. O Dieu ! par quel de mes péchés ai-je mérité cette grande affliction ? faut-il qu'une si belle Philosophie soit ruinée sans ressource, et que tous mes desseins de réformation soient avortés de ce côté-là ?

C'est grand dommage, Monsieur, lui dis-je ; et ce seroit encore plus grand dommage que vous augmentassiez votre fiévre, en parlant avec l'agitation que vous faites. Je n'ai pas la fiévre, me répondit-il, mon mal est une épouvantable tribulation d'esprit, que les Castillans appellent *passion d'animo* ; je serai troussé dans vingt-quatre heures, car on ne le porte pas plus loin avec ce mal-là. Mais, interrompis je, nous trouverons peut-être le moyen de vous consoler. Il est impossible, reprit-il ; car voici le sujet de mon affliction.

Il arriva hier que l'emportement inopiné qui vous saisit, me mit en si grande colére, que je fus obligé de me mettre au lit. La créature de Dieu que voilà fut d'avis que je me fisse tirer du sang : je la crûs : elle fit venir un Chirurgien de sa connoissance. O Dieu ! avez-vous voulu humilier *Joannes Brunus* jusqu'au point de le faire confondre par un Chirurgien ? Est-ce que vous entrâtes en dispute avec lui, interrompisje-je ? Non, dit il :

Voici comme la chose s'est passée. Il me demanda d'abord quel était mon mal pour juger si je devois estre saigné, et quelle quantité de sang il faudroit me tirer. Je lui dis franchement que tout mon mal étoit une grande colére que j'avois contre vous, sur ce qu'au lieu de convenir des raisons que je vous avois dites pour vous convaincre que les bêtes n'ont point d'ame, vous m'aviez traité de rêveur, et de je ne sçais quelles autres qualités, sans avoir égard à la révélation expresse que j'en avois de Moïse.

Comment, Monsieur, s'écria le Chirurgien, les bêtes n'ont point d'ame et Moïse vous l'a révélé! Je ne vous tirerai point du sang, s'il vous plaît. Nous avons ce respect pour les Gens à révélation, que nous ne leur en tirons jamais : Et quant au fonds de la chose, avec la révérence que je dois à Moïse qui vous est apparu, les bêtes sont assurément animées ; et quand nous voyons en elles solution de continuité, nous les pansons de même que les hommes.

Vous n'entendez pas cela, Monsieur le Chirurgien, lui dis-je; quoi-qu'étant Chirurgien, vous devriez mieux l'entendre qu'aucun Philosophe : car si vous saviez bien votre Anatomie vous auriez pris garde que toutes les fibres et tous les nerfs vont aboutir à la glande pineale, et par ce grand principe vous expli-

queriez facilement toutes les passions et les opérations des animaux, sans avoir recours à l'ame imaginaire qu'on leur attribuë. De plus, vous auriez remarqué dans les jointures certains muscles et certaines valvules par l'aide desquelles le mouvement des membres se fait. En troisiéme lieu, vous sauriez, Monsieur le Chirurgien, que la rétine est faite de telle sorte que tous les filaments du nerf optique s'y terminent de certaine maniére ; et de toutes ces choses nous pourrions tirer l'explication de tous les mouvements des bêtes et de l'homme même : car à la pensée près, il n'y a point de différence de l'homme à la bête, quant à la machine.

Moïse, dit le Chirurgien, avec un fou rire insolent : Moïse vous a-t-il révélé tous ces beaux principes ? Non, lui dis-je ; mais le grand Descartes, qui étoit un génie universel, et qui n'ignoroit de rien, l'a dit, l'a éprouvé, et l'a posé pour fondement. Ajoutez, reprit le Chirurgien, l'a imaginé. J'ai fait quarante deux anatomies en ma vie, je vous répons de ma tête que ces trois principes-là sont absolument faux. Vous êtes un ignorant, Monsieur le Chirurgien, lui dis-je : si ces trois principes étoient faux, notre Philosophie le seroit aussi ; et ce seroit à tort que Monsieur Descartes auroit acquis tant de réputation. Je vous soutiens positivement, dit-il, et paisiblement,

parce que vous êtes malade, qu'il n'y eut jamais ni fibres ni nerfs, qui aboutissent à la glande pineale. Secondement, quant aux muscles et aux valvules réciproques, par où vous expliquez le mouvement des membres, je vous soutiens qu'il n'y eut jamais dans les hommes ni dans les bêtes la moindre petite apparence de ces valvules : et pour la rétine, cette prétendue conjonction avec les filamens du nerf optique, est la plus grande chimére qui fût jamais ; car la rétine est constamment une peau uniforme, qui n'a nulle conjonction avec le nerf optique : et tout cela je vous le ferai voir demain, si vous voulez, dans une Anatomie que je dois faire à Saint Côme. Quant à votre Monsieur Descartes, j'ai été Chirurgien, et je l'ai saigné et fréquenté quelquefois durant une fiévre qu'il eut avant que d'être obligé de sortir du Royaume : C'étoit un homme d'esprit, et d'apparence fort sage, mais sur ma parole il y avoit bien du vuide dans ce crane-là. Il me contoit un jour qu'il vouloit restaurer la Philosophie sur sept loix de méchanique, qu'il disoit avoir trouvées, et sur lesquelles il prétendoit expliquer tout ce qui se fait dans la nature. Je le priai de m'expliquer ces loix. Il le fit : et sans vanité je lui fis voir à l'œil qu'elles n'étoient pas toutes véritables ; et il ne sçût jamais me satisfaire sur ce que je lui opposois. Un autre jour il me

dit avec beaucoup d'ostentation, que jamais personne jusqu'à lui n'avoit sçû ce que c'est que la lumiére : Et lui ayant demandé, s'il le savoit bien lui-même ; car la lumiére toute claire qu'elle est, est la chose du monde la plus obscure à connoître : il me répondit fiérement, que, si on le pouvoit convaincre de fausseté sur la maniére de philosopher touchant la lumiére, il étoit prêt d'avoüer que tout son nouveau systême étoit faux, et qu'il ne savoit rien du tout en Philosophie ; mais outre sa vision sur la rétine, je lui fis voir dans sa prétenduë démonstration quatre ou cinq erreurs insoutenables. C'est pourquoi, mon bon Monsieur, si vous êtes infatué de cette Philosophie, et si c'est là votre mal, guérissez-en si vous étes sage; car pour du sang je ne vous en tirerai point, pour cause : j'en vai tirer à un Abbé qui n'est pas malade de votre mal. Bon jour.

Voilà mon affliction, mon fils, continua Jean le Brun : Que deviendrons-nous ? Il faut croire chacun en son Art. Si ce que cet homme dit est vrai, notre Philosophie ne peut subsister, et le sistême de Descartes est chimérique. Je voudrois donc, mon fils, que vous allassiez à Saint Côme après dîner, pour voir si ce que ce Chirurgien a dit est vrai. O Dieu ! seroit-il possible qu'un aussi grand génie que Descartes eût appuyé tout un sistême sur des

choses que des Fraters de Chirurgien peuvent convaincre de fausseté. Si cela est, il ne faut plus parler que ni moi ni mes compagnons puissions jamais réformer la Morale par cette Philosophie. Hélas! il faudra laisser fleurir celle d'Aristote. Pour moi, plutôt que de la voir ainsi triompher, je veux mourir, la résolution en est prise.

Je vous conseillerois, lui dis-je, Monsieur, de vous reconcilier avec Aristote avant que de mourir ; autrement vous aurez cet Homme en tête en l'autre monde qui vous desolera; et son ombre irritée sera toûjours aprés la vôtre, pour lui faire cent reproches importuns. Vous supposez donc que je serai damné, répondit-il. Vous me faites souvenir d'un certain Pere le Brun mon cousin et mon compatriote, qui me disoit toûjours cela. qui m'a pris en aversion, et qui m'a fait deserter d'Irlande, pour m'y avoir rendu suspect de l'Hérésie de Calvin. Quoiqu'il en soit, repris je, la chose n'est pas moralement impossible : Prenons la chose au pis, je vous assure que, si l'ombre d'Aristote et la vôtre se rencontrent en l'autre monde, vous y passerez mal votre tems. Que me pourroit elle dire de si fâcheux, repondit Jean le Brun ?

Aristote vous dira que vous lui avez volé tout ce que vous avez dit de bon et de raisonnable, et que tout ce que vous avez inventé

est faux et chimérique, comme le Chirurgien vous le disoit hier. Il vous soutiendra que ses Problêmes contiennent le détail de votre Philosophie, sur les couleurs, sur la lumiére, sur les tons, sur l'harmonie, sur les plantes, sur les animaux. Il vous traitera d'imposteur, vous et un de vos Collegues de bonne foi, sur ce que vous lui avez imposé qu'il tient que l'air n'est point pesant, et que vous avez tiré grande vanité de donner une preuve fort nouvelle de la pesanteur de cet élément, par l'expérience d'un balon. Cependant Aristote au Livre quatriéme du Ciel, Chapitre quatriéme, prouve expressément que l'air est pesant, par cette même expérience du balon. Pourtant Pascal, reprit Jean le Brun, qui étoit le plus grand esprit du siécle, a prétendu mériter beaucoup de loüange en prouvant contre Aristote que l'air est pesant, par cette démonstration du balon. Il étoit bel esprit, je l'avouë, lui dis-je ; mais vous voyez de là la bonne foi du personnage, et s'il faut s'en raporter aveüglément à ses citations. Les gens qui lisoient pour lui ne lui donoient pas toûjours des Memoires fidéles. De là vient que quand je lis ses Ouvrages, je ne prens garde qu'à la forme, qui marque un grand fonds d'esprit et d'invention, et je me défie toûjours de la matiére. Je m'imagine qu'Aristote l'aura bien accueilli en l'autre monde.

Apparemment, dit-il, ce railleur d'office aura été un peu défait. Ne vous en déplaise, Monsieur, repris-je, vous serez bien autant embarrassé que lui : car vous avez pris la peine, vous et votre Trisayeul et Descartes, de piller chez Aristote, et de vous approprier ce qu'il y a de supportable dans votre Philosophie, avec les raisons que vous avez pour le prouver : Ensuite vous lui attribuez l'opinion contraire, vous declamez contre lui, et vous vous érigez en Fondateur de Secte. Cette opinion, par exemple, qu'il n'y a que l'homme qui pense, et que les bêtes ne pensent point, et ne sont par maniére de dire que des automates, est toute prise d'Aristote, qui la propose, qui l'agite, et qui enfin semble l'avoir décidée tout comme vous, par les mêmes raisons que vous en alléguez; ce n'est pas grand' merveille que vous avez eu l'esprit de le copier quoique vous n'ayez pas compris sa pensée, et la différence qu'il y a entre penser dépendamment et en vertu d'une proposition universelle que l'on connoit, ce qui est le propre de l'homme ; et penser ou connoître une chose singuliere par la seule entremise des sens, ce qui est la maniere de connoître des bêtes.

N'est-ce pas Aristote encore qui vous a donné l'idée de votre matiére subtile ! L'Æther d'Aristote n'est-il pas la matiére la plus

subtile et la plus agitée, qui se mêle à l'air et à l'eau, comme l'air se mêle à l'eau et à la terre ? L'ombre d'Aristote vous mal-menera là-dessus, et vous dira que c'est par là qu'il a expliqué le diaphane.

Quoi-qu'il puisse dire, reprit Jean le Brun, il ne sauroit nous disputer la gloire d'avoir pensé cent choses qu'il n'a jamais pensées. C'étoit assurément un esprit court, qui n'a jamais sçu ce que c'est que feu ni flâme : Je lui apprendrai comment se font les odeurs, les saveurs, les différences du son grave et aigu, en un mot tout le détail des choses naturelles à quoi il ne savoit rien.

Je ne fai pas votre opinion sur toutes ces choses, lui dis-je, et il se pourroit faire que vous auriez en cela quelque avantage sur Aristote. Car il me semble qu'il y a quelque chose de frivole dans la recherche qu'il en fait, et il détermine certaines choses qu'il est impossible de savoir au vrai. Par exemple, que la flâme n'est autre chose que de petits corps en un mouvement très-rapide, qui se succèdent continuellemet les uns aux autres : Que le feu est composé de petits corps de figure pyramidale, dont les angles sont fort tranchants, qui nous piquent en entrant dans nos pores, et qui fondent les métaux en s'insinuant en eux : Que la différence du son grave et aigu vient de la vîtesse ou lenteur

des vibrations de l'air : Que les saveurs se sentent lors-que la salive dissout de certains corps, de certaines figures que l'on nomme sels, et qui sont dans les viandes. Et que les odeurs se sont aussi par certains corpuscules très-déliés qui sortent des corps, se répandent dans l'air, et viennent piquer le nez.

Aristote a-t-il dit toutes ces choses-là, interrompit Jean le Brun ? Oüi, lui dis-je. Mais, reprit-il, c'est-là précisément notre Philosophie. J'ai donc eu grand tort de ne point lire Aristote dans ma jeunesse. Descartes en est cause, il l'avoit lûë exactement. Je le trouvai un jour sur le troisiéme Livre de l'Ame : il me dit qu'Aristote étoit de son avis sur la maniére dont la sensation se fait : Qu'il étoit ravi que ce philosophe eût une seule fois en sa vie connu la vérité, et qu'il se fût aperçû que toutes les sensations se font par le toucher. Comme je vis qu'il n'y avoit que cet endroit de bon dans Aristote, je résolus de ne perdre point de tems à le lire.

Beau dessein, repris-je, Monsieur Jean le Brun ! Mais croyez-vous que Descartes ait été de bonne foi cette fois-là ? Il aimoit mieux attribuer cette opinion à Aristote qu'à Democrite de qui elle est, de peur qu'on ne s'aperçût de la conformité de la doctrine avec celle de Democrite. Ce que vous dites-là est-il bien

vrai, reprit Jean le Brun ? Vous n'avez qu'à le vérifier vous même, répondis-je.

Mais si cela étoit, continua-t-il, et que d'ailleurs Descartes eût puisé la plus grande partie de ses opinions dans Aristote, il seroit un ingrat et un homme de très-mavaise foi, de déclamer sans cesse contre son maître, et j'ai été toute ma vie la dupe de ceci. Car sur la parole de Descartes, je me suis déchaîné contre Aristote : cependant je vois bien qu'on ne procede pas de bonne foi dans notre réformation. Je suis un grand Pecheur, mais Dieu ne m'a jamais abandonné jusqu'à la fourberie et à la mauvaise foi. Je n'y entens pas grand'-finesse, comme vous voyez, et j'ai toûjours regardé la duplicité de cœur comme un caractere de réprobation. C'est du moins, lui dis-je, le caractere certain d'un mal-honnête homme, de qui je fuirois toute ma vie la fréquentation, et ne ménagerois jamais l'amitié : et à vous dire vrai, le petit chagrin que j'eus hier contre vous, venoit de ce qu'il me sembloit que c'étoit une chose de mauvaise foi de pester comme vous faisiez contre Aristote, de faire mille imprécations contre ses Enthymêmes et ses Syllogismes ; cependant je vois bien que vous ne l'avez jamais lû.

Il est vrai, me répondit-il ; mais Descartes m'en avoit tant dit de mal ; et de plus, ce certain Pere le Brun dont je vous ai parlé, m'a

tant inquieté avec son Aristote, il me l'a tant cité dans les disputes que nous avons eu ensemble, et il m'en a tant rebattu les oreilles, qu'il m'en a donné une aversion mortelle : de telle sorte que, dès que j'entens le nom d'Aristote, il me semble que je vois ce Pere le Brun à mes trousses, qui me chasse d'Irlande, et qui me fait passer pour un Calviniste.

Je me trompe fort, Monsieur Jean le Brun, lui dis je, ou toute cette levée de bouclier que vous avez faite pour réformer l'Eglise de Dieu, et tout ce grand soin que vous avez pris de faire valoir la Philosophie de Descartes, ne sont précisément que parce-que le Pere le Brun votre ennemi prétendu fait profession de suivre Aristote.

Pour choquer ce Reverend Pere en tout et par tout, vous avez entrepris de donner cours à une Philosophie opposée à la sienne ; et comme rien n'est capable d'empêcher de certaines gens de se venger jusqu'aux choses mêmes les plus indifférentes, quand ils prétendent être offensés, vous avez abandonné pour vous venger de ce Pere le Brun, les intérêts les plus vénérables et les plus sacrés ! Dieu et son existence, la Trinité sainte, l'Union Hypostatique, l'Eucharistie adorable, la spiritualité et l'immortalité de l'ame de l'Homme, la divine Providence, et tout ce qu'il y a d'inviolable dans la Foi et de cons-

tant dans la Religion. Vous aimez mieux introduire dans le monde les Hérésies d'Hermogéne, de Praxeas, de Valentin, de Manez, de Nestorius, d'Eutichez, des sales Stercoranistes, de Luther, de Socin et de Calvin, en un mot, ouvrir toutes les portes de l'Enfer contre l'Eglise, que d'êre ami du Pere le Brun.

Que la haine d'un Dévot est ingénieuse, et que l'imprudence de votre cousin le Pere le Brun a été grande, de s'attirer un Serviteur de Dieu de votre espéce, et de se commettre avec un Homme qui a de si redoutables révélations ! Quelles machines et quel tout diabolique étes-vous allé chercher pour contredire la Physique de ce bon Pere ? Quoi, renverser toute la Religion et tous nos Mystéres, sous ombre d'une révélation phanatique ; et tout cela, parce-qu'il faut suivre une Physique différente de celle du Pere le Brun, afin qu'il ne soit pas dit dans le monde qu'on ne le contrarie pas en toutes choses ! Je ne sçai pas, Monsieur le Réformateur, quelle est vôtre ame et votre conscience ; mais en vérité, il me semble qu'il faut être tant soit peu plus que Diable pour avoir pû imaginer une vengeance de cette nature.

Le cœur humain, repartit Jean le Brun, avec un grand soupir : le cœur humain est impénétrable, et sa malice est un abîme qui n'a point de fond ; qui pourra connoître ?

Hélas ! il peut bien être que mon animosité contre le Pere le Brun pourroit m'avoir inspiré cette aversion pour Aristote, et cette imagination d'exalter la Foi, et d'en augmenter le mérite, en établissant une Philosophie également opposée à Aristote et à la Foi : et comme vous me l'avez fait remarquer, plus opposée à la Foi qu'à Aristote. Je vois bien que Dieu n'étoit pas l'auteur de mon dessein, et que cette Réformation ne vient pas de lui. Quant à moi j'ai toûjours marché en simplicité : mais à ce que je vois, mes Coadjuteurs ne sont pas de même. Cependant il est certain que Dieu n'entra jamais dans le conseil des doubles, et qu'il ne favorisa jamais la supercherie et l'artifice. Je vous plains, Monsieur Jean le Brun, lui dis-je : vous avez blanchi dans l'inimitié, et dans l'esprit de vengeance et de discorde ; c'est toûjours un grand mal et état déplorable. Si vous n'avez pas été assez malhonnête homme pour proceder de mauvaise foi, vous avez été assez mauvais Chrétien pour vivre sans charité, et assez foible et assez vaïn pour vous mettre dans la tête que Dieu vous avoit suscité extraordinairement pour réformer les mœurs de l'Eglise, dont vous ruïniez la doctrine, et renversiez la croyance. Permettez-moi donc d'exhorter votre tête blanche à la pénitence ; et puis-que vous reconnoissez que Dieu n'est

pas l'auteur de vos visions, implorez sa miséricorde, renoncez à votre chimérique Réformation, quittez cette Physique d'Athées renvoyez la jeune Créature de Dieu, ne soyez pas si distrait à table ; en un mot, soyez irréprochable dans votre Foi et dans vos mœurs, et vous rentrerez en grace avec le Pere le Brun ; il vous rétablira avec honneur dans l'Irlande, et vous y passerez pour bon Catholique, Apostolique et Romain.

Il parut touché de ma remontrance, et je crois que, s'il eût vécu, il n'eût pas été tout-à-fait si fou ; mais la maladie de *passion d'animo* étant toûjours mortelle, quand je voulus revenir le voir le lendemain, je trouvai la Créature de Dieu toute éplorée, qui me dit qu'elle lui avoit fermé les yeux. J'en suis tout triste, car apparemment il est damné.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

CE LIVRE COMPREND :

Magie et dilettantisme : le roman de Montfaucon de Villars et l'histoire de *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, par René-Louis Doyon. . . I

ANNEXES

I. Arrêt du Parlement de Toulouse XLIII
II. Manuscrit attribué à Montfaucon de Villars . XLV
III. Observations de Ménage sur la langue française XLIX
IV. Indications bibliographiques LII

L'Ésotérisme de Gabalis, par Paul Marteau. . . LV

***

Le Comte de Gabalis ou Entretiens sur les Sciences secrètes I
Lettre à Monseigneur ***. 113
Reponse à la lettre de Monsieur ***. 117
Nouveaux entretiens 127

Imprimerie de J. Dumoulin, à Paris

1826 518

La Bibliothèque Université d'Ottawa Échéance	The Library University of Ottawa Date due
[redacted]	
20 0 4 7 4 [redacted]	
SEP 2 9 1988	
SEP 2 0 1988	
04 MARS 1990	
24 FEV. 1990	
DEC 0 7 2005	
[redacted] 0 7 2009	
UOFEV 2 4 2009	

a39003 000432889b

BF 1522 .V58 1921
VILLARS, NICOLAS PIERR
COMTE DE GABALIS.

CE BF 1522
.V58 1921
COO VILLARS, NIC COMTE DE GAB
ACC# 1021669

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 06 05 01 09 6